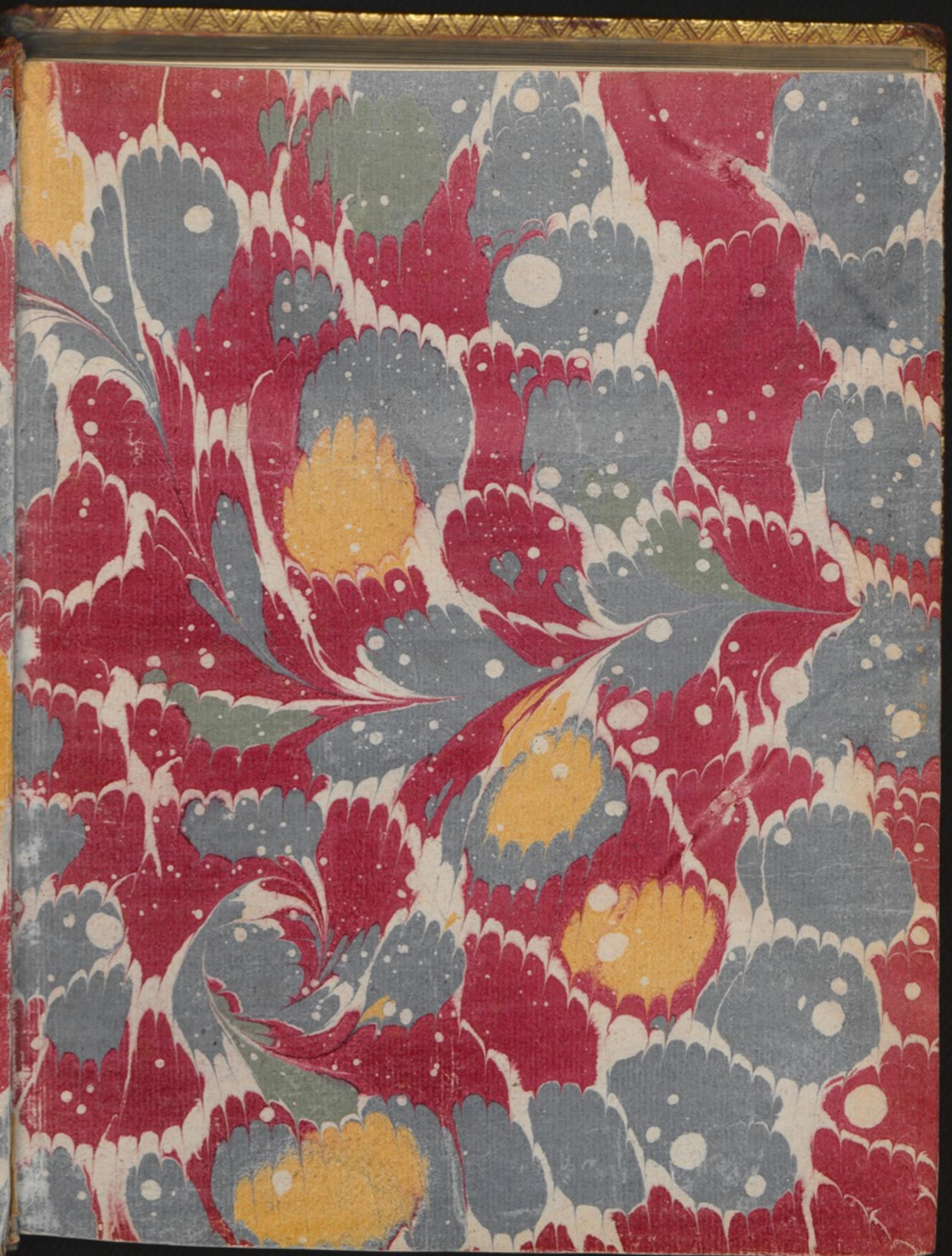
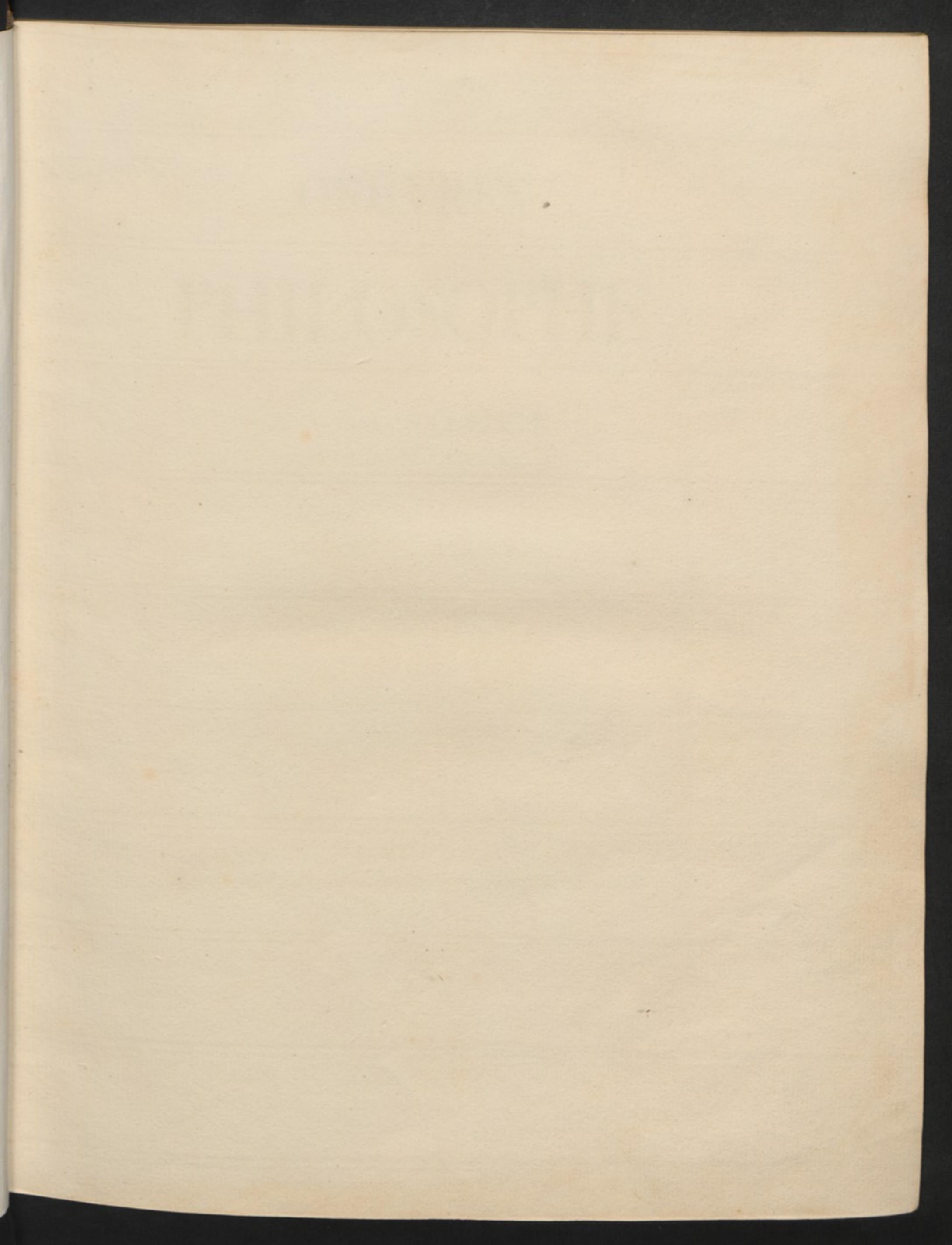


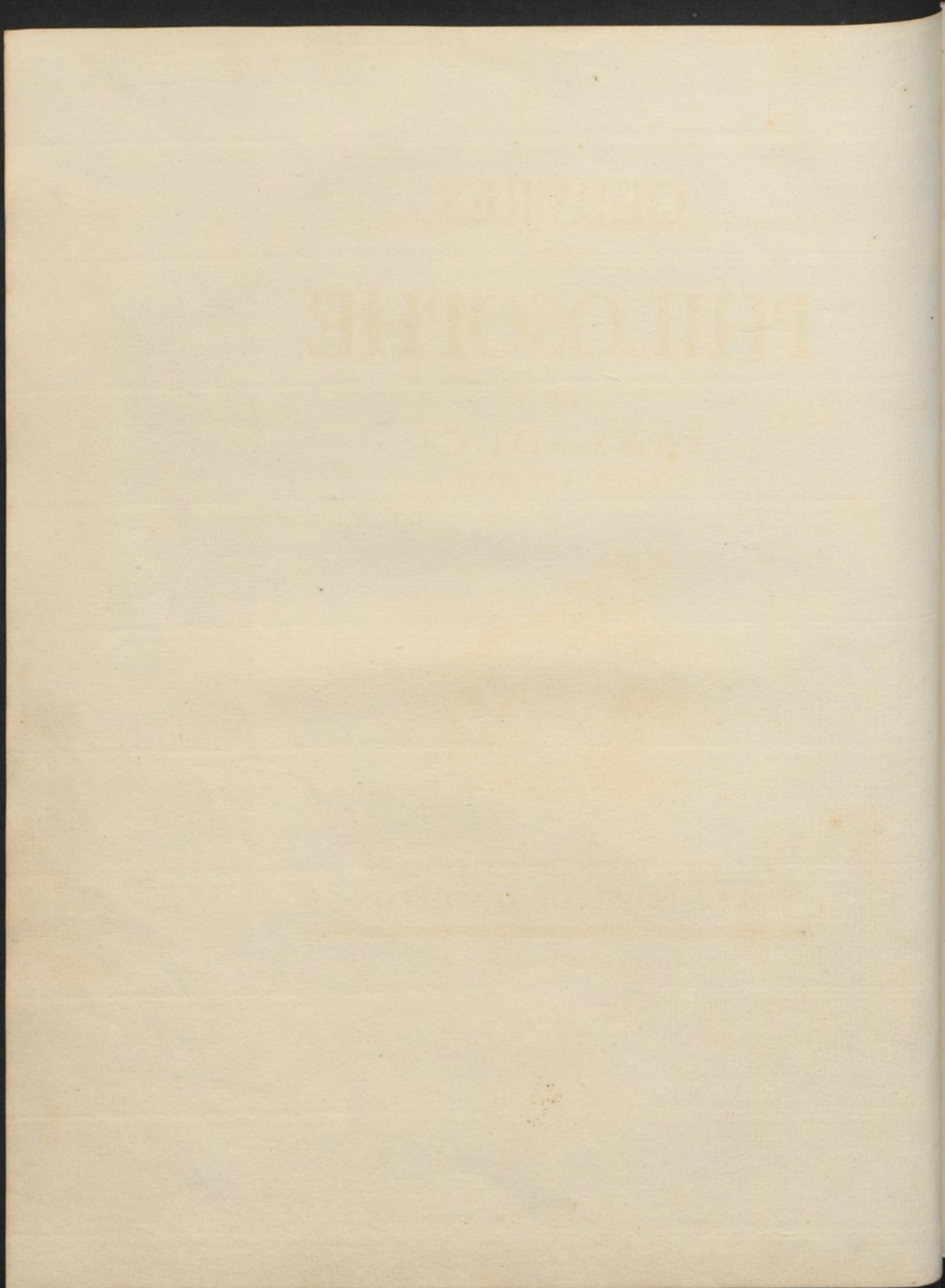
Au Donjon du chateau avec privilege d'apais
quint d'apais d'apais pour son fait d'apais
d'apais d'apais est pour son fait d'apais
pour son fait d'apais d'apais d'apais
d'apais d'apais d'apais d'apais
d'apais d'apais d'apais d'apais
d'apais d'apais d'apais d'apais





A⁰ 169 619-2 R





OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS SOUCI.
TOME SECOND.



AU DONJON DU CHATEAU.
AVEC PRIVILEGE D'APOLLON.

M. DCCL.



OEUVRES

PHILOSOPHE

PAR
M. DE
MONTESQUIEU
Auteur de l'Esprit des Loix
de la Loi de Nature
de la Loi Positive
de la Loi Civile
de la Loi Criminelle
de la Loi Militaire
de la Loi Commerciale
de la Loi Administrative
de la Loi de Police
de la Loi de Procédure
de la Loi de Commerce
de la Loi de Finance
de la Loi de Guerre
de la Loi de Paix
de la Loi de Commerce
de la Loi de Finance
de la Loi de Guerre
de la Loi de Paix

AVEC PRIVILEGE DE BAPOLLE

(169619)



PREFACE.

C'EST à vous, mes Amis, que j'offre cet Ouvrage,
D'un Cœur qui vous chérit, c'est un léger hommage;

Vous y verrez du sérieux,

Entremêlé de badinage;

Des traits un peu facétieux,

Dont la morale au moins est sage:

Mais n' imaginez pas que la morgue d'Auteur,

De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,

M'inspire dans cette Préface:

Ma passion m'a fait la loi,

Et les charmans accords d'Horace

M'ont fait Poëte malgré moi:

Ma Muse Tudesque & bisarre,

Jargonnant un François barbare,

Dit les choses comme elle peut;

Et du Compas François bravant la symétrie,

Le Purisme gênant & la Pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut;
Libre de cette servitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raison,
Que cette froide exactitude,
Dont les Modernes font l'étude,
Et qu'on réproûve à l'Hélicon.



ODES.

O D E S.

2 D E 2

ODE 1



ODE I.
A GRESSET.



IVINITE' des Vers & des Etres qui pensent,
Du Palais des Esprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant Sanctuaire où les Humains t'encensent,
Ecoute mes Concerts!

Rien

Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frapes les esprits, tu fais couler nos pleurs:
Ton éloquente voix flatteuse ou foudroiante
Est Maîtreſſe des Cœurs.

Tes Raïons lumineux colorent la Nature,
Ta Main peupla la Mer, l' Air, la Terre & les Cieux:
Pallas te doit l' Egide, & Venus ſa Ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un maſque enchanteur la Fiction hardie
Cacha de la Vertu les préceptes charmans:
La Vérité ſévère en parut embellie,
Et toucha mieux nos ſens.

Tu chantas les Héros; ton ſublime génie
En ſon immenſité bienfaïſant & fécond,
Relevant leurs exploits, embelliffant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils font.

Au-

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
Aux conseils de Mécène, aux doux chants de Maron;
Et les foibles Mortels osent lui faire grace
De la Proscription.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la Matière,
Les vulgaires Humains, abrutis, fainéans,
Vegètent sans penser & n'ouvrent la paupière
Que par l'instinct des Sens:

Tandis que des Auteurs l'arrogante cohue
Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en Serpens, ou se traîne en Tortue
Sur les pas d'Apollon:

O Toi, Fils de ce Dieu! Toi, Nourrison des Graces!
Tu pris ton vol aux Cieux qu'habitent les Neuf Sœurs,
Et l'on vit tour à tour renaître sur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

B

Tes

10 O D E P R E M I E R E.

Tes Vers harmonieux, élégans, fans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du Goût, Enfans de la Nature,
Prêchent la Volupté.

Tes Soins Laborieux nous vantent la Pareffe,
Et chacun de tes Vers paroît la démentir:
Non, je ne connois point la pesante Mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon Goût, d'une nouvelle Athène,
Tu moissonnes en paix la Gloire des Talens,
Tandis que l'Univers, de ton heureuse Veine
Admire les accens.

Berlin en est frappée: à sa voix qui t'appelle,
Tous les Arts renaissans t'invitent à venir:
Le chant d'Anacréon sur ta lyre immortelle
Va chez nous refleurir.

ODE

ODE II.
LA FERMETÉ
DANS
LES MALHEURS.

FUREUR aveugle du Carnagè,
Tyran destructeur des Mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage,
A qui j'érige des Autels;
C'est à cette Vertu constante,
Ferme, héroïque, & patiente,
Qui résiste à tous nos malheurs;
A cette Egide de Minerve,
Qui nous défend, qui nous préserve,
Malgré le Sort & ses rigueurs.

Des Dieux la colère irritée
Contre l'Ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des Cieux;
Du fatal présent de Pandore,
Dessus la Terre ont fait éclore,
Mille malheurs, mille fléaux;
Du fond, leur divine clemence
Tira l'Espoir, la Patience,
Puissant remède à tous nos maux.

Dans sa fortune vagabonde,
L'Homme est le jouët du danger;
Il est agité dans ce Monde,
Ses destins ne font que changer:
Dans un jour serein, sur sa tête
L'Aquilon gronde, & la tempête
A l'instant obscurcit les airs;
Aux Cieux une vague l'élève,
S'amoncelant elle se crève,
Et le précipite aux Enfers.

Tels,

Tels, sur une Mer orageuse
Navigent de frêles Vaisseaux;
Bravant la vague impétueuse,
Et l'horrible fureur des flots;
Le fougueux Amant d'Orithie,
Soulevant les Vents de Scythie,
Creuse un abîme sous leurs pas;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais munis d'un triple courage,
Ils affrontent l'affreux Trépas.

Ainsi, dans ces jours pleins d'alarmes,
La Constance & la Fermeté
Sont nos boucliers & nos armes;
Ils combattent l'adversité.
Qu'un Destin cruel nous prépare
Un avenir triste & barbare,
Rien ne pourra nous ébranler:
Et c'est dans ce moment suprême,
Où le péril paroît extrême,
Qu'un grand Cœur doit se signaler.

Voi l'affreuse mort sur ta Mère
Verfer ses livides horreurs;
Là c'est ton Ami, c'est ton Frère
Dont le trépas cause tes pleurs;
Ou ta fortune t'est ravie,
Ou tu sens les traits que l'Envie
Lâche sur ton cœur innocent;
Ou c'est la douleur violente,
Qui de ta santé florissante
Anéantit l'éclat brillant.

Le Temps vole d'une aîle prompte,
Il fuit & ne revient jamais;
Cet Etre fugitif nous compte
Sa fuite au rang de ses bienfaits;
Il emporte, efface, ou ramène
Le plaisir, ainsi que la peine;
Il engloutit jusqu'au Destin;
Pourquoi dans un si court espace,
Du Malheur qui vient & qui passe,
Gémir & se plaindre sans fin?

Je

Je ne reconnois plus Ovide,
Dans son funeste & long exil,
Plaintif, flatteur, même insipide,
Son Cœur n'a plus rien de viril;
A l'entendre, on diroit que l'Homme,
Hors des murs superbes de Rome,
Ne trouve aucun bonheur pour soi;
Heureux, si méprisant le Thrace,
Il eût pû dire, comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiffans Esprits Philosophiques,
Terrestres Citoiens des Cieux,
Flambeaux des Ecoles Stoïques,
D'Humains vous devenez des Dieux;
Et vos Ames incomparables,
A la Douleur inébranlables,
Triomphent de l'Humanité;
Que peut sur un Cœur insensible,
Déterminé, ferme, impassible,
La Terreur & l'Adversité?

Re-

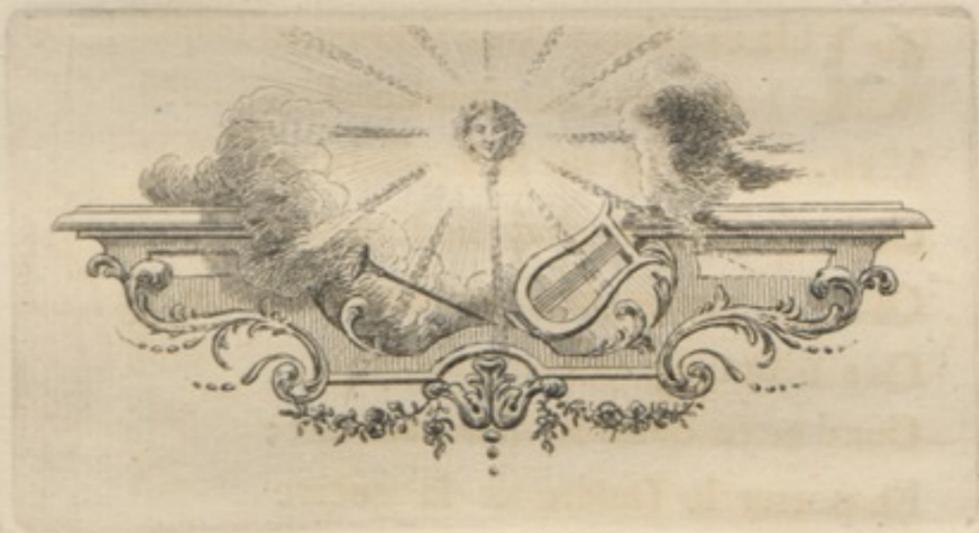
Regulus se livre à Carthage,
 Il quitte Patrie & Parens,
 Pour assouvir dans l'Esclavage,
 La fureur de ses fièrs Tyrans:
 J'estime encor plus Bélifaire,
 Couvert d'opprobre & de misère,
 Qu'au sein de la prospérité:

* Loüis
XIV. Loüis * vit, d'un Cœur toûjours ferme,
 De ses succès heureux le terme,
 Et périr sa Postérité.

Par l'effort d'une Ame commune,
 Docile à la voix du Bonheur,
 L'Homme jouït de la Fortune,
 Dont le Hazard seul est l'auteur:
 Ce n'est point dans un fort prospère
 Que brille un noble caractère;
 Dans la foule il est confondu:
 Mais que le Destin le traverse,
 Son Ame Magnanime perce,
 Et fait éclater sa Vertu.

L'a-

L'aveugle Sort est inflexible,
En vain voudroit - on l'appaifer;
A son destin irrémiffible
Quel Mortel pourroit s'opposer?
Non, tout le courage d'Alcide,
Contre un Torrent fort & rapide,
N'auroit pû le faire nager;
Il nous faut, d'une Ame constante,
Souffrir la fureur insolente
D'un mal qu'on ne fauroit changer.



ODE III.

SUR

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur, quel Dieu m'inspire!
Quel feu s'empare de mes sens!
Vien, Muse, reprenons la lyre,
Cédons à ses enchantemens;
Oui, je veux, nouveau fils d'Alcide,
Fier d'une Valeur intrépide,
Combattre des Monstres affreux;
Et porter le foudre & la guerre
A ces Crimes qui de la Terre
Corrompent le séjour heureux.

Les

Les Vents, dont le cruel ravage
Renverse les plus hauts clochers,
Et couvrent les Mers du naufrage
De cent audacieux Nochers;
Ou de l'air l'haleine empestée,
Qui de la Terre dévastée
Fait la victime d'Atropos;
Sont moins craints sur cet hémisphère,
Que n'est le Flatteur mercénaire,
Qui corrompt le cœur des Héros.

L'influante Flatterie
Est la fille de l'Intérêt;
L'Orgueil superbe l'a nourrie
Dans la fraude & dans le secret;
Elle est sans cesse au pied du Throne,
Son vain encens qui l'environne,
Enyvrent les Rois & les Grands;
Le masque de la politesse
Couvre la rampante bassesse
De ses faux applaudissemens.

Tel qu'un Serpent caché sous l'herbe,
Serrant ses anneaux tortueux,
Dérobe sa tête superbe
Aux passagers trop hazardeux;
En essayant de les surprendre,
Le piège qu'il a fû leur tendre,
Est caché sous l'émail des fleurs:
Ou telle la Vapeur légère,
Qui dérouté lorsqu'elle éclaire
Les trop crédules Voageurs.

Ainsi le Flatteur famélique
Couvre, par la feinte douceur
De sa perfide politique,
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche est sans cesse trompeuse;
Et de sa langue frauduleuse
L'adresse abuse les Humains:
Comme le chant de la Syrène,
Dont la mélodie inhumaine
Leur plait en tranchant leurs destins.

O Ciel!

O Ciel! quelle métamorphose
Change les forfaits en vertus?
Qui transforme l'ortie en rose?
D'où naissent ces louches abus?
Quel Adulateur ridicule,
D'un Nain prétend faire un Hercule,
Et d'un vil Pigmée, un Atlas?
O Mortels! c'est la Flatterie,
Dont l'impudente Idolatrie,
En Trajan érige un Midas.

Souvent dans ses visions folles
Elle adora jusqu'aux Tyrans;
Des Monstres furent ses Idoles;
Le Crime gagea son encens;
La Fortune présomptueuse,
Même la Trahison heureuse,
Trouvèrent des Adulateurs;
Cartouche orné d'une Couronne,
Ou Catilina sur le Throne,
N'auroient pas manqué de Flatteurs.

Lors qu'expirant, & hors d'haleine,
Tout mon sang entrant en fureur,
A coup pressés, de veine en veine,
Fait sans fin palpiter mon cœur;
Que déjà mon Ame obscurcie
M'abandonne à la frénésie,
En vain le Flatteur détesté,
D'une éloquence insinuante,
Vantera ma couleur brillante,
Et tout l'éclat de ma Santé.

Loin que la basse Flatterie
Passe un vernis sur les défauts;
Cette coupable Idolatrie
Avilit les plus grands Héros;
Loués ou blâmés par les Hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Grands ou petits, sains ou perclus;
Ce n'est point la vaine éloquence,
Mais l'aveu de la conscience
Qui doit juger de nos vertus.

Louis

Louïs, qui fit trembler la Terre,
Ce Roi dont on craignoit le bras,
Louis n'étoit grand qu'à la Guerre,
Et très-petit aux Operas:
Tous ces Monumens de sa Gloire,
Qu'un Roi consacre à sa mémoire,
Rendent ses desseins odieux;
Je méconnois dessus le Throne
Le Conquérant de Babilone,
Lorsqu'il se dit le Fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre yvresse,
Rois, Princes, Savans & Guerriers;
Et subjuguez une foiblesse,
Qui flétrit vos plus beaux Lauriers;
Voiez l'Océan du Mensonge,
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noiez par vanité:
D'un bras vengeur brisez la glace,
Qui déguisant votre grimace,
Vous a trahi la Vérité.

O Vérité pure & brillante!
O Fille immortelle des Cieux!
De cette Voûte étincellante,
Jetez un regard sur ces lieux;
Le seul éclat de votre vûë
Fera diffiper cette nuë,
Dont l'Orgueil couvre la Raifon;
Comme aux doux raïons de l'Aurore,
Le broüillard épais s'évapore,
Qui s'étendoit sur l'horifon.

Amis tendres, Amis fidèles,
Disciples de la Vérité,
Sages, qui suivez les modèles
Des Amis de l'Antiquité;
Vous dont la critique févère,
En reprenant, a l'art de plaire,
Vous êtes feuls de vrais Amis;
Mais du Flatteur rampant & flasque,
Arrachez le coupable mafque,
Vous verrez fes traits ennemis.

En-

E N V O I.

Césarion, Ami fidèle!
D' Achate ou de Pyrihoüs
Renouvellons le beau modèle;
Professons tous deux leurs Vertus :
Que notre Amitié, sans foiblesse,
N'aye point la délicatesse
De nous déguiser nos défauts :
Ainsi l'Or, que le feu prépare,
Se purifie, & se sépare
Du Plomb & des autres métaux.



D

O D E

ODE IV.

LE

RENOUVELLEMENT

DE

L'ACADEMIE DES SCIENCES.

QUE voi-je? quel spectacle! ô ma chère Patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours.
L'ignorant Préjugé, l'Erreur, la Barbarie,
Chassés de tes Palais s'éclipsent pour toujours.
Les Beaux Arts font vainqueurs de leur sombre Rivale:
Je voi de leurs Héros la Pompe Triomphale:
Dans leurs mains les Lauriers, les Lyres, les Compas,
La Vérité, la Gloire,
Au Temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur

Sur le vieux Monument d'un * ruineux Portique
 Abattu par le Tems & la Groffiéreté,
 S'élève élégamment un Temple magnifique
 Au culte d'Apollon & de la Vérité:
 Confacrant leurs Autels, la modeste Science,
 Qui fuit en tâtonnant la sage Expérience,
 Du butin de l'Erreur ose les décorer;

* L'An-
 cienne
 Acadé-
 mie.

L'Invention hardie,
 L'adroite Analogie,
 Achèvent de l'orner.

Sous le règne honteux de l'aveugle Ignorance,
 La Terre étoit en proie à la Stupidité:
 Ses tyranniques fers chargeoient, pleins d'insolence,
 Les membres engourdis de la Simplicité:
 L'Homme étoit ombrageux, crédule, errant, timide;
 La Vérité parut, & lui servit d'Egide;
 Il secoua le joug des paniques Terreurs:

Sa main brisa l'Idole,
 Dont le culte frivole
 Nourrissoit ses erreurs.

Sur la profonde Mèr où navigue le Sage,
De sa foible Raifon uniquement muni,
Le Ciel n'a point de borne, & l'eau point de rivage;
Il eft environné par l'immense Infini.
Sans ceffe retenu lorsqu'il prétend comprendre,
Trop petit pour monter, & trop grand pour defcendre;
L'un offusque fes yeux, l'autre échape à fes fens:
 Mais l'obftacle l'invite,
 Et la Gloire l'excite
 A des Travaux conftans.

Par un dernier effort la Raifon fit paroître
Ces sublimes Devins des Myftères des Dieux;
Ils font nos Précepteurs, nos Guides & nos Maîtres,
Ils éclairent la Terre, ils lifent dans les Cieux;
Les Afres font fuivis dans leur oblique courfe,
Les Torrens découverts dans leur fubtile fource;
Ils devinent les Vents, ils ont pefé les Airs;
 Ils domptent la Nature,
 Et fixent la figure
 De ce vaste Univers.

L'un,

L'un, par un prisme adroit & d'une main favante,
 Détache le brillant, l'azur, l'or, les rubis,
 Qu'assemble des raïons la gerbe étincellante,
 Dont Phœbus de son Throne éclaire le pourpris:
 L'autre, scalpel en main, d'un Corps qu'il décompose,
 D'un Nerf ramifié suit & fait la cause,
 Du Sang en cent canaux indique le courant;

Et Tel d'un bras magique
 Vous touche, & communique
 L'Electrique Volcan.

Enfin je t'apperçois, auguste Sanctuaire,
 Où Minerve reçoit les Enfans d'Apollon;
 Les Filles de Mémoire y font avec leur Père,
 J'y voi Virgile, Horace, avec Anacréon:
 L'Imagination pétillante & fleurie,
 Les Graces, le Bon Goût, la fine Flatterie,
 Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux Mortels,
 Ecrivent dans leurs Fastes,
 De leurs mains toujours chastes,
 Quelques Noms Immortels.

Tel au faite brillant de la Voute Azurée,
Nous peind-t-on de cent Dieux l'assemblage divers:
La Nature est soumise à leur Troupe Sacrée,
Ils gouvernent les Cieux, le Monde & les Enfers;
Unis, mais divisés, chacun a son partage;
Aux flammes de l'Etna Vulcain forge l'Orage,
Eole excite en l'air les Aquilons mutins,
Tandis que Polhymnie,
Par sa douce harmonie,
Adoucit les Humains.

Tels brillent en ces lieux ces Oracles, ces Sages,
(Dans leur Céleste Cour les Dieux en font jaloux)
Agens des Vérités dans leurs Aréopages,
Les Préjugés captifs rampent à leurs genoux:
Leur Esprit pénétrant, leur vaste Intelligence
Asservit en détail cet Univers immense,
Tandis que Prométhée excite leurs talens:
Mufe, accordons la lyre,
Et chantons leur Empire,
Par nos foibles accens.

Fleu-

Fleurissez, Arts charmans: que les Eaux du Pactole
 Arroser désormais vos immortels Lauriers!
 C'est à vous de régner au haut du Capitole,
 C'est au Monde enchanté de tomber à vos pieds:
 J'entens de vos Concerts la divine harmonie,
 Le chant de Melpomène & la voix d'Uranie:
 La crainte fit les Dieux, la force fit les Rois:

Le charme qui m'enchanté,
 M'entraîne par sa pente,
 Sous vos suprêmes Loix.



ODE V.

SUR

LA GUERRE

PRESENTE.

EUROPE! jusqu'à quand ta rage frénétique
Va-t-elle désoler tes Peuples malheureux?
Et pourquoi voions-nous de ce sang héroïque
Grossir par tes fureurs les torrens orageux?
Ce ne sont que combats, violences, pillages,
Affauts, embrasemens, meurtres, horreurs, carnages;
Et la Mèr effraïée, en fuyant de ses bords,
Ne voit que naufrages & morts.

Ce

Ce Monstre au front d'airain, le Démon de la Guerre,
Monstre altéré de fang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'Empire de la Terre,
Que pour l'abandonner à la proscription?
La Cruauté, la Rage, & l'implacable Haine,
Ont rassemblés en foule en leur coupable arène,
Le reste infortuné de ces tristes Humains,
Pour les immoler par leurs mains.

Le vieux Nocher des Morts, dans sa fatale Barque
N'a jamais tant passé de Mânes de Héros:
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de Fuseaux:
Un Peuple de Guerriers descend vers le Tartares.
Ah, Mortels insensés! seriez-vous plus barbares,
Dans vos plus importans & propres compromis,
Si vous étiez nés Ennemis?

E

Que

Que voi - je? la Discorde encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses Serpens,
De l'antique Cahos sombre & farouche Amante,
Ebranle la Nature, & poursuit les Vivans:
Tous ses pas sont marqués d'abîmes en abîmes;
Le Désespoir, la Mort, la Trahison, les Crimes,
Complices & Vengeurs de ses cruels forfaits,
Changent ses Palmes en Cyprés.

Quel transport inoui, quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu subitement s'empare de mes sens:
Apollon me possède, & sa langue sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens:
Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre.
Rois, Peuples, écoutez ce que je vai vous dire:
La Terre en tressaillit, & de ses fondemens
Sortent de longs mugiffemens.

Vous,

Vous, Juges des Humains ! vous, nés Dieux de la Terre !
Oppresseurs orgueilleux de ce triste Univers,
Si vos bras menaçans sont armés du Tonnerre,
Si vous tenez captifs ces Peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un Pouvoir arbitraire :
Ces Humains sont vos Fils, & vous êtes leur Père ;
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre fang.

Tel qu'un Pasteur prudent, à son devoir fidèle,
Défend & garantit son Troupeau bien-aimé,
Contre la dent du Loup & la griffe cruelle
Du Lion par la faim au carnage animé :
Quand le Tyran des Bois s'échape & prend la fuite,
Son Troupeau se repose & paît sous sa conduite ;
Et s'il traît ses Brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses Sujets un tendre & bon Monarque;
Humain dans ses Conseils, humain dans ses Projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque,
Il compte tous les jours par autant de bienfaits:
Ce n'est point de leur sang qu'il achète la Gloire,
Il laisse à ses Vertus à faire son Histoire:
Et tels furent jadis Titus, Marc Antonin,
Les Délices du Genre Humain.

Abhorrez à jamais ces Guerres intestines,
L'Ambition fatale allume leur flambeau:
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la Terre se change en un vaste Tombeau.
Quelle Scène tragique étale ce Théâtre?
L'Europe, à ses Enfants trop cruelle Marâtre,
Arme de l'Etranger le sanguinaire bras,
Pour les dévouer au Trépas.

Le Tanaïs vomit un essain de Barbares;
Les froids glaçons du Nord, mille fièrs Affassins:
Je les voi réunis, Bulgares & Tartares,
Marcher sous les Drapeaux Bataves & Germains:
Quel Démon attifa votre farouche audace?
Oui, ce Monde pour vous n'a plus assez de place:
Votre fureur s'accroît en traversant les Mers,
Et trouble un nouvel Univers.

Quitte enfin le séjour de la Voute Azurée,
O Paix! aimable Paix, qu'on a trop insulté!
O Paix, de l'Univers ardemment désirée!
Vien fermer de Janus le Temple redouté:
Banni de ces Climats l'Intérêt & l'Envie:
Rens la gloire aux Talens, à tous les Arts la vie:
Alors nous mêlerons parmi tous nos Lauriers,
Tes Myrtes & tes Oliviers.

ODE VI.

SUR

LES TROUBLES

QUI MENACENT

LE NORD.

L'UNIVERS ébranlé ne respire qu'à peine;
Tout le sang fume encor, que sa rage inhumaine
Avoit fait ruisseler dans l'horreur des Combats;
Et par tout sur la Terre,
Les traces de la Guerre
Ont empreint le Trépas.

Les

Les cris des Orphelins, les Veuves éplorées,
Demandent tristement aux lointaines Contrées,
Ou leurs Parens chéris, ou leurs tendres Epoux;
Ils font réduits en poudre,
Ils ont senti la foudre,
Qu'un Dieu lance en courroux.

Dans son épuisement la frénétique Europe
De ses ardens transports est tombée en syncope;
Et sa foiblesse enfin éteignit ses fureurs,
Désarma la vengeance,
Etouffa l'insolence
De ses fièrs Oppresseurs.

La Paix, au haut des Cieux, de Bellonne vengée,
Vint planter sur ces bords l'Olive négligée;
Sous un double verrouil elle enferma Janus,
Ramenant sur ces rives
Les Muses fugitives,
Qu'on ne connoissoit plus.

O trop aimable Paix, qui protège en nos Villes
Les Beaux Arts, les Talens, & cent Vertus civiles,
Qu'en avoit exilé ton Rival odieux!

Sous ton heureux Empire,
Tout l'Univers respire,
En bénissant les Dieux.

Mais quoi! deffous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaître en son sein sa fureur étouffée;
Il s'agite & vomit les feux de son volcan;

Et déjà de son goufre,
Le bitume & le soufre
Coulent comme un torrent.

Des froids Antres du Nord s'élèvent des Tempêtes,
Un Orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fèr de l'Etranger veut couper nos moissons:

Quelle est l'ardeur funeste,
Ou bien quel feu céleste
Embrasa ces glaçons?

La

La Nature épuisée en ce climat sauvage,
Fit naître un Peuple obscur dans un dur esclavage,
Rampant stupidement sous un cruel Pouvoir,
Nourri dans la souffrance,
Et de qui la vaillance
N'est qu'un vrai désespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine,
Ces Hyperboréens, ces voisins de la Chine,
Ces Peuples rassemblés des bords du Tanaïs;
Surpris que sur la Terre,
Le Démon de la Guerre
Les ait tous réunis.

Voi, de tous tes forfaits quel est le fruit sinistre?
Fléau de la Russie, exécration Ministre,
Montre que la Discorde a vomi des Enfers:
Ta haine abominable,
Ton audace coupable,
Va troubler l'Univers.

F

Mais

Mais de l'Illusion le brouillard se dissipe,
Dans cet énigme obscur, je lis nouvel Oedipe,
Que l'Aigle des Césars, sans honte & sans remord,
A, par son artifice,
Par fraude & par malice,
Excité tout le Nord.

Secoûant ses tifons, la Discorde Infernale
Répandant le venin de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur.
La sombre Jalousie,
Les serpens de l'Envie
Ternissent sa splendeur.

Ah! quand reviendrez-vous, heureuses Destinées,
Qui sous le vieux Saturne ourdîtes les années,
Et les jours fortunés de l'Univers naissant?
Seroit-ce que nos Crimes
Nous rendent les victimes
D'un Sort plus violent?

Et

Et quoi qu'en abboiant, l'indiscrete Satyre
Divulgue avec aigreur que l'Univers empire,
Que nous ferons suivis de plus méchans Neveux;
 Méprifons ces chimères,
 Oui, nous valons nos Pères,
 Ils valoient leurs Aïeux.

Mais quel Dieu fecourable a par fa voix puissante,
Arrêté dans fon cours l'audace violente,
Dont étoient animés nos furieux Rivaux?
 Qui diffipa ce rêve,
 En émouffant le glaive,
 Qu'aiguifoit Atropos?

Tels, qu'aux coups redoublés du Trident de Neptune,
Se calmèrent les flots d'une Mèr importune,
Que l'Amant d'Orithie avoit mis en fureur;
 Que la vague qui gronde,
 En appaifant fon onde,
 Parut trembler de peur.

Ainsi, lorsque Louïs en Albion s'explique,
Que l'Univers entend, de sa voix pacifique,
Retentir en tous lieux les magnanimes Loix;

Mars suspendant ses Armes,
Met fin à ses alarmes,
Qui menaçoient cent Rois.

Venez, Plaisirs charmans: venez, Graces naïves:
Que vos jeux dèformais embellissent nos rives;
Je consacre mon luth au beau Dieu des Amours;

Rempli de son délire,
Déjà ce Dieu m'inspire,
Adieu, Mars, pour toujours!



ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

PRUSSIENS, qui brillez d'une immortelle Gloire,
Ceins des plus beaux Lauriers que donne la Victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs;
Craignez que la Paresse,
La Paix & la Mollesse,
Ne corrompent vos mœurs,

Par l'effort généreux d'une Vertu commune,
Un Peuple sous ses Loix asservit la Fortune;
Il brave les dangers, il brave le trépas:
Mais sa vertu passée,
Peut se voir éclipée,
S'il ne la soutient pas.

Vainqueurs audacieux de la fière Aufonie,
Ennemis des Romains, Rivaux de leur génie,
Vous vîtes ses Héros expirer à vos pieds;
Si Carthage vous loüe,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous vos Lauriers.

Autrefois l'Orient trembloit devant l'Attique;
Ses valeureux Guerriers, sa sage Politique,
Imprimoient le respect qu'attirent les succès;
Et de gloire animée,
Elle défit l'Armée,
Dont l'accabloit Xerxès.

Au sein de ses Grandeurs naquîrent mille Vices;
L'Intérêt y trama ses noires injustices;
La Lâcheté parut où régnoit la Valeur;
Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau Vainqueur.

Ain.

Ainsi, lorsque la Nuit répand ses voiles sombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,
Il enchante nos yeux, son éclat éblouit;
 Mais dèsqu'on l'a vû naître,
 Il vient à disparoître,
 Son feu s'anéantit.

Le Soleil plus puissant, du haut de sa carrière,
Dispense constamment sa bénigne lumière;
Il fond jusqu'aux glaçons des rigoureux Hivers;
 Son influence pure
 Ranime la Nature,
 Et maintient l'Univers.

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source,
Il en est le principe, il en est la ressource;
Quand la vermeille Aurore éclaire l'Orient,
 Les Astres qui pâlisent,
 Bientôt s'ensevelissent
 Dans un obscur Néant.

Tel

Tel est, ô Prussiens! votre auguste modèle:
 C'est trop peu d'acquérir une Gloire immortelle;
 L'effort de la Vertu, c'est de la soutenir:
 Le Temps prompt dans sa fuite,
 Efface le Mérite,
 S'il vient à se ternir.

Des Empires fameux l'écroulement funeste
 N'est point l'effet frappant de la Haine Céleste;
 Rien n'étoit arrêté par l'Ordre des Destins:
 Où prospère le Sage,
 L'Imprudent fait naufrage;
 Le Sort est en nos mains.

Héros! vos grands exploits élèvent cet Empire;
 Soutenez votre Ouvrage, ou votre Gloire expire;
 Au comble parvenus, il faut vous élever;
 Dans ce point de Puissance,
 Tout Mortel qui n'avance,
 Est prêt à reculer.

Dans

Dans le cours triomphant de vos succès prospères,
Soiez humains & doux, généreux, débonnaires;
Et que tant d'Ennemis sous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent Courage,
Qu'à vos rares Vertus.



G O D E

ODE VIII.

LA VIE

EST

UN SONGE.

CHER Maupertuis, le Temps s'enfuit ;
De l'aurore de la Jeunesse,
Il nous entraîne à petit bruit,
Vers la décrépite Vieillesse :
De nos Plaisirs, de nos Amours,
La Mort vient retrancher le cours :
Pour venir & pour disparoître,
Pendant l'espace d'un moment,
Sur un Théâtre si mouvant,
Etoit-ce la peine de Naître?

Mes

Mes beaux jours se font écoulés,
Ainsi qu'une Onde fugitive;
Mes Plaisirs se font envolés,
Et sans espoir qu'on les captive:
Déjà de la froide Raïson
Je fui la Stoïque Leçon;
Lorsque je baisse, elle s'élève:
La Vie est un Songe insensé,
Dont tout événement passé
Paroît plus frivole qu'un Rêve.

Homme si fièr! Homme si vain!
De ce que ton foible Esprit pense,
Connois ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance:
Ton terme est court, il est borné;
Le Sort, du Jour que l'Homme est né,
L'entraîne vers la Nuit obscure;
Là s'engloutit le Genre Humain,
Le Sujet & le Souverain,
La Race présente & future.

Comment à tant de vains Objets
Immole-t-on sa Destinée ?
Pourquoi tant d'orgueilleux Projets
D'une Ambition effrénée ?
Héros ! qui préparez des fers
A vos Voifins, à l'Univers,
Pour établir votre mémoire ;
Yvres de vos folles Grandeurs,
Ah ! reconnoissez vos erreurs,
Et le néant de votre Gloire.

Je veux que de vos grands Exploits
La Terre se trouve alarmée ;
Et qu'au dessus du Nom des Rois,
Vous élève la Renommée :
La Paix termine vos Combats ;
Enfin victimes du Trépas ,
On dit un mot de votre Vie ;
Bientôt les Siècles destructeurs
Effacent toutes vos Grandeurs ;
A la fin le Héros s'oublie.

Si vous brillez par vos Vertus,
Si vous méritez nos estimes,
Vos grands Noms seront confondus,
Parmi les Noms les plus sublimes;
Si par une fatale erreur,
Vous vous trompâtes sur l'Honneur,
Quel fera votre fort funeste ?
Souvent un Monstre furieux
Vante ses exploits glorieux,
Quand tout l'Univers le déteste.

Ah! quelle immensité des Temps,
Depuis qu'au Maître du Tonnerre
Il a plû, par trois mots puissans,
De donner sa forme à la Terre!
Le Temps s'échape & fuit soudain;
Et sans commencement ni fin,
Il doit ainsi toujours poursuivre:
Oui, notre terme limité
N'est qu'un point dans l'Eternité;
Etre un instant, s'appelle Vivre.

Si l'Homme avoit à subsister,
Pendant un siècle, dans ce Monde,
Peut-être oseroit-on flatter,
L'Orgueil sur lequel il se fonde.
Vos vœux, Mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux;
Vous! nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant & périr;
Vous! nés pour vous anéantir,
Etes-vous dignes de louange?

Pourquoi percer dans l'Avenir?
Est-il-là de Bonheur suprême?
Ce Bonheur si rare à tenir,
Ne se trouve que dans soi-même.
L'Homme n'est pas sûr d'un moment,
Il passe très-rapidement,
Par le Monde, comme en Voiage:
Quelle erreur peut nous ébloüir?
Nous n'avons qu'un tems pour jouïr;
Le perdre, c'est n'être pas sage.

Ri-

Riches, vains Titres, Honneurs,
Gloire, frivole Renommée,
Eclats faux, Eclats imposteurs,
Vous n'êtes que de la fumée:
Les Mortels constamment dupés,
Sont toujours de nouveau trompés,
En se fondant sur l'apparence:
Rien n'est de solide ici-bas;
Et les plus durables Etats
Sont le jouet de l'Inconstance.

Reconnoissons notre Néant,
Nos préjugés & nos foiblesses:
Tout ce qui nous paroît si grand,
N'est qu'un amas de petites choses:
Transportons-nous au haut des Cieux,
De sa gloire jettons les yeux
Sur Péquin, sur Paris, sur Rome;
Leur grandeur disparoît de loin:
Toute la Terre n'est qu'un point:
Ah! que fera-ce donc de l'Homme?

Nous

Nous nageons pleins de vanité ,
Entre le Tems qui nous précède,
Et l'absorbante éternité
De l'Infini qui nous succède.
L'Homme désire les faux biens,
Il ne s'occupe qu'à des riens,
Il est déchiré par l'Envie ;
Plein de ce Songe séduisant,
Il s'éclipse dans le Néant :
Tel est le fort de notre Vie.



EPITRES.

EPISTRES



EPITRE I.

A

MON FRERE LE PRINCE DE PRUSSE.



Vous, en qui mon cœur plein d'un sincère amour,
Chérit encor le Sang qui lui donna le jour!
De mes plus chers Parens la ressemblante Image!
Vous qui de leurs Vertus héritez l'assemblage,

H 2

O

O Frère ! en qui je voi briller avant les ans,
 Toutes les qualités qu'ont les Héros naiffans;
 Recevez d'un cœur franc un hommage sincère:
 La Vérité vous parle; elle a droit de vous plaire.

Vainqueur des Préjugés & de l'Opinion,
 Dont le foible Vulgaire idolâtre un grand Nom;
 De vos Aieux fameux que nous vante l'Histoire,
 Vous ne prétendez point de tenir votre Gloire:
 Toute Gloire empruntée est indigne à vos yeux;
 Vous faurez l'acquérir par des Faits glorieux.

Le Courage d'Albert, qu'on furnomma l'Achille,
 N'est pour ses Descendans qu'une Leçon utile;
 Et ce sage Nestor, ce prudent Electeur,
 Si nous ne l'égalons, fait notre dèshonneur.
 Ce Héros immortel, dont l'Ame magnanime,
 Dans la Paix, dans la Guerre, également sublime,
 Lui fit par l'Univers donner le nom de Grand,
 Nous mèt comme des Nains à côté d'un Géant.
 Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut suivre:
 Qui n'y fait aspirer, est indigne de vivre.

Si deffous un Laurier pouffoit un vil Chardon,
 Le Jardinier soigneux, fans grace ni pardon,

Sau-

Sauroit déraciner cette Plante sauvage,
Placée indignement sous un si noble ombrage.
Tels sont ces Descendans, corrompus, vicieux,
Qui semblent renier leurs illustres Aïeux:
Tombés dans le mépris & dans l'ignominie,
Ils sont d'un Tronc fameux une Branche pourrie;
Et leurs Pères, brillans d'éclatantes Vertus,
Eclairent de plus près leurs Vices confondus.

C'est un Roc élevé que la haute Naissance;
L'Homme en entier paroît dessus cette éminence,
Et sans cesse observé par des yeux attentifs,
On juge ses projets & leurs secrets motifs;
Et sur ses actions le Public inflexible
Prononce hardiment l'Arrêt irrémissible:
Le fard de la Vertu ne le trompe qu'un tems:
Il lit au fond du cœur avec des yeux perçans:
Ce Censeur fourcilleux, ce Précepteur sévère
Condamne dans les Grands les défauts du Vulgaire.
Oui, le moindre faux-pas que nous faisons, nous perd,
Il n'est plus de retour pour nous dans l'Univers.
De nos légers écarts la Terre est informée;
Nous occupons tout-seuls la prompte Renommée,

Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
 Ou nous font des Censeurs, ou nous font des Rivaux.

Ainsi, plus votre Rang vous élève en ce Monde,
 Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde.
 C'est lui que l'on estime, & vous devez favoir
 Que l'exemple est sur tout votre premier devoir.
 L'exemple d'un grand Prince impose & se fait suivre:
 Lorsqu' Auguste bûvoit, la Pologne étoit yvre;
 Lorsque le Grand Loüis brûla d'un tendre amour,
 Paris devint Cythère, & tout suivit la Cour;
 Quand il se fit Dévot, ardent à la Prière,
 Le lâche Courtifan marmotoit son Bréviaire.

Tout Prince est entouré de vils Adulateurs,
 De ses goûts dépravés mercenaires Flateurs,
 N'adorant en effet que l'aveugle Fortune.
 Alexandre, dit-on, eut le Torticoli,
 De tous ses Courtifans le Cortège poli
 Par art négligemment laissoit pancher la tête.

Tel est des Courtifans l'usage deshonnête:
 Renversez & leur Coupe, & le fatal Poison
 Qu'ils favent préparer pour troubler la Raison.

Quelque soit le Pouvoir qui nous tombe en partage,

Que

Que le bien des Humains soit toujours notre ouvrage :
C'est un plaisir divin de faire des Heureux,
Il transporte les Cœurs nobles & généreux :
Sur tout n'abusons point d'une vaste Puissance,
Et n'écoutons jamais la voix de la Vengeance;
Qui ne peut se dompter, qui ne fait pardonner,
Est indigne du Rang qui l'appelle à regner.

De nos Conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Il regla les états & souvent au hazard,
L'un devint Savetier & l'autre fut César.
La faveur qu'il dispense en sa bifarrerie,
Est pareille aux Billets pris d'une Lotterie:
Si nous avons gagné, tant d'autres ont perdus,
Ne les insultons point, leurs vœux sont confondus.
C'est ainsi que d'un bloc un Ouvrier peut faire
Un Utenfile abject, ou le Saint qu'on vénère;
La matière est égale, & c'est sa volonté
Qui fixe son usage & forme sa beauté.

Ainsi, tous ces Humains dont la Terre fourmille,
Sont fils d'un même Père, & font d'une Famille;
Ils sont nés vos égaux, ils sont du même Sang,

Quel-

Quelque élevé que soit l'orgueil de notre Rang.
 Aimons donc les Humains, puisqu'ils sont tous nos Frères;
 Volons à leur secours, soulageons leurs misères,
 Supportons leur foiblesse, épargnons leurs défauts,
 Devenons leurs Sauveurs & non pas leurs Bourreaux.
 Qui les croit tous parfaits ne connoît pas l'Europe,
 Qui les croit scélérats a l'esprit misanthrope.

Tout grand Seigneur trop vain est vû de mauvais œuil,
 On déteste sa gloire, on rit de son orgueil:
 Autant que la Hauteur nous rend insupportables,
 Autant nous chérit-on, doux, bienfaisans, aimables.
 La Fortune en tout tems trouva des Envieux,
 Satyriques obscurs, Censeurs fastidieux:
 Afin que de vos champs l'abondante récolte
 De leur jalouse aigreur n'anime la révolte,
 Au sein de vos Grandeurs portez l'humilité,
 Le désir de servir, sur tout l'humanité.
 Qu'au Malheureux toûjours votre secours utile
 Fasse de votre Toit son Port & son Asyle;
 Tirez, de la misère & de l'obscurité,
 Les Talens indigens, l'Honneur, la Probité.
 Tels ont été les Grands, dont l'immortelle Gloire

Sub-

Subsistera toujourn tant que vivra l'Histoire:
Pères de leurs Sujets, Délices des Humains,
Leur Nom chéri se donne aux meilleurs Souverains.

Il est un Monstre affreux, né de la Perfidie,
Enragé, plein de haine, & calme en sa furie;
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard:
Il fut nourri de fiel, abreuvé de malices,
La Trahison l'arma de ses noirs artifices;
Il respire le meurtre, il rampe auprès des Grands;
Ses sanguinaires traits frappent les Innocens:
Etre blessé par lui, c'est un mal incurable;
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.

Gardez - vous des attraits de ce Monstre trompeur,
Fuyez cet assassin tout-souillé de noirceur;
Soutenez l'Accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor
Plus rare & précieux que les bijoux & l'or,
Dévouez vos beaux jours, dès votre adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science;
C'est l'Ecole où se forme & le Cœur & l'Esprit,

La Sageſſe eſt le lait dont l'Ame ſe nourrit;
 L'Erreur eſt ſon poiſon; contre cette Idiote
 La Vérité brillante eſt le fûr antidote.

L'Etude embraille tout, (tant elle a de grandeur!)
 L'Air, la Terre, la Mèr, le Ciel & ſon Auteur,
 Les Deſſeins du Très-haut, ſes Ouvrages immenſes,
 Qui confondent toujournos foibles Connoiſſances:
 Au bord de cet abîme il faut vous arrêter;
 Un deſir curieux peut y précipiter.

Qu'avec votre Savoir marche la Modéſtie:
 Aïez toujournos pour but le Bien de la Patrie.
 Qui ſ'inſtruit pour briller, n'en devient pas meilleur;
 C'eſt peu de ſ'éclairer, il faut régler ſon Cœur.

Soiez l'Ami des Arts, & des Talens le Père,
 Mais fachez réunir, par un choix néceſſaire,
 Les Qualités du Sage à celles du Héros;
 Quittez, lorsqu'il le faut, les Arts pour les Travaux.

Au fein de ſes exploits le Vainqueur de Carthage
 Entre Apollon & Mars partageoit ſon hommage:
 Ainſi, de toute Gloire avide à vous munir,
 Tous les Talens ſur vous pourront ſe réunir.

Il eſt une Beauté, dont la fraîcheur naiſſante

Des

Des plus vives couleurs paroît resplendissante;
La Santé sur son front brille dans sa vigueur;
La Gaïeté l'accompagne avec la Belle-humeur.
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie;
Elle aime les plaisirs & même la folie;
Sur un throne de fleurs elle embrasse Vénus,
Et le thyrsé à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connoissez - vous point cette aimable Déesse?
Mon Frère, elle est en vous: c'est l'aimable Jeunesse.

Craignez de ses excès l'égarement fatal:
L'abus de ses plaisirs change le Bien en Mal.

La Mollesse en tout tems fut contraire à la Gloire;
Sur elle remportez la première victoire;
Domptez vos Passions, il en est encor tems;
Elles font des Humains, Esclaves ou Tyrans:
Qui ne les asservit sous un Sceptre Stoïque,
Fut contraint de plier sous leur bras despotique.
Rien de plus flétrissant pour un Cœur généreux,
Que de se voir chargé de mille fers honteux.
Mais sur tout des Héros évitez la foiblesse,
Fuyez d'un tendre Amour l'amorce enchanteresse:
On peut à tous ses goûts se prêter sagement,

68 E P I T R E P R E M I E R E.

Le Plaisir est plus fin, reçu modérément.
Je blâme des premiers cette misanthropie,
Qui veut nous séquestrer des Biens de cette Vie,
En nous interdisant tous genres de Plaisirs.

 Que feroient les Humains sans vœux & sans désirs?
Authomates pesans, Quiétistes imbécilles,
De la Société fardeaux très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seroient ensevelis dans un sommeil fatal.
Nos Désirs font des feux qui réchauffent notre Ame;
C'est leur embrasement qu'on redoute & qu'on blâme:
Il est certain milieu qu'il faut savoir tenir,
La Sageffe, mon Frère, y fait enfin venir.

 Mais c'est bien à mon âge à parler de Sageffe!
De mes égaremens je sens toute l'yvresse,
Je sens, en proférant le nom de la Vertu,
Mon Amour propre, hélas! en fuite & confondu:
Sans traîner ce Discours & trop long & trop ample,
Ah! je devrois plustôt vous prêcher par l'exemple.



EPITRE II.

A HERMOTHIME:

SUR L'AVANTAGE DES LETTRES.

ECOUTEZ, Hermothime: une Amitié sincère
Remplit mon Cœur pour vous des sentimens d'un Père:
Votre Bonheur a fait l'objet de tous mes vœux:
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je voi, plein de douleur, dans votre adolescence,
Le cours impétueux de vos égaremens;
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos Sens;
Le frein de la Raïson secoüé dans un âge,
Où d'horribles périls bordent votre passage;
Ces feux féditieux qui brûlent votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.

Vous entrez dans le Monde, encor jeune & novice,
Et marchant sur les pas des Compagnons d'Ulyffe,
Je vous voi Prifonnier dans ce Palais honteux,
Où Circé transforma fes Captifs malheureux:
C'est là que les Plaisirs ont le chant des Sirènes;
Leurs Prestiges charmans, l'Or dont brillent vos Chaînes,
La fauffe Liberté, la Licence & le Bruit,
Une foule d'Erreurs, enfin tout vous féduit.

Je vous doi mes fecours: aidés d'un bras Stoïque,
Détruifons & le Charme & le Palais Magique:
Ouvrez enfin les yeux fur vos égaremens,
Et fuiez le pouvoir de ces Enchantemens:
Regrettez vos beaux jours qu'emporta la Pareffe,
Ces momens précieux plongés dans la Molleffe,
Ce fonge du Bonheur dont vous croiez jouïr,
Que le réveil foudain doit faire évanoïr.

Si le Vice abrutit & rend l'Homme difforme,
Devez à vos Vertus votre première forme;
Reprenez ces Travaux qui relèvent le Cœur,
Qui nourrissent l'Esprit & mènent à l'Honneur:
Je pardonne vos goûts au Public imbécille,
Qui de fes Passions est l'Esclave fervile;

Qui

Qui n'a pû distinguer, dans sa brutalité,
La Débauche d'avec la pure Volupté;
Qui semblant absorbé dans la crapule obscène,
Meurt sans avoir vécu, ne végétant qu'à peine.

Suivez l'Instinct du Peuple, ou suivez la Raïson
Qui vous fait par ma bouche une utile Leçon;
Préférez ses conseils: la Raïson salutaire
N'interdit point à l'Homme un Plaisir nécessaire:
Apprenez que c'est moi qui doit vous enseigner
Des Plaisirs qui sur vous sont dignes de regner;
Qui bien loin d'amollir, ou de corrompre l'Ame,
Nourrissent dans l'Esprit une divine flamme;
Qui charment la Jeunesse & la Caducité;
Brillans dans la Fortune & dans l'Adversité:
Ces vrais Biens, au dessus de la vicissitude,
Nous suivent dans le Monde & dans la Solitude,
Dans nos Champs, à la Ville, en Exil, à la Cour,
Egalement d'usage en tout heure, en tout jour,
Ils font dans tous les tems le Bonheur de la Vie.

Les Dieux tournant sur nous leur Clémence infinie,
Aiant pitié des maux des vulgaires Humains,
Leur ont prêté l'appui de deux Etres bénins;

L'un

L'un c'est le doux Sommeil, & l'autre l'Espérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puissante assistance
 Pour les Sages exprès fit un Consolateur:
 Pallas nous amena ce secours enchanteur;
 C'est l'Etude, en un mot: Beauté toujours nouvelle,
 Plus on la voit de près, plus elle paroît belle:
 Les Hommes fortunés que son amour remplit,
 Négligent les faux biens & cultivent l'Esprit;
 La Science est le don que sa main distribuë:
 Mais ne présumez point qu'elle se prostituë;
 Les Arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu
 Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus assidu.

Si vous savez l'aimer; prodigue en ses largesses,
 Elle ouvrira pour vous des sources de richesses;
 L'usage qu'on en fait les augmente encor plus,
 C'est l'ample magasin de toutes les Vertus.

La Vérité tenant la Plume de l'Histoire,
 Embrassant tous les tems, présente à la mémoire
 Ces Empires puissans que le Ciel fit fleurir,
 Qu'on vit naître, monter, s'abaisser & mourir.

C'est-là qu'on apprend l'Art de Regner sans puissance,
 En pliant les Esprits au gré de l'Eloquence;

Qu'on

Qu'on peut s'étudier, & que Maître de foi,
En vainquant ses désirs, on est son propre Roi;
Qu'avançant pas à pas, l'Expérience sûre,
A force de fonder, devine la Nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni,
L'Homme peut pénétrer jusques dans l'Infini;
Remonter des Effets à leurs premières Causes;
Et saisir les liens invisibles des Choses.

Oui, le Sage en effet Maître des Elémens,
Citoyen de tous Lieux, rassemble tous les Tems:
Il voit avec mépris sur ce triste hémisphère,
De la Grandeur des Rois la lueur passagère;
Et ces Riens importans, que l'on croit ici-bas
Trop dignes d'exciter la fureur des Combats:
Amant des Vérités, il hait ce qui l'abuse.

Ainsi, lorsque Mételle assiégea Syracuse,
Archimède ignoroit, dans un profond repos,
Les succès des Romains dans leurs derniers assauts;
Quand la Mort l'affaillit dans son Cabinet même,
Ce Sage méditant résolvoit un Problème;
Pareil par son génie aux Esprits éternels,
Il méprisoit la fange où rampent les Mortels.

K

Que

Que le Peuple est petit, lorsqu'on l'oppose au Sage!
Trop fier dans ses succès, trop bas dans son naufrage.

Pour connoître ce Peuple, examinez Varus;
C'est un impertinent Favori de Plutus:

Un rien porte le trouble en son Ame vulgaire;

Sa fortune, en changeant, l'abat, le désespère;

Et lâche en son malheur, il est humble & rampant.

Un Sage aux coups du Sort demeure indifférent:

Lorsque Bayle entendit qu'un Prêtre * colérique, • Jurieu

Animé contre lui d'un zèle fanatique,

Avoit indignement fait raïer le tribut,

Que Rotterdam païoit au Mérite qu'il eut;

Tout pauvre qu'il étoit, se mettant à sourire,

Sans marquer de chagrin, il poursuivit d'Ecrire.

Malgré notre Infortune, & malgré nos Jaloux,

Les thrésors de l'Esprit restent toujours à nous;

Ils font Mais ce Discours, qui déjà vous ennuie,

Allonge de trois doigts votre physionomie:

Vous dites: „Remarquez soixante bons Quartiers,

„Qui distinguent mon Nom de ceux des Roturiers.

„On connoît mes Ayeux: mon antique Noblesse

„M'allia dans l'Empire à mainte altièrte Altesse:

„Je

„Je possède des biens, des talens, de l'esprit,
 „Et je plais, si j'en crois ce que le Monde en dit:
 „La Nature, agissant comme une tendre Mère,
 „A si bien fait pour moi que l'Art n'a rien à faire.

J'en convien: la Nature eut des égards pour vous;
 Mais, sans vous courroucer, qu'il soit dit entre nous;
 Elle eut autant de soin de cette Pierre brute,
 De ce Cocon de Soie aux Vers servant de hute,
 De la Vigne qui croît sauvage dans les champs.

C'est l'Art qui les raffine, il taille les Brillans;
 Et ce Cocon filé passant sous des roulettes,
 Artistement tissu par mille mains adroites,
 Ebloüit dans l'Etoffe; & ses riches couleurs
 L'égalent à l'Iris, & surpassent les Fleurs.

Sans les secours de l'Art, la Grape en soi-même aigre,
 Au lieu d'un doux Nectar, produiroit du Vinaigre;
 Quand la Nature a fait, c'est à l'Art de polir,
 Et le grand point consiste à savoir les unir.

Vous avez de grands Biens; mais pouvez-vous donc croire
 Qu'un abjecte métal vous comblera de Gloire?
 Et que de vos Aïeux les insignes Vertus
 Honorent votre Nom depuis qu'ils ne sont plus?

Votre esprit est imbu de préjugés vulgaires,
Tous vos Titres anciens ne font que des chimères;
Le Mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
Que le Hazard reclame & reprend comme siens;
Un Richard estimé l'est par bifarrerie,
Le jugement public sur lui change & varie.

Vingt-mille francs à Brieg font un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent:
Quand Berlin le méprise, & que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure, en plaignant leur délire?
Que l'Homme en tout ceci n'étant taxé pour rien,
Le jugement public retombe sur le Bien.

Ce sujet me rappelle un Conte assez grotesque,
D'un certain vieux Bernard, personnage burlesque,
Qui Seigneur fuférain de huit millions d'écus,
Ne possédant d'ailleurs ni graces ni vertus,
Tenoit les vendredis, par grandeur, Table ouverte,
Et pour tout Parasite également couverte.
Dans sa maison logeoit un aimable Bernard,
Qui nourri d'Ambroisie, abreuvé de Nectar,
Jeune Ecolier d'Ovide, Imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avoit choisi sa place.

A cette maison vint un Duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts favoit l'Apicius Français.
Pour qui siffler? lui dit un Suisse à bonne mine.
Pour celui des Bernards auprès duquel on dîne,
Répondit le Seigneur, d'un air déterminé;
Méprisant les Bernards, estimant le dîné,
Trouvant dans la maison, à la Table peut-être
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le Maître.

Hermothime! les Biens ne font que des Jaloux
Travestis en Amis, qui se moquent de nous;
Complaisans, doux, flatteurs pendant notre abondance,
Dès le premier revers paroît leur inconstance;
Arrogans, dédaigneux, ils font les inconnus;
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;
La richesse à leurs yeux tient lieu du caractère,
Et plutôt à leur gré d'un Sot fait un Voltaire.

Le Mérite, à la longue, est à coup sûr vengé
D'un Midas, par le Peuple, en Grand-Homme érigé,
Qui paroît dérober sa stupide Ignorance
Sous l'appareil pompeux de sa Magnificence:
C'est un Balon bouffi que l'air a fait enfler,
Qui s'affaisse soudain dèsqu'on veut le percer.

La Fortune en ses dons n'en a point de solides;
 Ses progrès sont subits, ses chûtes sont rapides;
 Je méprise un Faquin de Titres revêtu;
 Mon encens n'est offert qu'à la seule Vertu;
 Au sage Algarotti, qui d'une ardeur active
 Défriche son Esprit, sans cesse le cultive;
 Au sceptique d'Argens, Disciple de Platon;
 Au profond Maupertuis, Emule de Newton.

Si votre Esprit aspire au bonheur d'être utile,
 Appliquez tous vos soins à devenir Habile:
 On rit d'un Ignorant, on fuit un Débauché;
 Le Mérite solide est toujours recherché.

Lorsque les Matelots voient grossir, sur leurs têtes,
 Cent nuages obscurs enfantant des Tempêtes;
 Que tout-tremblant d'effroi chacun court au Travail:
 Ne confieront-ils pas alors le Gouvernail
 Au plus expert Pilote & non pas au plus riche?
 Dans ce pressant danger nul Matelot ne triche;
 Il n'est plus de faveur, d'égards ni de pouvoir,
 On n'a d'autre recours que dans le vrai Savoir.

Il n'est aucun Plaisir digne de nous séduire,
 Que cette avidité d'apprendre & de s'instruire:

C'est

C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
Et que le noir remords n'accompagna jamais :
Mais vos Plaisirs pervers, qu'avec raison je blâme,
Laisent en vous quittant un vuide affreux dans l'Ame;
Et le pesant Ennui, blazé sur tous les goûts,
Vient, en baillant cent fois, vous endormir chez vous.

Si l'appât de la Gloire en secret vous attire,
Apprenez qu'aux Talens elle offrit son Empire,
Et que la Renommée eut les mêmes égards
Pour les Fils d'Apollon que pour les Fils de Mars :
On a vû des Héros qui rendirent hommage
Au Mérite, à l'Esprit, à la Vertu du Sage.

Le Vainqueur de l'Asie en subjuguant cent Rois,
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimoit Aristote & méditoit son Livre :
Heureux, si son humeur plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses Vertus !
Mais ce même Alexandre arrêtant sa furie,
En faveur de Pindare épargna sa Patrie :
La Grèce étoit alors le berceau des Beaux-Arts ;
La Science y naissant s'étendit toutes parts :

De

De la Gloire des Rois vains Juges que nous sommes!
L'Epoque des Beaux-Arts est celle des Grands-Hommes.

Avant que Rome atteint au point de sa Splendeur,
Le Sénat n'honorait que la Force & le Cœur:
Mais le grand Africain Destructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, Ami de la Science,
Apprit par son exemple à ses grossiers Rivaux,
Que les Arts n'ont jamais dégradé les Héros.

César vint après lui, le Vainqueur de Pompée
Tint dans ses mains le Sceptre, & la Plume & l'Epée.

Depuis, l'heureux Auguste apaisant l'Univers,
Dans un Temple tout d'or plaça le Dieu des Vers;
La Muse de Maron, & la Lyre d'Horace,
A la Postérité, pour lui, demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illusions,
Détournèrent nos yeux de ses Proscriptions.

Après les Antonins, Mars rempli de furie
Rétablit dans ces lieux l'antique Barbarie;
Apollon prit son vol vers la Céleste Cour;
Le Dieu du Goût quitta ce Terrestre Séjour;
L'Ignorance usurpa l'Empire sur ces rives;
Et l'on ne vit partout que Muses fugitives,

At-

Attendrir l'Orient de leurs tristes récits.

Douze siècles après s'éleva Médicis; *
 A sa voix les Beaux-Arts rappelés à la vie
 Pour la seconde fois ornèrent l'Italie:
 En vain François Premier essaia de son tems,
 De façonner aux Arts les Français ignorans;
 Ces jours si fortunés n'étoient pas près d'éclorre:
 Richelieu par ses soins en prépara l'Aurore,
 Mais leur plus bel éclat fut sous Louïs le Grand;
 Ce Regne merveilleux, en tout genre brillant,
 Couvrant ce sage Roi d'une gloire immortelle,
 A tous les Rois Français servira de modèle.

* Côme de
 Médicis
 Restaurateur des
 Lettres.

Tous les Tems ont ainsi respecté le Savoir;
 Etendre notre Esprit est pour nous un devoir:
 Oui, l'auguste Science est pour celui qui l'aime,
 Un organe nouveau de son Bonheur Suprême.

Esprits anéantis, Authomates pesans,
 Imbécilles Humains absorbés dans vos Sens;
 On voit revivre en vous ce Roi grand & superbe,
 Qui dégradé du Ciel rampoit & broutoit l'herbe:
 Votre Vie est un rêve, un éternel sommeil,
 Pour lequel à jamais il n'est point de réveil.

L

Crai-

Craignez ce fort affreux, ô mon chér Hermothime!
 Arrêtez votre course au bord de cet abîme,
 Où vous voiez périr des Imprudens, des Fous,
 Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégoûts,
 Opprobres des Humains, que le Monde méprise.

La Sagesse prospère où périt la Sotise:
 Tous les Etres, des Dieux ont reçu certain don;
 Les Animaux, l'Instinct; les Hommes, la Raïson:
 Qui cultive l'Esprit d'une ardeur empressée,
 Animal par les Sens, est Dieu par la Pensée;
 Pourriez-vous négliger ce présent précieux,
 Qui rend l'Homme mortel un Citoyen des Cieux?

L'Esprit se perd enfin chez les Sardanapales,
 Il est pareil au Feu qu'attifait les Vestales;
 Il faut l'entretenir; l'Etude le nourrit;
 S'il ne s'accroît sans cesse, il s'éteint & périt.
 Voilà le seul parti que le Sage doit suivre:
 Végéter, c'est Mourir; beaucoup penser, c'est Vivre.



EPITRE III.

SUR

LA GLOIRE ET L'INTERET.

SOIT dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use,
Je revien de l'Erreur dont le Monde s'abuse:
Mon feu s'éteint, je touche à l'arrière-faïson;
Il est tems d'écouter la tardive Raïson:
Tout plaît également à l'aveugle Jeunesse:
D'autres tems, d'autres mœurs; dans l'âge, la Sageſſe
Etouffe les transports de nos deſirs ardens;
Ah! remplaçons l'Erreur par l'utile Bon-sens,
Et, la balance en main, peſons au poids du Juſte
Les cruautés d'Octave & les vertus d'Auguſte.

Ce mot tant prodigué, le nom de Vertueux,
 Quel abus le fait prendre à tant d'Ambitieux ?
 Pouvons - nous le donner à ce fièr Infulaire,
 Qui de son Cabinet croit agiter la Terre ?
 De ses propres Sujets habile séducteur,
 Qui des Grands & des Rois dangereux corrupteur,
 Marchande au poids de l'or un secours mercenaire,
 Et fouscrit, en riant, cet arrêt sanguinaire :
 Mortels, égorgez - vous ; tel est mon bon plaisir !

Ou pouvons - nous souffrir, qu'avide à s'en faisir,
 Un nouvel Harpagon plus lâche & plus avare,
 Affrontant la Vertu, sans scrupule s'en pare ?
 Par quel droit ose - t - il prétendre à cet honneur ?
 D'un Titre glorieux il est l'usurpateur ;
 Il n'a pas des Vertus les dehors hypocrites :
 Quels sont donc ses hauts - faits ? quels sont ses grands mérites ?
 Il a trente Vaisseaux prêts à sortir du Port ;
 Un Vent fâcheux l'arrête : il querelle le Sort ;
 Il brûle de partir, & son espoir le flatte
 D'acquérir les thrésors de l'Inde & de l'Euphrate ;
 D'enrichir ses Neveux dans ce Climat lointain,
 Dont Vespus le premier découvrit le chemin.

Mais

Mais l'Aquilon s'apaise: on l'appelle: il s'embarque:
On lève l'ancre: il part plus content qu'un Monarque;
Il brave les dangers, il brave les Saisons;
L'Eté n'a plus de feux, l'Hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ses travaux que ne le fut Alcide,
Il n'est plus de péril quand l'Intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obscurcir les airs;
Les Flots lancés aux Cieux retombent aux Enfers:
Eole se déchaîne, & pousse dans sa rage
Son Vaisseau démâté sur le prochain rivage;
Et sur des ais brisés, les Chefs, les Matelots,
Se sauvent à la nage en abjurant les Flots:
Notre Avare maudit cet Elément perfide.

A peine est-il sauvé, que l'Intérêt avide,
Sans daigner lui donner le tems de se sécher,
L'entraîne, en lui disant: „Debout! il faut marcher;
„Recueille de Plutus les flatteuses promesses;
„Pour prix de tes dangers, moissonne ses richesses.

Le péril qui n'est plus est bientôt oublié:
Ce malheureux Avare à l'Intérêt lié,
N'hésite qu'un moment: sa funeste habitude,
L'ardente soif de l'Or, l'espoir, l'inquiétude,

Chassent de son Esprit tout désir de repos;
Le Sommeil sur son front voit faner ses pavots,
Et notre Forcené, tout mouillé du Naufrage,
Vole, pour s'embarquer, sur le prochain rivage.
Pourra-t-il dévorer ses thrésors amassés,
Ces barres, ces lingots dans sa cave entassés?
Des faux & des vrais Biens vains Juges que nous sommes!
Le Sort, plus qu'on ne pense, égalise les Hommes:
Le Nécessaire à tous leur étoit dévolu:
Quel usage Midas fait-il du Superflu?
Je vois à chaque jour augmenter ses misères,
Par de nouveaux besoins devenus nécessaires;
Moins riche des thrésors dont il sent l'embaras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne possède pas.
C'est bien pis, si ce Fou, comblant le ridicule,
Sans jouir de son Bien, sans cesse l'accumule;
Afin qu'un beau matin la Mort à l'œil hagard,
De sa tranchante faux moissonnant le Richard,
Mette en possession de cette immense proie
Un Parent affamé qui s'en pâme de joie;
Qui, sans donner le tems d'enterrer le Vilain,
Dissipe ses Contrâcts & boit son meilleur Vin:

Tel

Tel est d'un faux Esprit l'égarement extrême!
L'Avare est l'ennemi le plus grand de lui-même,
Mais l'Ambitieux l'est de tout le Genre Humain.
Il marche à la Grandeur, le poignard à la main;
Sans cesse accompagné du Crime sanguinaire,
Il est entreprenant & souvent téméraire;
Sans regrets, sans remords, dans l'horreur des forfaits,
Il sacrifiera tout à ses vastes Projets;
Ses Vertus à mes yeux semblent autant de Vices;
Et ses plus grands Travaux d'affreuses Injustices;
Ces tristes Passions, charmes des Cœurs pervers,
Gouvernent les Etats & troublent l'Univers.

Je vai sur ce sujet vous conter une Histoire:
Le fordide Intérêt & la superbe Gloire,
Voiageant par le Monde, enrôloient ici-bas
Tous ces Fous qu'on voit naître en différens Climats;
Il ne leur échappoit presque aucune personne:
Comme on peut le juger, la recruë étoit bonne.
Ils ouïrent prôner le bonheur de Damon,
(D'un Berger peu connu hors d'un petit canton,
Qui n'aimant que Philis & possédant ses charmes,
Vivoit loin des Grandeurs du Monde & des Alarmes)

La

La Gloire, en pâlisant, aborda l'Intérêt,
 Et lui dit: „ Que je voi son bonheur à regret!
 „ Nous avons égaré dans nos routes scabreuses,
 „ Des plus sages Humains les Ames vertueuses;
 „ Que de Mortels sans nous, heureux, vivans en paix,
 „ Joüiroient d'un Bonheur que nous n'avons jamais!
 „ Aurons-nous vainement troublé toute la Terre,
 „ Allumé tant de fois le flambeau de la Guerre,
 „ Et nagé dans le sang de Guerriers innocens?
 „ Quoi! tandis qu'ici bas nous sommes tout-puissans,
 „ Mon Frère, verrons-nous lâchement, sans rien dire,
 „ Que cet heureux Berger échape à notre Empire?
 „ Ah! périssent plustôt mon Regne & ma Grandeur,
 „ Mes Palmes, mes Lauriers, & toute ma Splendeur!

Elle dit, & de plus voilant son imposture,
 Elle prend d'un Berger l'habit & la figure.
 En abordant Damon d'un air doux & flatteur,
 Elle lui dit: „ Je plains ton sort, pauvre Pasteur.
 „ Faut-il que les Talens dont ton Esprit abonde,
 „ Restent ensevelis à jamais pour le Monde?
 „ Quitte l'Obscurité, magnanime Damon,
 „ C'est une double Mort que de mourir sans Nom;

„ Il faut à tes Vertus une illustre carrière;
„ Il est tems; vien, suis-moi, parois à la lumière;
„ Recueille les Honneurs qui te sont destinés;
„ Les rapides Succès font toujourns couronnés.
„ J'annonce à ton Génie une Grandeur certaine;
„ Choisi; devien Auteur, Ministre, ou Capitaine;
„ Malgré l'Oubli des Tems, ton grand Nom respecté
„ S'ouvrira le chemin de l'Immortalité.
„ Voi-tu bien ces Pasteurs? je les entends d'avance
„ S'écrier tout-surpris: Quelle fortune immense!
„ C'est donc là ce Damon que nous connûmes tous!
„ Alain & Licidas en font déjà jaloux;
„ Ah, qu'ils vont envier tes Grandeurs non-pareilles!

Damon, à ce discours nouveau pour ses oreilles,
N'en est que trop flatté; le poison suborneur
Pénètre promptement jusqu'au fond de son cœur;
L'Ambition soudain de son esprit s'empare.

L'Intérêt attentif remarque qu'il s'égare;
Il saisit le moment qu'il est déjà troublé,
Afin de lui donner un assaut redoublé,
Et d'exciter de plus dans le fond de son Ame
L'infatiable soif de son Métal infame.

M

„ Je

„ Je plains ton ignorance, ô rustique Pasteur!
 „ Apprends de moi, dit-il, quel est le vrai Bonheur;
 „ Tu n'ès qu'un Misérable & tu crois être sobre;
 „ Va, ta Simplicité n'est qu'un affreux opprobre;
 „ Quoi! Damon lâchement Esclave d'un Troupeau,
 „ Abreuve ses Brebis, les tond de son ciseau?
 „ Tandis que tant d'Humains, vivans dans l'Opulence,
 „ Ont consacré leurs jours à la molle Indolence:
 „ Ah, quel Luxe étonnant s'étale chez les Grands!
 „ Des Palais somptueux logent ces Fainéans;
 „ Leurs Promenades sont des Pompes Triomphales,
 „ Leurs Repas des Festins, leurs Jeux des Saturnales.

Les Hommes ici-bas aux Richesses foudris,
 Leur doivent leurs Honneurs, leurs Talens, leurs Amis:
 Sans Argent il n'est rien que misère & bassesse:
 On prône vainement la stérile Sageffe;
 Un Esprit merveilleux, un Mérite divin,
 Vous laissent, sans Argent, un vertueux Faquin:
 L'Or a, dans ces Climats, un empire suprême;
 Il donne à tous vos goûts une influence extrême:
 Faut-il faire valoir des Droits litigieux?
 Votre Cœur brûle-t-il de feux féditieux?

Allez, d'un marteau d'Or frappez contre la porte;
Elle s'ouvre, & jamais votre dessein n'avorte:
De l'Univers entier ce précieux métal
Est le premier mobile & le nerf principal.

Le malheureux Damon que l'Intérêt assiège,
L'Esprit égaré, tombe en ce funeste piège;
Ses Moutons & Philis, objets de ses plaisirs,
Sont effacés soudain par de nouveaux désirs;
Ce Champêtre Séjour lui devient insipide;
De Grandeurs & de Biens sentant la soif avide,
Il abandonne enfin brusquement ses Brebis.

Dieu! que devintes-vous, malheureuse Philis?
Cette Amante aussitôt demi-morte & glacée,
Rappelle son Amant d'une voix oppressée;
Ses larmes & ses cris ne purent l'attendrir;
L'Inconstant, de sang froid, part sans la secourir;
L'Intérêt l'endurcit, & la Gloire hautaine,
En méprisant Damon, après elle l'entraîne.

Que d'attraits séduisans n'a pas la Nouveauté
Pour un jeune Pasteur, dont la simplicité
Sort novice & sans fard des mains de la Nature?
Incertain sur le choix, il erre à l'aventure;

Les désirs de briller & d'acquérir un Nom,
L'excitent à prétendre aux faveurs d'Apollon;
Ses préfages flatteurs & sa gloire enflammée
Le forcent de hâter la prompte Renommée,
D'annoncer ses succès à tout le Genre Humain:
Il passe promptement par le Païs Latin,
Sans prendre ses degrez sur les bancs d'Uranie,
Secondé dans son vol des ailes du Génie;
On le voit au grand jour publiant ses Ecrits,
Se placer parmi vous, Messieurs les Beaux-Esprits;
Mais la fureur des Vers & la rage d'Ecrire
Font hurler contre lui la mordante Satyre:
Il voit dans ses Censeurs un Peuple de Jaloux,
De ce genre de Gloire il ressent les dégoûts;
En blâmant mille fois son ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il apprend à se taire.

Damon quitte le Pinde, & des desseins plus hauts
L'élèvent au Théâtre où brillent les Héros;
Il court, suivant les pas de Mars & de Bellone,
Venger ses Citoiens & soutenir le Throne;
L'Audace qui le guide au milieu des hafards,
Fait tomber devant lui les plus fermes remparts;

Les

Les Ennemis partout ne font que des retraites;
Aux Triomphes nombreux succèdent des Conquêtes;
Quelques Membres de moins, quelques Exploits de plus,
Le mettent au niveau du Vainqueur de Brutus.

Mais quel affreux complot! la pâle & louche Envie
Répand avec noirceur ses poisons sur sa vie;
Ce Monstre diffamant, de cent crimes fouillés,
Va flétrir dans ses mains ses immortels Lauriers.

„ De ses Exploits, dit-on, il n'est point le mobile;
„ Des Rivaux ignorans le font paroître habile;
„ Je voi dans son audace un fol emportement;
„ Tout Soldat dans sa place en auroit fait autant.

Ces bruits, en grossissant, volent de bouche en bouche;
Le Courtisan malin & le Guerrier farouche
Divulguent au hasard ces propos dangereux;
Et l'idiot Public est abusé par eux.

Ah, Damon! quelle épreuve! Ambition trompeuse!
Telle est de tes Héros la récompense affreuse!
Quand même leurs Exploits semblent se surpasser,
Un seul mauvais succès les fait tous éclipser.

Damon, dont l'Imposture ose obscurcir la gloire,
Décû de son espoir, au sein de la Victoire,

Est outré de fureur: en vain dans les Combats
Il pourfuivit la Gloire au milieu du trépas;
Mais dans ce défefpoir l'Ambition altière
Lui fait tourner fes pas vers une autre carrière.

Il paroît tout à coup au fond d'un Cabinet,
Griffonne des Traités, met des Projets au net,
Et ce moderne Atlas, croiant porter l'Europe,
Devient fombre, réveur, emporté, mifanthrope:
Avec tous les faux biens, les Tîtres, les Honneurs,
Se gliffent chez Damon les vices des Grandeurs.

Lorsque la Politique, adoptant le Sophisme,
S'imbut des trahifons du Machiavélisme,
On ne vit que Fripons, que Fourbes, que Menteurs,
Que Ministres trompés & Ministres trompeurs:
On proscrivit l'Honneur par ces fauffes maximes,
Et l'Art de Gouverner fut l'Ecole des Crimes:
Cette Corruption qui l'infecte foudain,
Rend Damon foupçonneux, double, dur, inhumain;
Yvre de la grandeur de fon Pouvoir Suprême,
Il ne voit, ne connoît & n'aime que lui-même;
Ce n'est plus ce Berger, gai, modéré, content,
Qu'un fort doux, mais uni, rendoit compatiffant;

C'est

C'est un Riche écrasé du poids de sa Richesse,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la tristesse:
Il aime son aisance, il trouve des travaux;
Il cherche des Amis, il trouve des Rivaux;
Il doit de l'Avenir deviner le mystère;
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le Public prévenu contre l'Infortuné,
Par un Arrêt cruel l'a soudain condamné.
Tandis qu'il se consume à supporter ses peines,
Le Temps qui détruit tout, a fait glacer ses veines.

Comme l'on voit souvent de jeunes Libertins,
Aux Bacchiques excès consacrant leurs festins,
Quand un sommeil heureux a cuvé leur yvresse,
Recouvrer au réveil l'esprit & la sagesse.

Ainsi, de son erreur rejetant le poison,
Damon retrouve enfin sa première Raison;
Il maudit l'Intérêt, la Gloire & sa folie;
Il reprend ses Moutons & sa première vie;
Phillis, à son retour, la constante Phyllis,
Embrassant son Amant, voit ses vœux accomplis:
La Parque leur fila des jours tissus de soie;

Les Vertus de Damon ramenèrent la joie.

Heureux, qui du Bon-Sens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ses Moutons!

Les frivoles faveurs que fait la Renommée,
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un Corps sain, des Amis, l'aïfance, un peu d'amour,
Sont les uniques Biens du Terrestre Séjour.

Poursuivez le Bonheur du Japon en Espagne,
Le Chagrin, malgré vous, toujours vous accompagne;
Le vrai Bonheur est fait pour les Cœurs vertueux!

Allez donc maintenant, Avarès glorieux,
Follement vous bouffir d'héroïques chimères!
Nos fortunes, Mortels, ne sont que passagères.
Tel possède aujourd'hui de superbes Jardins,
Qui peut-être ce soir seront en d'autres mains:
Ces Biens nous sont prêtés: le Possesseur varie;
Et le Monde pour nous n'est qu'une Hôtellerie:
Le Tems rapidement abrège nos destins,
Faut-il dans l'avenir prolonger nos desseins?
Passer le peu de jours que le Ciel nous accorde,
Sans repos, sans plaisirs, sans joie & sans concorde?

Ah!

Ah, malheur à ce prix à qui veut s'élever!

Mais par tout ce Discours qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la Mèr du Monde, un Pilote bien sage
Doit préférer le Port au risque du Naufrage.



EPITRE IV.

A ROTENBOURG:

SUR

LES VOIAGES.

J'EN convien, Rotenbourg, quoique l'on en présume,
L'Homme est un Animal guidé par la Coûtume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné
Est par un vieil usage aux abus enchaîné:
L'immortelle Sotise ira de race en race
En maîtrisant toujours la foible Populace;
Le Siècle la transmet aux Siècles à venir;
Tout Sot est son Sujet & doit la soutenir;
Et tel est de ses mœurs le ridicule Code.

Qui

Qui pourroit dénombrer les travers de la Mode,
 Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
 Ses fantasques décrets, ses tyranniques loix,
 Ses changemens subits, tels que ceux de Prothée,
 Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée?
 Je compterois plustôt les roses du Printems,
 Les épis de l'Eté, les grapes des sarmens;
 Et de l'Hiver glacé Mais, sans ce préambule,
 Un Exemple suffit, & peind ce ridicule.

Remarquez, Rotenbourg, que de Pères chez nous,
 Malgré leur gravité, n'en étant que plus fous,
 Idolâtrant un Fils, qu'ils trouvent leur Image,
 L'envoient, hors du Collège, en droiture en Voiage;
 Dans leurs préventions ces obstinés Parens,
 Lors même que leurs Fils sont dépourvûs de sens,
 Osent nous soutenir, sans en rougir de honte,
 Qu'ils feront Voiager leurs Nigauds à bon compte;
 C'est, à leur sentiment, un remède prescrit,
 Qui fait du plus Stupide un Prodige d'Esprit.

Qu'un Dieu, Foudre des Sots, puisse un jour les confondre!
 L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londres,
 Rafineroit-il plus que celui de Berlin,

Les fibres engourdis d'un cerveau né mal-fain ?
 L'Esprit est inhérent & propre à la Personne ;
 Le Climat n'y fait rien, la Nature le donne ;
 Ses Organes épais ne se mûriroient pas
 Dans les Serres où l'Art pousse les Ananas.

Ces propos insensés font émouvoir ma bile ;
 Je ne puis de sang froid voir ces Fous dans la Ville
 Se conduire & penser si ridiculement.

Un jour je m'emportoïis, & leur dis brusquement :
 „ Avez-vous résolu dans votre frénésie,
 „ De vous déshonorer avec notre Patrie ;
 „ En promenant partout, sans rime ni raison,
 „ L'opprobre de la Prusse & de votre Maison ?
 „ Et que diront de nous les Nations polies ?
 „ Certes leur vanité rira de nos folies,
 „ En voyant arriver ce vol de plats Nigauds,
 „ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots :
 „ Je croi voir des Français, qui secouant la tête,
 „ Diront avec dédain : ah, que ce Peuple est bête !
 „ L'Esprit s'est concentré dans nos Parisiens ;
 „ Déniaisons par pitié ces pauvres Prussiens.

Mais malgré les raisons que je savois leur dire,

Quoi-

Quoiqu'ils eussent oüi ricaner la Satyre;
 De leur entêtement rien ne les fit changer:
 Et l'Univers entier en dût-il enrager,
 Les Nations verront leur Fils, ce grand Prodige,
 Le digne Rejetton de leur antique Tige.

Soit: qu'il Voiage donc, s'il le faut, aujourd'hui;
 Je l'attends de pied-ferme à son retour chez lui:
 Quels progrès a-t-il faits pendant sa longue absence?
 A-t-il l'esprit de STIL? en a-t-il la prudence?
 Point du tout; remarquez son plumet incarnat:
 De Stupide qu'il fut, il est devenu Fat,
 Et joüant l'Etourdi, sans jamais pouvoir l'être,
 C'est un Lourdaut badin qui fait le Petit Maître.

Chrysispe, dites-vous, est un Homme prudent:
 Son Fils, qui doit partir, a l'esprit transcendant;
 Son Ecole est le Monde, & le Père qui l'aime,
 Assûré de ses mœurs, l'abandonne à lui-même:
 Soutenu de Talens aussi supérieurs,
 Il ne fréquentera que les fameux Auteurs,
 Et les bonnes Maisons Oui, dites les mauvaises;
 Par mille Débauchés mené dans ces fournaises,
 On apprendra dans peu que ce Phœnix des Fils,

Corrompu par l'exemple, égale ses Amis.

S'il passe chez l'Anglais ; Citoyen de Taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Gagnera les défauts qu'a cette Nation :
Bizarre & singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie ;
Dieu vous garde sur tout, pour comble de manie,
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le spleen pour goût ;
Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
Pour prouver qu'il a bien profité du Voiage,
Il ne se pende ici à la fleur de son âge !

S'il séjourne à Paris, son Bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un Brelan,
Mettant ce sage Fils à sec par sa dépense,
Vous fera repentir de son extravagance ;
Logé superbement dans un Hôtel garni,
Et traîné dans un Char artistement verni,
Magnifique & connu par sa galanterie,
Voions - le de retour dans sa triste Patrie.

Ce Seigneur Opulent, qui prodiguoit son Bien,
Puni par ses excès, doit partout & n'a rien ;
Puisque le Sort ingrat de son orgueil se jouë,

Il trote par la Ville à travers de la bouë;
 Ses Créanciers brutaux, par un arrêt fatal,
 L'enverront en Prison crêver à l'Hôpital.

Mais Posthume, dit-on, doit vous charmer sans doute;
 Ce Père prévoiant choisit une autre route:
 Son Fils doit Voiager en sage Citoyen;
 Il a pour Conducteur un Théologien:
 Cet austère Mentor guidant ce Télémaque,
 Saura le ramener innocent vers Itaque;
 Et des séductions garantissant son Cœur

Suffit; je vous entends: ce dévot Gouverneur,
 Brutalement Savant, sans monde & sans manières,
 Déplacé dans le Siècle & manquant de lumières,
 Auroit lui seul besoin d'avoir un bon Mentor;
 C'est pire que Nessus, une Bête, un Butor.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule?
 Le Pupille encloîtré comme dans sa Cellule,
 Par ce Cuiſtre ombrageux de ce dépôt jaloux,
 Tenu dans sa maison sous un double verroux,
 De prisons en prisons Voiageant par le Monde,
 De l'Univers entier pourroit faire la ronde,
 Qu'il verroit, tout au plus, les dehors des Cités,

Des

Des Enseignes, des Murs & des Antiquités :
 On ne verra chez lui, grace à cette méthode,
 Qu'un Friseur, un Tailleur, un Baigneur à la mode;
 Et, si son plat Dévot n'en est pas alarmé,
 De Faiseurs d'Entrechas un Maître renommé,
 Jusqu'aux Coupés-battus portant sa connoissance,
 Fera couler ses pas au gré de la cadence:
 Le Monde policé, qu'on recherche avec soin,
 Sera fui du Bourru qui ne le connoît point;
 Qui redoute sur tout la Bonne Compagnie,
 Où l'on n'admit jamais un Cuisire sans génie.

Posthume, je vous plains: quels seront vos ennuis!
 Vous cultivez en vain, sans recueillir des fruits;
 Que ce Fils est timide, & qu'il paroît sauvage!
 La crainte & l'embarras se lit sur son visage;
 Viendroit-il de Paris? voiez son air peureux:
 Non, vous m'en imposez; ce Fils fort des Chartreux:
 Ah, l'utile Projet! ah, la belle Dépense!
 Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
 Que fait-il? qu'a-t-il vû? qu'en fit son Directeur?

Mais ses habits, dit-on, sont faits du bon Tailleur;
 De ses cheveux tappés l'élégante frisure

D'un

D'un toupet arrangé relève la parure;
 Il pousse l'Inventeur des Modes aux abbois;
 Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Et, quoi! pour s'ajuster, fit-il ce grand Voiage?
 Qu'on auroit épargné de longueurs & d'ouvrage,
 Si l'on eût fait venir par le plus court chemin,
 Cordonnier, Friseur & Tailleur à Berlin!
 Ils ont tout fait, ils ont décoré sa personne;
 Prenez un Mendiant: trois jours qu'on le leur donne:
 Je réponds qu'il prendra les dehors des Français;
 Un Friseur peut avoir de rapides succès.

Interrogeons pourtant quelques uns de ces Pères;
 De leurs desseins secrets pénétrons les mystères;
 Ils ont sans doute un but, & ces Parens sensés
 Au bien de leurs Enfants sur tout auront pensés.
 Dites: lorsque vos Fils, de leurs coûteux Voiages
 Reviendront Etrangers par l'air & les usages,
 Qu'ils seront inconnus & nouveaux parmi nous;
 D'avance, à quels emplois les prédestinés-vous?
 S'il faut juger des faits par leur expérience,
 Le Hasard en décide & non votre Prudence.

Je voi vos Voiageurs aborder chaque jour:

O

L'un,

L'un, Juge Postulant, se présente à la Cour,
 Il a pris ses degrez & soutenu ses thèses
 A l'Université des Coulisses Françaises;
 De crainte que Cujas ne fait son cerveau,
 Il ne lut que Mouhy, Moncrif, & Marivau:
 Il n'est aucun discours, que son esprit fertile
 N'embellisse d'un trait tiré d'un Vaudeville;
 O le Juge excellent! heureux sont les Plaideurs,
 Dont le sort dépendra de pareils Rapporteurs!

Le flasque Dameret, Fils chéri de sa Mère,
 Jeune Athlète énervé des Combats de Cythère,
 Désire de couvrir ses membres délicats
 Du fer & de l'acier dont s'arment les Soldats;
 Il n'a jamais connu Vauban, Follard, Euclide,
 Son Code Militaire est l'Art d'Aimer d'Ovide.

Cet autre, à son retour, va se mettre à l'écart,
 Imite ses Aïeux, & se fait Campagnard:
 C'étoit bien employé d'aller en Angleterre,
 Pour s'enterrer tout-vif dans le fond d'une Terre:
 Voilà comme ces Fous ont usé de leur tems!

Mais que dirai-je, enfin, de tant de Jeunes-Gens,
 Plus errans que ce Juif qu'on dit courir le Monde?

Qui,

Qui, livrés aux travers dont leur Esprit abonde,
 Prîrent en Voiageant un pli si vagabond,
 Que sans pouvoir depuis rester à la Maison,
 Et se voüant par choix aux grandes Aventures,
 Finissent en Fripons convaincus d'impostures.

L'Allemagne féconde en plats Originaux,
 En compte chez ses Grands des plus fous, des plus fots,
 Desquels le faux orgueil trop imbu de la France,
 Imite les Louïs par leur Magnificence:

Des Princes, dont l'Etat contient six mille Arpens,
 Réduisent en Jardins la moitié de leurs Champs;
 Et pour avoir chez eux Marli, Meudon, Versailles,
 Oppressent leurs Sujets gémissans sous les Tailles:
 Dans leurs vastes Palais on chercheroit un jour,
 Avant que d'y trouver le Prince avec sa Cour:
 Dix Hourets font leur Meute, & cent Gueux leur Armée:
 Ils sont nourris d'encens, ils vivent de fumée;
 Ah, qu'ils seroient heureux si leurs Prédécesseurs
 Les eussent prudemment éloignés des Grandeurs!

Ces Exemples fâcheux ne frappent plus personne:
 La Coûtume se fuit, soit mauvaise, soit bonne;
 La Jeunesse Voiage: il faut donc Voiager,

Dit-on en imitant, sans penser ni juger.

Une Meute dépeind les Gens de cette classe;
 Elle suit un bon Chien qui la mène & qui chasse;
 S'il abboie, aussitôt tous abboient après lui;
 Sans connoître le Cerf qui devant eux a fui;
 Sans favoir où ce Chien, plus expert qu'eux, les mène,
 Ils jappent après lui, ne le suivant qu'à peine.

Nos Gothiques Aieux, dans leur grossièreté,
 Manquoient sur tout des Mœurs de la Société:
 Les Arts qui fleurissoient en France, en Italie,
 N'avoient point réchauffé la froide Germanie;
 Le besoin demandoit qu'on les cherchât dehors,
 Et pour apprendre à vivre on Voiageoit alors.
 L'Allemagne depuis quittant sa barbarie,
 A son tour par les Arts fut à la fin polie;
 L'Urbanité Romaine orna toutes les Cours,
 Mais sans autre dessein l'on Voiegea toujours;
 Cet abus en croissant, allant à la Sotise,
 Infecta nos Vertus des Mœurs de la Tamise.

Mais quoique la Coûtume aie ses Sectateurs,
 Il est des Gens sensés au dessus des Réveurs,
 Qui présageant de loin & calculant d'avance,

Pèsent leurs actions au poids de la Prudence.

Télamon suit un but; son Fils a des Talens;
 Il forma son Esprit dès la fleur de ses ans;
 Capable des Emplois auxquels il le destine,
 Il le fait Voiager sans craindre sa ruine;
 Homme de tous les tems & fait pour tous les lieux,
 Il est goûté par tout, il réussit au mieux.

C'est ainsi que l'on voit sur des Arbres vulgaires
 Enter soigneusement des branches étrangères,
 Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainsi, l'heureux Jason d'un Voiage important
 Porta la Toison d'Or au sein de sa Patrie:
 Il faut au Voiageur un but & du génie.

Tandis que par mes Vers je vous fais ce Discours,
 Je voi de chez Vincent partir de jeunes Ours:
 Coûtume, Opinion, vous gouvernez le Monde!
 Le Sage vainement vous attaque & vous fronde!
 Ah! ce n'est que trop vrai, les écarts des Aieux
 Ne servent de leçons à nul de leurs Neveux:
 J'abandonne le Monde en proie à sa Bêtise:
 Maudit soit qui prétend corriger sa Sotise!
 Que l'on s'adonne au mal, que l'on s'adonne au bien;

110 EPI TRE QUATRIEME.

Voiage qui voudra; je n'en dirai plus rien.

Je reprends les abus sans condamner l'usage;
Votre Exemple, sur tout, en est un témoignage;
Si tous les Voiageurs profitoient comme vous,
Il faudroit, Rotenbourg, que nous Voiagions tous.



EPITRE V.

A D'ARGENS :

SUR LA FOIBLESSE

DE L'ESPRIT HUMAIN.

O QUE j'approuve fort votre Bon-Sens, D'Argens,
Qui retient votre Esprit toûjours comme en suspens!
Qui loin de décider légèrement des Choses,
Vous fait modestement examiner les Causes!
Vous connoissez l'Erreur de nos Opinions,
L'aveuglement honteux des Superstitions:
Je vois, entre les mains d'un Philosophe Libre,
Sa balance, en flottant, respecter l'équilibre;
Satisfait de peser, mais craignant d'affirmer,

Les

Les Sectes, les Partis n'ont pû vous animer.

 Fier & présomptueux dans ma tendre jeunesse,
J'aimois à décider; c'étoit une foiblesse:
Dans un âge plus mûr, j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des Docteurs:
En songe je volois aux Régions immortelles;
Ouvrant les yeux, j'ai vû que je n'avois point d'ailes:
L'Imagination en se précipitant
Dans le vaste Infini m'emportoit à l'instant;
Mais craignant les écueils, j'ai rangé le rivage.

 Il me semble, D'Argens, tout étant pour l'usage,
Que nous avons reçu certain degré d'Esprit,
Qui, bien que limité, pour nos besoins suffit:
Cet Esprit nous étoit un Présent nécessaire,
Et le Ciel le devoit à l'Humaine Misère;
Inférieur en force à tous les Animaux,
L'Homme auroit succombé sous le nombre des Maux;
Sans l'appui des Parens, sans secours, sans défense,
La Mort retrancheroit ses jours dès son enfance:
Un tissu délié de fragiles ressorts
Artistement unis composent notre Corps:
Contre les Aquilons & la Bise perçante,

Rien

Rien ne nous garantit qu'une peau transparente ;
Il falloit nous couvrir, il falloit nous loger,
Filer, tramer, ourdir la Laine du Berger ;
Charpenter dans les Bois ; creuser dans les Carrières ;
Et sur des Chars tremblans voiturer mille Pierres.

Ce n'est pas encor tout : il falloit se nourrir,
Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
Et dompter par le nombre, à force réunie,
Le féroce Lion, le Tigre d'Hircanie :
Oui, c'est par ces raisons que le Ciel a voulu
Que l'Esprit fût à l'Homme en propre dévolu :
Tel est ce feu divin qui fait notre partage ;
Auteur de l'Industrie, il fait notre avantage.

Mais lorsque notre Orgueil sur le Bon-Sens prévaut,
Que notre Esprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'Homme veut percer cette nuée obscure,
Qui voile les secrets de toute la Nature ;
Sa téméraire audace, au lieu d'embrasser tout,
De son étroite sphère apprend à voir le bout :
Notre Esprit hors des Sens n'a plus d'intelligence ;
Nos Organes grossiers sont privés de puissance ;
Nous voguons sans Bouffole & sans Vaisseaux mâtés,

Sur un Océan plein d'écueils d'absurdités.

Notre Esprit curieux, qui souvent nous égare,
 Nous rend imitateurs du téméraire Icare;
 Mais aucun ne s'attend, s'élevant aujourd'hui,
 Qu'il doit avoir le fort de tomber comme lui.

Seroit-ce donc à l'Homme à décider en Maître,
 Sur des sujets abstraits qu'il ne sauroit connoître?

Par le rapport des Sens & leurs illusions,
 Il reçoit des Objets quelques impressions:
 A l'entendre, on diroit qu'il a créé le Monde;
 Qu'il éleva les Cieux & qu'il abaissa l'Onde;
 Qu'un Dieu trop impuissant, par substitution,
 L'admit à présider à la Création:

Des Cieux jusqu'aux Enfers, du Couchant à l'Aurore,
 Dans le Monde il n'est rien que son Savoir ignore.

Est-ce à toi, vil Mortel à l'Esprit limité,
 D'affervir sous tes Loix l'immense Eternité?
 Parle, Infecte orgueilleux, si fier puisque tu Pense;
 Considère ces Temps d'une durée immense:
 Aurois-tu précédé des Siècles si nombreux?
 Toi, qui ne vis qu'un jour en comparaison d'eux!
 Ton œuil qui peut à peine endurer la lumière,

Pré-

Prétend percer des Cieux la brillante carrière?

Oui; l'on verroit plustôt du haut de nos Clochers,
Des Alpes fourcilleux les superbes Rochers,
Que de connoître à fond tous les premiers Principes;
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés cet énigme muni,
En petit comme en grand présente l'Infini.

Demande à ce Docteur, ce qu'est la Cohérence?
S'il connoît la Matière & sa pure Substance?
Il avouera que non; mais sans cesse il écrit
En mots alambiqués un Roman sur l'Esprit;
Par un obscur jargon il veut expliquer l'Ame:
C'est un Etre, une Essence, une Divine Flâme:
Il invente des mots au lieu de définir;
Tous ses efforts sont vains, il n'y peut parvenir:
Sur des fujets abstraits sa Raïson trop stérile,
Voulant être profonde, est tout au plus subtile;
Sait-il donc s'il est Libre, ou si sa Volonté
N'est pas l'Esclave honteux de la Fatalité?
Il ne se connoît pas, mais son Esprit devine
Quelle est de l'Univers la Source & l'Origine;
S'il fut de tous les tems, ou si Dieu par trois mots

Tira l'Ordre du sein de l'antique Cahos;
 Et ce Juge éclairé, décidant sans connoître,
 Dira comme de Rien peut se former un Etre?
 Sait-il ce qu'est le Vuide? a-t-il pû concevoir
 Comment, tout étant plein, tout a pû se mouvoir?

Laiſſons à cet Anglais, digne de notre estime,
 L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul sublime,
 Les effets merveilleux que fait l'Attraction:
 Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'Impulſion;
 Et quel est ce Pouvoir dont l'effet peut produire
 Qu'un Corps peſant ſur l'autre également l'attire?
 Le grand Newton l'ignore & ſon Art n'en dit rien:
 Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
 Et dans une Région de ténèbres couverte,
 Qui des Cauſes fera l'utile découverte,
 Si cet Eſprit puiffant, fait pour y réuſſir,
 Sur ces Secrets obscurs n'a pû nous éclaircir?

Lorsqu'un Ingénieur, verſé dans ſa ſcience,
 Veut conſtater des faits par quelque expérience,
 Nivelier, meſurer, ou lever des Arpens,
 Il éprouve d'abord ſes divers Inſtrumens;
 Son Opération dépend de leur juſteſſe.

Cet

Cet usage, en effet, est rempli de sagesse ;
Si l'on veut RaISONner, n'est-il pas de faison
De connoître avant tout quelle est notre RaISON ?
Mais l'Homme qui s'ignore, au hasard s'abandonne,
Il rejette, il approuve, il décide, il raisonne,
Et de ses Instrumens bien loin de s'assurer,
Il ne prend pas le soin de les examiner :
Sait-il si la RaISON est frivole ou solide ?
Si son Esprit ardent peut se tenir en bride ?
Ou si, malgré ce frein, par des écarts fréquens,
L'Imagination emporte le Bon-Sens ?
Mais son Orgueil trop fier respecte sa Folie ;
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On diroit, en effet, que notre Esprit trompeur
Est pour la Vérité moins fait que pour l'Erreur ;
Dans cent absurdités sa foiblesse nous plonge ;
Du brillant Merveilleux le séduisant mensonge,
S'imprimant dans l'Esprit avec facilité,
Nourrit de Fictions notre Crédulité.

Il est comme un Miroir dont la docile glace
Reçoit tous les Objets qui frappent sa surface,
Et qui par le moien de ses réflexions,

Sans y rien altérer, rend ses impressions.

L'Homme ne conçoit pas jusqu'où va sa foiblesse;
Son Amour propre est pis qu'une éternelle yvresse;
Et cet aveugle Amour imbu de ses Talens,
Les érigeant en Dieux leur offre son encens.

Ce n'est point sans raison que mon chagrin l'accuse;
Du matin jusqu'au soir voiez comme il s'abuse:
Qu'un Adepté paroisse & promette son Or;
Cent Dupes du Grand-Oeuvre attendront tous leur sort;
Leur Erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur Bien au Creuset se dissipe en fumée.

Qu'un Astrologue vienne, & lisant dans les Cieux,
Annonce un avenir triste & calamiteux;
Leur Esprit effraïé, devenant taciturne,
Tremblant pour les malheurs que leur prédit Saturne,
S' imagine que Dieu trouble les Elémens,
Afin que l'avenir les avertisse à tems:
Que ces Astres nombreux sont autant de Prophètes;
Et que tout est perdu lorsqu'on voit des Comètes.
J'en fai dont les cerveaux sont vivement frappés
D'Esprits & de Vampirs autour d'eux attroupés;
Les Ombres dans la nuit leur semblent des Fantômes;

Sans

Sans cesse en frénésie, ils en ont les symptômes;
Et toujours alarmés de Spectres effraïans,
Ils accusent les Morts des crimes des Vivans.

Les Superstitieux encor plus ridicules,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules:
Combien n'a-t-on pas vû d'habiles Imposteurs,
Du stupide Public cimenter les Erreurs?

Sous des mots captieux proférer des Oracles?
Par des prestiges vains fabriquer des Miracles?

Rassemblons tous les Tems, voions tous les Païs,
De Lisbonne à Péquin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un seul, (je consens qu'on le nomme)
Dont le Culte insensé n'ait pas dégradé l'Homme?

Oui, l'Homme de tout tems fut le jouët honteux
Des grossières Erreurs, des Prêtres frauduleux;

Il a tout adoré jusqu'à la Plante vile; * * L'Oignon

L'encens fuma jadis devant le Crocodile;

O comble de forfaits! nos antiques Germains
Ofoient servir des Dieux cruels & inhumains,
Auxquels on immoloit, pour apaiser leurs haines,
Sur des Autels sanglans des Victimes Humaines.

Du moins le Monde en paix, suivant ses Visions,

N'a-

N'avoit point combattu pour ses Opinions;
Mais il changea depuis pour des Erreurs nouvelles,
Ses anciennes Erreurs, sans rien gagner par elles;
Tant, dans l'aveuglement le Vulgaire plongé
Ou doute par foiblesse, ou croit par préjugé!

D'Argens, ne pensez pas que ma Plume sévère
Vous compte impunément au nombre du Vulgaire:
Je prends cet Univers de l'un à l'autre bout;
L'Individu pour lors s'engloutit dans le Tout.

Mais que devient au fond cette Raïson si vaine,
Qui sur les Animaux fait si-fort la hautaine?
Je n'y voi que foiblesse & qu'imbécillité:
Le Bon-Sens est captif de la Crédulité.
Telle est cette Raïson, qui si fière à l'entendre,
Prétend tout deviner, & prétend tout comprendre;
Le Bon-Sens est voisin du Transport insensé;
L'entre-deux, par malheur, est très-peu nuancé:
Quel Homme est sans erreurs? quel Sage est sans foiblesse?
Il n'est qu'un Esprit sain, qui voit sa petitesse.

Les Hommes doivent tout aux Organes des Sens;
Leur ministère instruit leurs Esprits impuissans;
Par eux, en combinant, s'acquiert l'Expérience,

C'est

C'est le seul point d'appui de leur Intelligence;
Mais ne jugeant de tout que par comparaison,
Dès qu'ils sortent des Sens ils perdent la Raïson;
De leur Esprit borné la petite étendue
Ne peut saisir ni rendre une chose inconnue;
Ils inventent des mots qui bien qu'articulés,
Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaste Univers Atôme imperceptible,
Crois-tu que l'Infini doit t'être accessible?
Crois-tu qu'en étendant ton Esprit limité,
Il pourra contenir toute l'Immensité?
Et tu veus t'engager dans l'obscur Labyrinthe
Duquel Thésée en vain voudroit percer l'enceinte!
Dans tes Projets hautains il n'est point de milieu;
Tes Destins sont d'un Homme, & tes Vœux sont d'un Dieu.

Tandis que l'Aigle atteint la Région du Tonnerre,
La timide Progné vole en rasant la Terre:
Ni trop haut, ni trop bas, prenons un vol moien;
Et bornons-nous, D'Argens, sous notre Méridien:
Je ne condamne point cet Amour des Sciences,
Qui remplit nos Esprits d'utiles Connoissances;
Je veux qu'un Sage soit savant, sans s'entêter,

Q

Qu'ap-

Qu'apprenant à connoître, il apprenne à douter;
 Et que de sa Raison remarquant la foiblesse,
 Ce lui soit un motif de plus grande sagesse:
 Un Pauvre prend peu d'Or pour un immense Bien;
 C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne fait rien.

De tous les Animaux que l'Univers enferme,
 Chaque espèce a ses loix, ses limites, son terme;
 La Nature fixa par ses arrangemens,
 Leurs domaines bornés à certains Elémens:
 L'Homme est ainsi qu'Anthée illustré par la Fable;
 Sur Terre ce Géant fut toujours indomptable,
 Mais quand Hercule un jour osa le soulever,
 Serrant ses bras nerveux, il vint à l'étouffer:
 Il faut se renfermer dedans sa propre sphère:
 Qui pourroit respirer hors de cet Athmosphère,
 Dans l'Orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
 Le Paon périt sous l'eau, le Dauphin meurt à l'air.

De même notre Esprit, sans tenter l'impossible,
 Ne doit jamais sortir hors du Monde sensible;
 C'est l'Orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer;
 L'Homme est fait pour Agir, non pour Philosopher;
 Nos Organes, D'Argens, feroient d'autre fabrique,

Si

Si l'Homme eût été fait pour la Métaphysique,
Nul Microscope Anglais n'égaleroit nos yeux;
Nos doigts seroient plus fins & plus industrieux;
Point de Problème alors, tout seroit Axiôme;
On pourroit disséquer la Monade & l'Atôme;
Et prenant la Nature en tout sens sur le fait,
Décomposer chaque Etre, & savoir ce qu'il est.

Le Souverain Moteur nous cacha ces Sciences;
Il nous rendit heureux sans tant de Connoissances;
Plions modestement nos Vœux à ses Arrêts;
Du lot qui nous échut soions tous satisfaits;
Qu'à notre Esprit débile & prudemment timide,
Le Modération serve toujours de guide;
C'est elle qui jadis dans la Grèce inspira
Carnéades qu'alors l'Univers admira;
Ce Sage, de l'Erreur craignant l'effort magique,
Contre elle se couvrit de l'Egide Sceptique;
De notre foible Esprit il connoissoit l'Orgueil,
Et d'un Systême adroit le dangereux écueil.

Cicéron, son Disciple, au fond de l'Aufonie,
Transporta son Ecole & son Académie;
Philosophe prudent, généreux Sénateur,

Père de la Patrie & Fléau de l'Erreur.

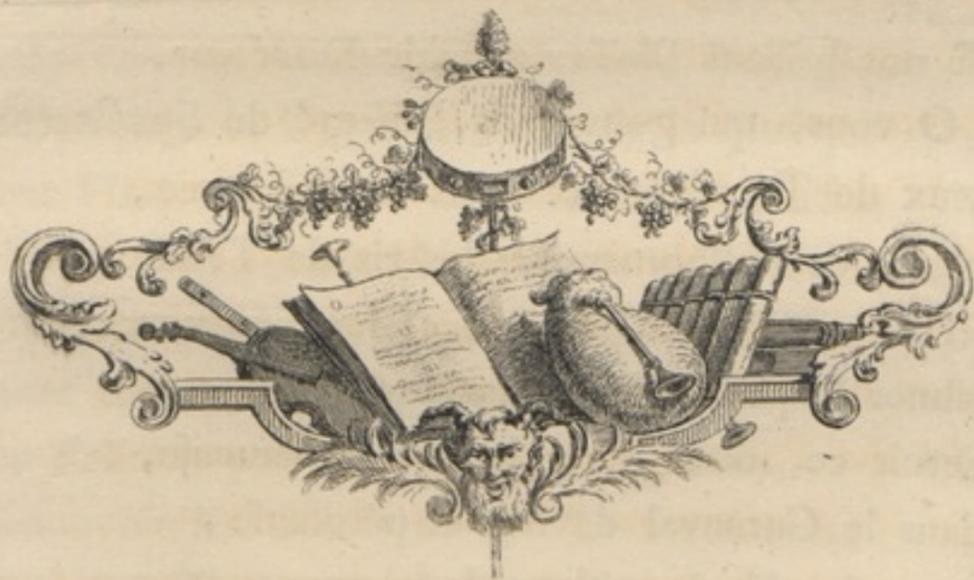
O sage Cicéron! présidez à ma Verve,
Soiez mon Uranie, & soiez ma Minerve;
Vous, de qui l'Eloquence, en plein Barreau, dompta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les Champs de Tuscule,
Enseigniez à douter au Monde trop crédule;
Et peignant la Vertu dans toute sa beauté,
Montrâtes le chemin de la Félicité.

Oui, laissons dans les Cieux la Science trop sublime;
Travaillons dans ce Monde à détruire le Crime;
Que fert-il après tout à l'Esprit curieux
D'être instruit des Secrets que nous cachent les Cieux?
Loin de nous égarer dans ce fâcheux Dédale,
Appliquons notre Esprit à l'utile Morale;
C'est elle qui fondant tous les replis des Cœurs,
Sans fard ose aux Mortels reprocher leurs noirceurs;
Eplucher leurs défauts, démasquer leurs caprices;
Distinguer hardiment leurs Vertus de leurs Vices;
Dompter des Passions tous les transports outrés;
Changer les Furieux en Humains Modérés;
Nous apprendre à connoître au fond ce que nous sommes;
Et

Et rabaisser les Rois jusqu'au niveau des Hommes;
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O Céleste Morale! épurez tous mes Vers;
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque;
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique;
Nivelez le chemin qui mène à la Vertu,
Plus on l'adoucira, plus il fera battu.

Tant que la Destinée & sa viciffitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude;
Et fans perdre à connoître un Tems fait pour jouïr,
Mallebranche ni Wolff ne pourront m'ébloüir.



EPITRE VI.

A SWËRTZ:

SUR

LES PLAISIRS.

DE nos brillans Plaisirs aimable Directeur,
O vous, qui gouvernez, au gré du Spectateur,
Les jeux de Terpsicore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomène & les ris de Thalie;
Lequel de ces Plaisirs pourroit, selon nos vœux,
Contribuer le plus à faire des Heureux?

Seroit-ce, dites-moi, la Joie impétueuse,
Qui dans le Carnaval devient si périlleuse
Au repos des Maris méfians & jaloux;

Lors-

Lorsque deffous le masque on voit de jeunes Fous,
Tout-prêts à s'enflamer, prompts à se satisfaire,
Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythère,
Sauter, tourbillonner au fon des Instrumens,
Et s'enyvrer enfin de cent Plaisirs bruïans?
L'Aurore, en plein hiver si lente & si tardive,
Paroît, selon leurs vœux, trop prompte & trop active;
Quoique de leur Amour le rapide Roman
Souvent dans un quart d'heure ait dégouté l'Amant.
Aimeriez-vous plustôt qu'on préférat la Scène,
Où Molière traça, de sa naïve Veine,
L'humiliant tableau de nos bisarres Mœurs?

Vous paroissez me dire, excusant mes erreurs:
Tournez vers ce Spectacle enchanteur & magique
Où l'Optique, la Danse & l'Art de la Musique
De cent Plaisirs divers ne forment qu'un Plaisir;
C'est pour vous rendre Heureux ce qu'il vous faut choisir.

C'est-là que l'Astrua par son gosier agile
Enchante également & la Cour & la Ville;
Et que Félicino par des sons plus touchans,
Sait émouvoir les Cœurs au gré de ses accens:
C'est-là que Marianne, égale à Terpsicore,

Re-

Reçoit tous ces BRAVO! dont le Public l'honore;
 Ses pas étudiés, ses airs luxurieux,
 Tout incite aux désirs nos Sens voluptueux.

Je vous entends: sachez que dans le fond de l'Ame
 J'aime tous ces Plaisirs qu'un faux Mystique blâme;
 Ami des Sentimens des Epicuriens,
 Je laisse la Tristesse aux durs Stoïciens;
 Si, comme Thèbes, l'Ame avoit plus de cent Portes,
 J'y laisserois entrer les Plaisirs en Cohortes.

Tout le Monde après tout ne pense pas ainsi;
 J'ai vû d'outrés Chasseurs, en hauffant le sourcil,
 Bailler & s'endormir au sein de ces Merveilles;
 Nul son ne peut flatter leurs stupides oreilles;
 Leur Esprit occupé de Cerfs, de Sangliers,
 Au lieu de voir Cinna, rêvoit aux Lévriers.

J'ai vû sur vos gradins pâlir d'impatience
 Plus d'un vieil Harpagon affolé de finance,
 Pressé de visiter ses ferrures, ses huis,
 Et de compter tout-seul ses sacs pleins de Loüis.
 Sans doute on vous a dit que certain Géomètre
 Au Spectacle un beau jour s'avisa de paroître;
 Sans entendre, sans voir & même sans parler,

Il se mit, en rêvant, d'abord à calculer
Les effets de la Voix, l'espace de la Sale,
Le Théâtre, l'Optique, & le grand Ceintre ovale;
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et se sentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vû finir un Acte, (est-il croiable?)
Il sortit brusquement, donnant le tout au Diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorsqu'on nous voit fervir nos propres Passions?
Mais nous sommes glacés pour les Plaisirs des autres.

Si quelques préjugés nous font aimer les nôtres,
Ne nous courrouçons point si de nos Sentimens
Nous voions différer un grand nombre de Gens;
Oui, bénissons plutôt la sage Providence,
Qui suffisant à tout avec tant d'abondance
Aiant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même tems à les contenter tous;
Sans quoi, ces Plaisirs faits pour délasser le Monde,
Seroient tout au contraire une source féconde
De jaloufes fureurs, d'envieux démêlés;
Et l'on verroit enfin des Païs dépeuplés,
De qui les Habitans, trop zélés pour leurs causes,

Auroient tous prétendus avoir les mêmes choses.

Pensez-vous donc qu'il faut aux Hommes fainéans
Des Plaisirs merveilleux pour chatouiller leurs Sens?

Que manquant d'Opera, de Bal, de Comédie,
Ils ont droit d'accuser le Ciel de perfidie?

Ah! la Nature en Mère étalant ses bontés,
Ne se restreignit point à nos Nécessités;

De tous nos Agrémens elle fut l'Ouvrière;
A son éclat brillant ouvrons notre paupière;

C'est d'elle que nous vient le charme de l'Amour,
Aussi doux pour Colin que pour l'Homme de Cour;

C'est d'elle que nous vient le Sommeil délectable,
Secours voluptueux, au Corps si favorable:

Dans une ardente soif trouvez un clair Ruisseau,
C'est boire du Nectar que d'avalier son eau;

Quand le Lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de respirer l'air frais dans un Bois sombre!

Sur le duvet des Prés se coucher mollement!
Et laisser son Esprit errer tranquillement!

Mais quel Spectacle au Monde approche de l'Aurore?
La Nuit fuit, & bientôt un beau pourpre colore

L'Horison du côté des bords de l'Orient;

On

On voit pâlir les feux du vaste Firmament:
 Le brouillard se diffipe, & du haut des montagnes
 Quelques foibles raïons vont dorer les Campagnes;
 Zéphyre en voltigeant vient agiter les Fleurs;
 Un instinct de Plaisir s'empare de nos cœurs;
 Le Monde est renaissant, l'Astre de la Lumière
 Remplit de son éclat sa brillante carrière;
 Des Flambeaux de la Nuit ses raïons triomphans
 Paroissent & plus purs & plus étincellans;
 Dites, par quel prestige ou bien par quel miracle
 Notre Opera peut-il copier ce Spectacle?
 Et par quelles couleurs rendrez-vous du Soleil
 La Pompe fastueuse & l'éclat sans pareil?
 Graün n'imitera point, quoiqu'il soit un grand Maître,
 Le doux gazouillement si simple & si champêtre,
 Du tendre Rossignol & des Chantres des Bois,
 Quand l'Aube d'un beau jour semble exciter leurs voix.

Une Nymphé à quinze ans de sa beauté parée
 A vos visages peints doit être préférée;
 Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
 La Nature a le droit de triompher de l'Art.

Tels sont les doux Plaisirs d'une Vie innocente;

Si leur simplicité vous paroît moins brillante,
 Que vos Plaisirs pompeux souvent trop entassés;
 Sachez qu'étant unis, ils n'ont jamais lassés:
 Ils font comme un Ruiffeau qui voit couler fans peine
 Son onde de cristal deffus la molle arêne;
 Il embellit les Prés en les rendant féconds;
 Il ne se vante point de ses superbes Ponts;
 Et fans avoir l'honneur qu'ont les grandes Rivières,
 De porter des Bateaux décorés de bannières,
 Et de laver les Murs des plus grandes Cités,
 Où par les Habitans leurs flots sont insultés,
 Sa course moins gênée en est bien plus égale.
 Goûtez de ces Plaisirs qu'enseigne la Morale;
 Les remords dévorans ne les suivent jamais;
 On en jouït fans trouble, on les prend fans excès;
 On y revient toûjours, lorsqu'on est las des vôtres.

Dans chaque Age nos Goûts sont succédés par d'autres;
 Pendant notre Printems un rien nous réjoüit;
 Dans notre Eté, plus mûrs, la Gloire nous séduit;
 Notre Automne solide est de Raïson imbuë;
 Dans notre froid Hiver la foiblesse nous tuë;
 Des visages ridés, des cheveux blanchiffans

Sont

Sont honteux d'arborer tous vos déguifemens;
Dans la Décrépitude il fieroit bien, fans doute,
D'endoffier fans défirs le Masque & la Bahoute;
Alors l'Amour n'a plus ni flèches ni carquois,
Et la Caducité n'en reçoit plus de loix:
L'Amour aux Cœurs glacés paroît une folie,
En les abandonnant ce Dieu les humilie;
Ils blasphèment l'Autel qu'ils avoient adorés;
Ils ne font qu'impuiffans & non pas modérés:
Sans Passions, adieu vos galantes Merveilles;
Les Sens font comme sourds au rapport des oreilles;
Les yeux font-ils frappés de l'Objet le plus beau?
C'est un foible réflect qui se peind deffus l'Eau;
Tandis que pourfuivant fa course fugitive,
Sans autre impreflion l'Onde fuit de la rive:
L'Age n'a d'agrémens qu'en fes commodités.

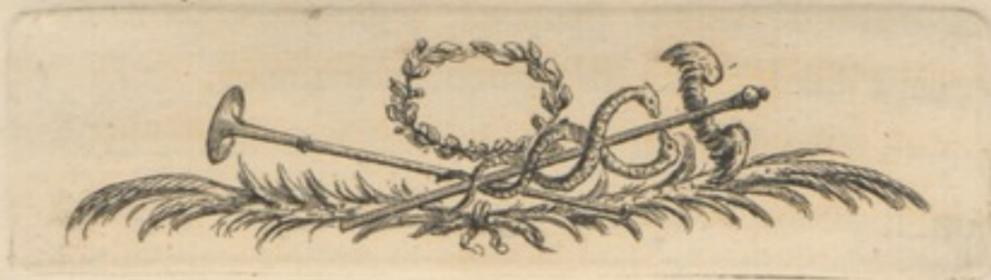
Jouiffons des Plaiirs fans en être entétés;
Swërtz: heureux qui s'en va, reprenant fa houlette,
Retrouver fes Jardins, fes Bois & fa retraite,
Après que fur la Scène il a vû dans un Camp
Amollir par des pleurs le fier Coriolan,
Ou fauver, au milieu de la Grèce affemblée,

Iphigénie au point de se voir immolée !

 Tout ce brillant fracas à la fin assourdit,
Et l'Homme dissipé lui-même s'étourdit;
Dans une Vie errante & presque vagabonde,
Suivez le Tourbillon de la Cour ou du Monde,
Mêlé toujours parmi d'affaires Fainéans,
Profondément remplis de cent riens importants:
De ces Objets divers la Lanterne Magique
Vous rendroit aussi Fou que l'est un Frenétique;
De cette Oisiveté prompt à vous infecter,
Sans Vivre & sans Penser, réduit à végéter,
Au Grand Monde, au Spectacle, empressé de paroître,
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connoître.

 Qui veut s'étudier doit chercher le repos;
Là seul avec lui-même il peut voir ses défauts:
C'est ainsi, de son Temps, que doit user le Sage;
Il fera de son Cœur le dur apprentissage;
Et, dans un Examen souvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fascinoient ses yeux,
S'arrachant hardiment l'artificieux masque,
Qui cachoit ses travers, ou son humeur fantasque,
Malgré son Amour propre & son Miroir flatteur,

Il déracinera les Vices de son Cœur;
J'en convien, il est vrai, la bonne Comédie
Reprend le ridicule & censure la vie;
Mais ce Jeu de nos Mœurs, quelquefois trop bouffon,
Effleure nos défauts fans devenir profond;
On y cherche un bon mot qu'aiguise la Satyre;
Ce n'est point un Sermon; en sortant on veut rire.
Montrez-moi, s'il se peut, un Mortel vicieux,
Que votre Comédie ait rendu vertueux.
Non, cet auguste Emploi ne fut point son partage;
Qui veut se corriger trouve un pénible Ouvrage:
C'est le combat interne & la réflexion
Qui nous font approcher de la Perfection:
Oui, notre vrai Bonheur & notre Récompense
C'est d'établir la Paix dans notre Conscience;
Swërtz, de vos vains Plaisirs on ne doit s'occuper,
Que lorsque du Travail il faut se dissiper.



EPITRE VII.

A

ALGAROTTI.

AIMABLE Rejetton de l'antique Aufonie,
En qui l'on reconnoît tout le brillant Génie,
L'Atticisme & le Goût de ces Esprits ornés,
Que Rome produisit en ses tems fortunés!

D'où vient, Algarotti, que l'Homme né caustique
Jusques sur ses Amis se permet la Critique ?
Qu'à trouver des défauts occupant sa Raïson,
Au nectar de l'Eloge il mêle du poison ?
N'est-ce point l'Amour propre, ingénieux Prothée,
Qui prenant de l'Esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule, & des défauts d'autrui
Elève un monument qu'il érige pour lui?

Ou

Ou feroit-ce que l'Homme, entraîné vers le blâme,
Portât certaine image empreinte dans son Ame,
Qui, retraçant les traits de la Perfection,
Lui fait juger de nous par sa comparaison?

Bien loin d'autoriser l'Homme dans ses caprices,
Bien loin de le défendre en ses noires malices,
Cet Esprit pénétrant dont il se fait honneur,
Nous sert à dévoiler les Vices de son Cœur.
S'il étoit bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchireroit pas toute l'Espèce Humaine;
Et dessus nos défauts, beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermeroit les yeux.

Mais de ces Scrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les Mortels l'Amitié refroidie;
Plaçant à tout propos des SI malins, des MAIS,
Juges de leurs Amis, ils leur font leur procès;
Même à force de goût & de délicatesse,
Ils prennent en horreur notre fragile Espèce;
Dans ce Siècle de Fer, dans ces tems corrompus,
Il n'est plus, par malheur, d'Achates, de Nifus;
L'Homme plein de bonté passe pour imbécille,
Et l'Amitié s'exprime en stîle de Zoïle.

Licidas mon Ami, dit l'un, me fait bailler ;
Perse feroit charmant s'il n'aimoit à railler ;
Chryssippe est ennuieux, il est toujours sublime ;
Et l'emporté Damon à tout propos s'anime ;
Ménélas est trop fier ; Sulpitius trop bon ;
Cet avare Midas est pis qu'un Harpagon ;
L'hypocondre Héraclite en lui-même se mine ;
Et Narcisse en vrai Fou chérit sa bonne mine.

Par de pareils propos, pleins de malignité,
L'on renverse l'Esprit de la Société :
Ah ! si l'Homme du moins, dans sa folie extrême,
Faisoit, sans préjugés, un retour sur lui-même,
Il trouveroit en lui le nombre de défauts,
Qu'il va si hautement blâmer en ses égaux ;
On le verroit bientôt, quand son Ami le blesse,
Compenfer avec lui foiblesse pour foiblesse ;
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nus,
Relever de bon cœur l'éclat de ses Vertus.
Qui trouve tout mauvais est rempli de malice ;
Un Oeüil qui voit tout jaune est atteint de jaunisse ;
Souvent les préjugés & cent préventions
Sont les Oracles faux de nos décisions :

La Nature, en suivant ses maximes constantes,
Pourvût tous les Objets de faces différentes;
Burrhus voit le dessus, Séjan voit le revers,
De-là sur un sujet cent Jugemens divers.
J'ai honte, quand j'entends le Soldat par licence
Reprocher au Lettré l'Etude & la Science;
Ou lorsqu'au Financier quelque Pédant fourré
De son ouvrage abject fait un portrait outré;
Ou, qu'en argumentant l'Homme de Loi s'engage
De prouver qu'un Soldat est un Anthropophage.
Extravagans bouffis de vos foibles exploits!
Doms Quichottes zélés de vos divers emplois!
Ne verrez-vous jamais que l'immense Nature
A bien plus d'une fin a fait la Créature?
De ses vastes desseins vous ne voiez qu'un bout,
Et d'un air suffisant vous décidez de tout.

Si chacun s'enrôloit sous Cujas ou Barthole,
Qui, de ses bras nerveux rendant la Terre molle,
Déchireroit son fein, cultiveroit son Champ,
Moissonneroit le Blé dessous le fèr trenchant?
Sera-ce l'Avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque Prince actif, prêt à tout entreprendre,

Forme sur le Roïaume un projet dangereux,
Et ravage vos Champs par ses Soldats nombreux ?

Raïez ou le Soldat ou le Jurisconsulte,
Même inconvénient pour l'Etat en résulte:
Le Ciel a composé nos Inclinations
Sur le nombre d'Emplois & de Conditions;
Et de tant de Talens l'espèce & la nuance
Me fait, loin de blâmer, bénir la Providence;
Ne condamnons jamais que le Vice effronté,
Trop funeste Ennemi de la Société.

Oui, je vous passe seul cette humeur acariâtre,
O vous, que la Nature a traités en Marâtre !
Vous, malheureux Therfite ! & vous, triste Brunel !
Vengez vous dessus nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un Homme d'Esprit se porte à la folie
D'obscurcir les Talens, de ternir le Génie;
Que par malheur enclin à blâmer ses égaux,
Sur leurs Vertus aveugle, & Lynx sur leurs Défauts,
Il se fasse un plaisir de nuire & de médire,
Non, c'est à quoi mon Cœur ne peut jamais souscrire.

Ce sujet me rappelle un Conte qu'on me fit
Dans cet âge où la Fable instruisoit mon Esprit.

En

En ces tems que le Monde étoit en son enfance,
 Tous les Etres, dit-on, avoient la Connoissance;
 La Raïson éclairoit les sages Animaux;
 L'on entendoit parler jusques aux Végétaux;
 Toute chose en naissant sembloit être parfaite;
 Nulle Plante, ni Fleur, n'étoit alors muette;
 Dans un certain Jardin, en ce tems renommé,
 Que l'Auteur, par oubli, ne nous a pas nommé;
 La Rose, en s'admirant & méprisant la Vigne,
 Lui dit un jour: „ Je plains ta destinée indigne;
 „ Si l'Homme ne tailloit tes rameaux superflus,
 „ Si tu n'élevois pas tes pampres abattus,
 „ Entourant tendrement cet Ormeau charitable,
 „ Tes Sarmens languissans ramperoient sur le fable;
 „ Tes Seps disgraciés ne portent point de fleur,
 „ Ils ne donnent point d'ombre, ils n'ont aucune odeur.
 „ Aux raïons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclore,
 „ Mon éclat cède à peine au pourpre de l'Aurore;
 „ La Myrrhe & les Encens qui sont les moins communs,
 „ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
 „ Mes Fleurs sont des Festins les Compagnes fidelles,
 „ J'orne, par mes Bouquets, la coëffure des Belles;

„ Et Reine des Jardins, mes charmes ravissans
 „ Peuvent seuls contenter le Goût & tous les Sens.

„ Je vaux bien plus que toi (dit la Vigne à la Rose;)
 „ Trop peu durable Fleur, tu n'ès qu'à peine éclosé,
 „ Que la Bize, en soufflant, vient terminer ton fort;
 „ Le jour qui t'a vû naître est le jour de ta mort:
 „ J'estimerois bien plus tes qualités divines,
 „ Si ta tige hérissée enfantoit moins d'épines;
 „ Si joignant à tes Fleurs l'utilité des Fruits,
 „ Tu fusses, belle Rose, ainsi que je le suis,
 „ Couverte de Raisins si féconds en délices.

„ Qui ne préféreroit mon Vin à tes calices?
 „ Ces Grapes au pressoir réduites en liqueurs,
 „ Chassent l'ennui chez l'Homme & raniment les cœurs;
 „ Mes pampres ont orné dans des Fêtes galantes,
 „ Le Thyrsé de Bacchus, la tête des Bacchantes:
 „ Ta Beauté n'a qu'un tems; & je dure toujours.

Un gros vilain Chardon écoutant leur discours,
 Occupant un terrain qu'il rendoit inutile,
 Leur dit, en hérissant son panache stérile:
 „ Je n'ai ni vos Parfums, ni vos Fruits de bon goût,
 „ Mais tout terrain m'est bon, ma Plante vient partout;

„ Et

„ Et vos Fleurs & vos Fruits, (de quel nom qu'on les nomme)
„ Ne font qu'un vil tribut que vous païez à l'Homme ;
„ De notre Liberté nous connoissons le prix :
„ Allez, & des Chardons n'attendez que mépris.

Ces Plantes chaudement alors se disputèrent,
Et fans se ménager leurs défauts critiquèrent.

Au fort du démêlé l'Aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards, plânant sur eux en l'Air.

Etouffe, vil Chardon, dit-il, ta voix profane,
Rebut de la Nature & pâture de l'Ane :
Il faut être parfait quand on veut tout blâmer ;
Perd désormais la voix qui t'a fait blasphémer.

Et s'adressant ensuite à ces diverses Plantes :
Réprimez, leur dit-il, vos Satyres mordantes,
Et fans vous avilir par vos propres arrêts
Applaudissez plutôt à vos divers succès.
Tout est ce qu'il doit être ; & les Vignes, les Roses
Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses :
N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux ;
Oui, la Perfection est l'attribut des Dieux ;
Du Bon & du Mauvais le bizarre assemblage
De ce foible Univers semble être le partage ;

La Terre si féconde a d'arides Cantons;
L'Eté brûle d'ardeur, l'Hiver a ses glaçons;
Ce Globe raboteux, hérissé de Montagnes,
A des Gouffres, des Bois, des Mers & des Campagnes:
La Discorde renaît parmi les Elémens;
Le Feu dévore tout; l'Air est troublé des Vents.

 Qui se peind tout en beau dans ces Lieux qu'il habite,
Fait le Songe enchanteur d'un heureux Sybarite:
Qui trouve tout mauvais, n'est qu'un Fol en effet;
Il faut prendre ici-bas le Monde tel qu'il est.



ÉPIQUE VIII.

A MA SŒUR DE BAREUTH:

SUR L'USAGE

DE LA FORTUNE.

DU Songe des Grands l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philosophie:
Évitant les Fâcheux, le Tumulte & le Bruit,
Je profite du Temps qui chaque instant s'enfuit;
J'achète à peu de frais mille Plaisirs Champêtres;
Je plante des Berceaux, je fais tailler des Hêtres;
Je lis la Quintinie, & par son Art Divin,
Je change un Sable aride en fertile Jardin:
Là, je me plais à voir pousser, verdier, éclore

T

Des

Des Plantes qu'un Climat plus doux reçut de Flore;
 Mon Ami Lycaon vient dans ces Lieux reclus
 Différer avec moi du prix qu'ont les Vertus;
 Et lorsque son Discours échauffe mon Génie,
 Je l'enrichis des traits qu'offre la Poësie:
 Une Feuille, une Fleur & de moindres objets
 A nos Moralités fournissent des Sujets;
 La Nature à nos yeux est pleine de Merveilles;
 Nous admirons souvent le Peuple des Abeilles;
 O quel plaisir, ma Sœur, de les voir travailler
 Ce doux Suc, que l'instinct leur apprend à piller!
 De leurs soins mutuels & de leur vigilance
 Résulte pour l'Essain la commune abondance.

L'un travaille pour l'autre, & ce Miel apprêté
 Appartient sans partage à la Communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disois-je, leur exemple?
 L'Homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
 Cette heureuse Union, & l'Ordre sans égal
 Qui concourt en effet à leur bien général.

L'Abeille a mieux que nous réglé sa République;
 On n'y voit point de Mouche altière & magnifique
 Refuser à ses Sœurs le fruit de ses travaux;

L'Or-

L'Orgueil & l'Intérêt respectent leur repos;
Fière Raïson Humaine, orgueilleuse Folie,
Que de ces Animaux l'exemple t'humilie!

Notre Cœur endurci méprise les Humains;
L'Homme change de Mœurs en changeant de Destins;
Enyvré de l'éclat de son Bonheur Suprême,
Il fuit son Origine, il s'ignore lui-même.

Qui diroit, en voiant ces Grands si dédaigneux,
Que les Pauvres sont faits du même Limon qu'eux?
Que ces Gueux en lambeaux, croupissant de misères,
Portant les mêmes traits, sont en effet leurs frères?
Ils ont moins de rapport que n'en ont les Agneaux
Aux sanguinaires Loups, ennemis des Troupeaux.

Que je suis en courroux, lorsque certaine Altesse
Jusqu'aux Chevaux, aux Chiens, prodigue sa tendresse!
On diroit que pour eux le Destin l'aggrandit;
De sa folle dépense ils tirent le profit;
Ses Chevaux superflus s'engraissent à la crèche,
Tandis qu'abandonné le Pauvre se dessèche.
Il nage dans le Luxe; il ne vit que pour lui;
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui.
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,

Que j'en ai méprisé les Grands & la Fortune.

Vous en êtes surpris? répartit Lycaon;
Le Monde est inhumain, ingrat & sans Raïson:
Pour moi, depuis longtems, j'appris à le connoître;
Jadis de la Fortune on m'a vû le Grand-Prêtre;
Son Temple étoit rempli de fots Adulateurs;
L'Univers y venoit demander des Grandeurs.

Le Courtifan difoit: „O puiffante Déesse!
„Donnez-moi du Pouvoir, afin que j'en opprefse
„Un Rival odieux qu'on dit de mes Amis:
Le Roi lui demandoit des Efclaves fousmis;
Un Homme du bel Air, à mine évaporée,
Vouloit une Maïfon, d'or toute décorée;
Un franc Diffipateur exigeoit un grand Bien,
Pour qu'il eût le plaifir de le réduire à rien;
L'Avare lui difoit: „Déesse falutaire,
„Donnez-moi bien de l'Or afin que je l'enterre;
Un Comte, en fe dreflant, crioit avec fierté,
„Quand viendront les Honneurs que j'ai tant mérité?

Je n'aurois jamais fait, fi de tant de Prières
Je voulois rapporter les phrafes fingulières;
Bref, aucun ne penfoit dans fes bïfarres Vœux,

Au noble & doux plaisir de faire des Heureux:
Et ma Déesse, aveugle, inégale ou quineuse,
Sur l'emploi de ses Dons nullement scrupuleuse,
Refusoit par travers, ou donnoit sans raison.

La Fortune, lui dis-je, est pire qu'un poison;
Lorsqu'elle a pû remplir l'Esprit de sa chimère,
Elle altère le fond du meilleur Caractère;
L'Homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,
Et prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu:
Tous ces Grands, endormis au sein de l'Opulence,
Pensent qu'ils font le but, pour qui la Providence
Fit sortir du Néant ces Etres si divers,
Qui rampent sur la Terre, ou volent dans les Airs;
Ils se placent eux seuls au centre de ce Monde;
Tout est bien, quand chez eux un certain Luxe abonde;
Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
De leur folle Grandeur ombrageux & jaloux,
Semblables aux rameaux, dont les feuilles stériles
Des Arbres Fruitiers tirent les sucs utiles;
Qui, dans un vain feuillage étalant leur beauté,
Voient les tendres Fruits sécher à leur côté:
Est-ce donc pour eux seuls que se filtre la sève,

Qui par tant de tuiaux jusqu'aux branches s'élève ?
 Ah! que l'on feroit bien d'émonder ces rameaux,
 Des Présens de Pomone injurieux rivaux,
 Si l'on n'en voioit pas fans fin grossir le nombre!

Lycaon répartit, prenant un air plus sombre :
 „ Peut-être verroit-on plus de Cœurs bienfaisans,
 „ Mais ce Monde pervers est peuplé de Méchans ;
 „ Les Bienfaits sont païés de noire ingratitude ;
 „ Quiconque des Vertus fait toute son étude,
 „ S'il connoît les Mortels, ne les servira pas.

Qu'il est beau, Lycaon, de faire des Ingrats !
 Faut-il que l'Intérêt, lui dis-je, en tout décide,
 Quand même à la Vertu notre penchant nous guide ?

O Vous, Sage Minerve, aimable & tendre Sœur !
 O Vous, qui possédez tous les Talens du Cœur !
 Vous pensez, je le sai, qu'un noble Caractère
 Ne trouve en sa Grandeur de plaisir qu'à bien faire ;
 Pouvant distribuer à l'Homme son égal,
 Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces Piliers somptueux, dont l'habile Architecte
 Orne pompeusement sa Façade correcte,
 Ne sont ni superflus, ni de vains Ornemens

Que

Que la Profusion ajoute aux Bâtimens;
Mais leur commun concours, leur force réunie
Soutient solidement la Façade embellie.

Notre grand Edifice est la Société,
Tout Citoyen concourt à son utilité;
L'embellir n'est pas tout, & pour le dire encore,
La Bonté la soutient quand l'Orgueil la décore.

O Divine Nature, au dessus du Hasard!
Qui peut t'approfondir admirera ton Art:
Avare ou bien Prodigue, on te voit toujours Sage;
Ton immuable but mène tout à l'Usage.

Voiez ces Réservoirs, qui pour ses grands desseins,
Aux entrailles des Monts sont creusés par ses mains;
Les Fleuves orgueilleux y voient naître leur source;
D'un humide cristal ils fournissent leur course;
En fuyant de leur sein, jeunes, foibles Ruiffeaux,
Ils arrosent les Prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt grandissant, enflés d'eaux passagères,
Ils portent leur tribut à des Mers étrangères;
D'où le Soleil après les changeant en Vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend sur les Hauteurs;
Ce n'est point pour croupir que les Monts les amassent;

Par

Par ces mêmes Ruissieux il faut qu'elles repassent.

Et tels sont les devoirs des Grands comblés d'Honneurs,
Des dons de la Fortune heureux Dispensateurs,
Pour tous les Malheureux Source à jamais féconde,
D'eux doivent découler tous les Biens sur ce Monde.

J'estime ce Discours, qu'un sage Magistrat * * Ménénius
Agrippa.
Tint au Peuple Romain divisé du Sénat:
Autour du Mont Sacré triomphoit la Discorde;
Son éloquente voix rétablit la Concorde:

„La République, Amis, leur dit-il, est le Corps,
„Dont tous nos Citoyens sont autant de ressorts;
„Un seul Membre perclus peut troubler l'Harmonie,
„Qui maintient la Santé, qui prolonge la Vie.
„Supposons que la Bouche, habile à discourir,
„Refusât à son Corps le soin de le nourrir;
„Tout l'Animal sentant une langueur mourante,
„Seroit mis au Tombeau par la Faim dévorante:
„Membres Séditieux! apprenez que chacun
„Est fait pour concourir au Bien-être Commun.

Quelque soit le haut Rang qu'on tienne en sa Patrie,
De la Totalité l'on fait toujours Partie;
L'Etat vous reconnoît pour un Membre perclus,

Si

Si par vous les Humains ne sont pas secourus.

Sachons nous arrêter au bord de la Satyre;
C'est peu de condamner, le grand Art est d'instruire:
Indiquons en Amis, sans prêcher en Censeurs,
Comment l'Homme sensé doit user des Grandeurs;
Comment fuyant l'Orgueil, la Haine, la Vengeance,
Sa Bonté doit sur tout annoncer sa Puissance.

„ Il n'est rien de plus beau dans ton Sort Glorieux,
„ Que ce vaste Pouvoir de faire des Heureux;
„ Ni rien de plus Divin dans ton beau Caractère,
„ Que cette Volonté toujours prête à le faire:
Osoit dire à César, ce Consul Orateur
Qui de Ligarius se rendit Protecteur:
Et c'est à tous les Rois qu'il paroît encor dire:
„ Pour faire des Heureux vous occupez l'Empire:
„ Astres de l'Univers, votre éclat est pour vous,
„ Mais de vos doux raïons l'influence est pour nous.

La Puissance en effet n'est point une Gorgone,
L'usage qu'on en fait la rend mauvaise ou bonne;
C'est un glaive trenchant qui ne devient fatal,
Que lorsqu'un bras cruel veut l'employer au mal:

De ces vaines Grandeurs faux Juges que nous sommes!
Il n'est que les Vertus qui décorent les Hommes.

Néron, quoique César, fut haï des Romains,
Et Titus fut, sans Pourpre, admiré des Humains:
On fait les Défauts, on blâme la Personne,
Malgré l'éclat brillant que répand sa Couronne.

Mais faut-il être Roi pour être bienfaisant?
N'est-il plus de Vertus quand on est moins puissant?
L'Occasion peut rendre un Pauvre serviable;
Dans l'état médiocre on sera secourable:
Si l'on est Riche, au Pauvre on doit son superflu;
Un Grand doit protéger l'indigente Vertu.

La Fortune au Mérite est comme un Barromètre;
S'il hausse, la Vertu doit d'autant plus paroître:
Nos états sont divers, nos devoirs sont communs.

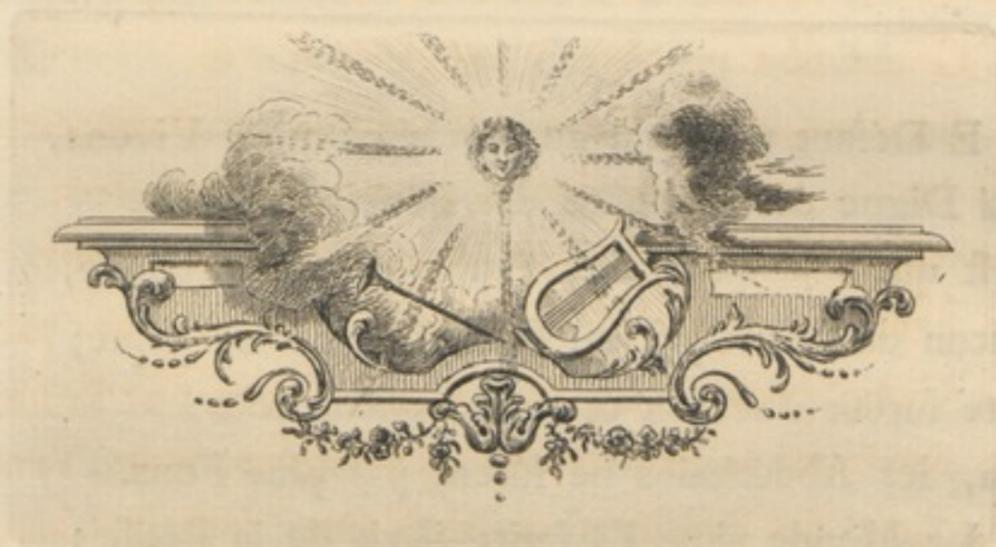
Ainsi les tendres Fleurs nous donnent leurs parfums;
Les Campagnes, leurs Blés entassés dans nos Granges;
Les Rochers, leurs Métaux; les Vignes, leurs Vendanges;
L'Océan, ses Poissons; & les Vents, leur fraîcheur.

Ainsi l'Astre du Nord guide le Voïageur;
Ainsi, des Jours, des Mois, la Courrière inégale

En

En éclairant les nuits, répand sa lueur pâle.

Ainsi le grand Flambeau Moteur de l'Univers,
De ses raïons brillans remplit le champ des Airs;
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime, & rend la Vie à toute la Nature.



EPITRE IX.

A FINCK:

LA VERTU PREFERABLE A L'ESPRIT.

LE Défaut principal du Siècle où nous Vivons,
Digne des Habitans des Petites-Maisons,
C'est que, jusqu'au Cerveau le plus paralytique,
Chacun du Bel Esprit au fond du cœur se pique;
Cette fureur s'accroît & nous possède tous:
Non, les Abdéritains ne furent pas plus Fous.

Le Monde aime l'Esprit; il rit de la Bêtise:
Il en faut; on en veut, pour se trouver de mise:
Du plus Sot sur ce point l'Amour propre enflamé
En emprunte le masque, afin d'être estimé:

Ah!

Ah! que ne fait-on pas pour usurper ce Titre?

L'un, Fléau des Auteurs, s'érigeant en Arbitre,
Avec moins de Talens que ses Confrères n'ont,
Critique amèrement ce que ses Rivaux font;
Il pense qu'en jouant le rôle de Zoïle,
L'Univers abusé l'en croira plus habile.

Un autre, plus pervers, va jusqu'à la noirceur;
Aux charmes de l'Esprit il immole son cœur,
Prépare des poisons, s'arme de la Satyre,
Comme un Chien furieux, attaque, mord, déchire;
De l'encens des Humains son Esprit altéré
Ne s'est perdu d'honneur, qu'afin d'être admiré.

D'autres, présomptueux, qui s'élèvent aux nuës,
Débitent hardiment leurs visions cornuës;
Du Vulgaire ignorant se font les Précepteurs,
Et flattent leur Orgueil d'être au rang des Auteurs;
Mais le Public ingrat, dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'Auteur & ses Ouvrages.

J'en ai même connu d'assez écervelés,
Et du faux Bel-Esprit si fort enforcés,
Que, sans examiner s'il faut douter ou croire,
Ils osoient nier Dieu, dont tout prône la Gloire;

Que leur importoit-il d'avoir raison ou tort?
 Ils vouloient s'illustrer du Brevet d'Esprit-Fort;
 D'un vin traître & fumeux ils ressentoient l'yvresse,
 Et leur Force en effet n'est qu'Orgueil & Foiblesse.

A ce prix, que le Ciel nous prive de l'Esprit!
 C'est dans un vase impur un Miel doux qui s'aigrit;
 C'est l'Esclave du Cœur, il en reçoit l'empreinte;
 Chez le tendre, il est doux; chez le dur, plein d'absinthe;
 Défenseur obstiné de nos Productions,
 Avocat éloquent d'indignes Passions,
 C'est un Sophiste adroit, dont l'argument subtile,
 Etouffe le flambeau d'une Raison utile.

L'Esprit n'en est pas moins un Présent précieux,
 Que l'Homme ingrat reçut de la faveur des Cieux;
 Il est un Raïon pur de l'Essence Divine,
 Qui fait Penfer, Agir, & qui nous illumine;
 Il voit dans le Passé, perce dans l'Avenir,
 Conçoit, juge, conclud, prouve & fait définir;
 Et d'un Principe admis tirant la Conséquence,
 Il guide à la Raison & mène à la Prudence:
 La Nature voulut que ses puissans ressorts
 Fûssent & le Moteur & l'Ame de nos Corps.

Mais

Mais quoique l'Esprit soit Divin de son essence,
 Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence
 Sur les Talens du Cœur que l'Homme doit avoir :
 Aiez de la Mémoire, aiez un grand Savoir ;
 Soiez spirituel, plaisant, profond, sublime ;
 Je veux qu'on vous admire & non qu'on vous estime :
 Mon suffrage, en un mot, n'est dû qu'à la Vertu ;
 Sans Vertu, tout Esprit est malfait & tortu ;
 Elle fait l'ornement & le brillant de l'Homme :
 Prouvez que vous l'aimez, de quel nom qu'on vous nomme ;
 Certifiez le fait, & mon Cœur qui vous rit,
 Vous trouvant noble, aimable & plein d'un bon Esprit ,
 Dévouë à vos Vertus une Amitié sincère.

L'Esprit n'altère point le fond du Caractère :
 Cet * Auteur tant noté, détesté des Français, * La Grange.
 (Qui contre le Régent décocha tant de traits,
 Et couvrit dans ses Vers des fons de l'Harmonie
 L'Assassinat affreux qu'ourdit sa Calomnie)
 Avec de grands Talens, avoit tant de noirceur
 Qu'en admirant ses Vers on abhorroit son Cœur.
 Avec beaucoup d'Esprit on peut être Perfide,
 Trompeur, Fripon, Brigand, Scélérat, Parricide.

Car-

Cartouche, qu'on a vû périr sur l'Echafaud,
 Ne fut point accusé d'être Imbécille ou Sot;
 Il Gouverna longtems, en Maître Despotique,
 De Filoux, de Voleurs, l'infame République;
 Il fut Chef de sa Bande; il foumit ses égaux:
 Cartouche eut quelques traits qui forment les Héros.

Un Esprit malfaisant, toujours enclin à nuire,
 Ose-t-il se flatter de plaire & de séduire?
 Le Mal peut éblouir par des dehors brillans,
 Mais, lorsqu'on les connoît, on hait tous les Méchans;
 Leur Esprit est pareil aux arides Ravines,
 Qui, sans porter des Bleds, sont couvertes d'Epines;
 Les malheureux efforts de leur fécondité
 Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le Public, imbu d'un caprice bisarre,
 Méprise l'Ordinaire & respecte le Rare,
 Je prétends lui produire, en un terme prescrit,
 Pour un Homme d'Honneur, cent Personnes d'Esprit;
 J'entends ici l'Honneur pris dans un sens sévère,
 Qui ne brille jamais dans une Ame ordinaire.

Le Monde sur nos Mœurs juge légèrement,
 Il rejette, il approuve, & sans discernement

Trou-

Trouve la Probité, la Bonté, la Prudence,
Où souvent il n'en est l'ombre ni l'apparence.
Le nonchalant Simon passe pour Vertueux;
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux:
Le sot Affranus d'aucun mal ne s'avise;
Ce n'est point Sentimens; dans le fond, c'est Bêtise:
Le scélérat Damon aime l'impunité,
Ses Vices sont masqués d'un air de Probité:
Si vous fondez son Cœur, ce n'est qu'Hypocrisie.

Avec autant d'Esprit, l'Ame du Vrai faisie,
Varus combat le charme & l'abus des Plaisirs,
Réprime l'Intérêt, étouffe ses Désirs,
Rabaisse son Orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le Genre Humain qu'il déplore & qu'il aime:
Telles sont les Vertus d'un digne Citoyen!
Tel doit être le Sage & tout Homme de Bien!

Ce Héros Vertueux, si rare en son espèce,
N'est point un Fourbe orné des dehors de Sagesse,
Qui joint aux vains discours qu'il ne pratique pas,
Toutes les actions d'infames Scélérats:
Il ne vacille point, il reste toujours ferme;
Jamais à ses Vertus on ne marqua de terme:

Tandis que tant d'Humains font foibles, chancelants,
 Comme on voit les Roseaux agités par les Vents;
 Lui, comme un Chêne âgé, bien ancré dans la Terre,
 Résiste à la Tempête & brave le Tonnerre:
 Le Crime essaie en vain de fouiller son Honneur,
 Et l'Envie impuissante en frémit de fureur:
 Il est comme un Vaisseau qui triomphe d'Eole;
 Ses Voiles font l'Esprit, la Gloire est sa Bouffole;
 Son Jugement le sert comme un Pilote heureux;
 Les Ouragans qu'il craint, font ses Désirs fougueux;
 Et le Lieu vers lequel le conduit sa Prudence,
 C'est un Port peu connu, la bonne Conscience:
 Ce Caractère heureux naît de la liaison
 D'un Esprit éclairé, soumis à la Raison.

Oui, l'Homme Vertueux, oui, le Sage que j'aime,
 Est plus rare cent fois que n'est le Phœnix même;
 Son Mérite puissant, si brillant à mes yeux,
 Du niveau des Mortels l'élève jusqu'aux Dieux.

Pourroit-on présumer qu'une Vertu si pure
 Sortît souvent des mains de l'avare Nature?
 Et ne voions-nous pas dans ce Monde méchant,
 Le Crime l'emporter sur le Cœur bienfaisant?

Cet-

Cette Perfection, cette Sageſſe égale,
C'eſt la Venus des Grècs, en genre de Morale.
Eprouvons au Creuſet tous vos Eſprits Charmans:
J'y voi peu de Solide & beaucoup d'Agrémens;
C'eſt un Propos léger, plein de Plaifanterie,
Un ton de Politeſſe & de Galanterie:
Mais gardez-vous bien d'eux; un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer!
Ils vous ſacrifiront pour un trait de folie:
Que diſ-je? l'Amitié, tout fert à leur faille;
Ils ſauront relever vos plus ſecrets Défauts;
Ils mourroient, s'il falloir ravalier leurs Bons Mots;
S'ils empruntent de vous, c'eſt pour ne rien vous rendre;
Si vous daignez leur plaire, il n'y faut plus prétendre;
Ou bien, pour ſe venger, vous blâmant en tous lieux,
Ils vous barbouilleront de leurs traits odieux.

Malheur à l'Univers, s'ils ne peuvent ſe taire!
Leur Plume trop féconde, en dépit du Libraire,
Deſſus leurs Editeurs & deſſus leurs Rivaux,
Va répandre ſon fiel en diffamans Propos;
Ils deviendront du jour la Fable & la Nouvelle;
Leurs Livres ne feront qu'une longue Querelle,

Ecrits injurieux, ou fatras insensés :
 Tantôt calomnians & tantôt accusés,
 Ils sauront infecter, par des injures fales,
 Le Parnasse épuré du langage des Hales.

Voions un Bel Esprit d'un coup d'œil différent:
 Donnons-lui quelque Emploi, certain Eclat, un Rang.

Qu'on le place à la Cour: Savant dans sa doctrine,
 Il intrigue, il cabale, il jure la ruine
 D'un Mécène en faveur qu'il trouve en son chemin.

S'il Décrète au Barreau: voiez cet Inhumain;
 Devant son Tribunal la Justice est vénale;
 Le Droit entre ses mains devient un vrai Dédale;
 L'Argent du Corrupteur y fait taire les Loix,
 Et réduit l'Orphelin & la Veuve aux abbois.

Que fera-ce, Grand Dieu! quel Avenir sinistre,
 Si le Prince aveuglé le prend pour son Ministre?
 D'abord, ce Forcené brûlant d'entrer en jeu,
 Aux quatre coins mettra toute l'Europe en feu:
 Il veut se faire un Nom; l'Extravagant se flatte
 De l'Immortalité dont jouït Erostrate.

L'Honnête Homme n'a pas autant de faux brillant,
 Mais, sûr en son commerce, Ami sage & prudent,

Il est toujours égal, discret, en chaque affaire;
Simple au sein de la Cour, doux, quoique Militaire;
Auteur sans arrogance, & Juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des principes d'Honneur.

Dites: à votre gré, lequel est préférable?

Cet Homme en tous les tems, modeste, sûr, aimable:
Ou cet Esprit bouillant, qui pousse en ses écarts,
Comme un Feu d'Artifice, un nombre de Pétards,
Où parmi la fumée on voit briller les flammes;
Et qui met sans pudeur l'Europe en Epigrammes;
Qui change dans un jour, tantôt blanc, tantôt noir;
Votre Ami le matin, votre Ennemi le soir;
Qui parle, se reprend, affirme, désavoüe,
Et qui fait vous blâmer de même qu'il vous loüe:
Consultez le Bon-Sens: sourd à vos Préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez, & puis jugez.



EPITRE X.

A MON FRERE FERDINAND:

SUR

LES VOEUX DES HUMAINS.

QUE les Hommes sont fous! qu'ils se font d'embarras!
Platon les crut sensés, il ne les connut pas.
Un triste instinct les porte à la vicissitude,
Leur Vie est le Tableau de leur Inquiétude;
Empressés d'obtenir, lassés de posséder,
Ils sont tous mécontents & prêts à murmurer.

Un soir prenant le frais au centre de la Ville,
J'allois m'entretenant seul avec Théophile;
J'approche du Portique & des Murs du Jardin;

Un

Un Peuple très-nombreux remplissoit le Chemin;
De mille voix en l'air le discordant mélange
Nous annonçoit de loin la Multitude étrange,
Qui'assembloit en ces Lieux l'esprit d'Oisiveté:
Un désir séduisant de Curiosité
M'anima d'écouter ces Entretiens frivoles,
De recueillir le sens d'un nombre de paroles,
Dont le bourdonnement se répandoit au loin.

Théophile reprit: „ Quel est donc le besoin
„ D'espionner le Peuple? Hé! que peut-il se dire?
„ Il parle sans Bon Sens, il chante, il aime à rire;
„ Quiconque ose d'autrui pénétrer les secrets,
„ D'un désir indiscret risque à paier les frais.

Ah! dis-je, qui prétend savoir ce que nous sommes,
Doit en toute rencontre étudier les Hommes;
C'est dans la Liberté que paroissent les Mœurs;
Nul Masque ne les cache, on lit dans tous les Cœurs:
Suivez-moi; dès ce pas, observons le silence,
Et perçons à travers de cette foule immense.
Alors tous deux des bras écartant les Passans,
Nous ouvrons une route & volons en avant.

A peine enfilons-nous la principale Allée,

En

En nous pouffant tous deux au fein de la Méléé;
 Que deux Ecervelés, qui se parloient tout-haut,
 Difoient: „ Qu'il plaife au Ciel d'allumer au plustôt,
 „ (Qu'importe dans quel lieu que ce foit de la Terre)
 „ Pour exaucer nos Vœux, une fanglante Guerre!
 „ On connoîtroit alors le prix que nous valons;
 „ Loin de nous confumer, ainfi que nous faifons,
 „ Dans les Honneurs obscurs des Grades fubalternes,
 „ On reverroit en nous des Eugènes modernes.

Deux jeunes Officiers se parloient fur ce ton;
 Le poil folet à peine ombrageoit leur menton.

Au même instant arrive une foule nouvelle,
 Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;
 Vingt perfonnes au moins se parloient à la fois,
 Sans penfer, fans entendre, & fans favoir pourquoi;
 Ce flux impétueux, qui foudain nous inonde,
 Se diffipe & s'écoule à l'instant comme l'Onde:
 Tout change, & nos Voifins font d'autres Inconnus,
 Alors tout fraîchement dans la foule venus;
 Un Squelète ambulante me paffe & me coudoie,
 Difant à fon Ami: „ Dieu! que j'aurois de joie,
 „ Si le Ciel bienfaifant, renouvelant fes dons,

„ Dai-

„ Daignoit me départir deux vigoureux poumons!
„ Un siècle tout au moins j'aurois dessein de vivre!
„ La Toux, en l'étouffant, l'empêcha de poursuivre.

D'abord d'autres Passans s'approchèrent de nous;
Un Personnage âgé se distinguoit d'eux tous,
Il disoit d'un ton sec à l'un de ses Confrères:
„ Il vous plait de louer l'ordre de mes affaires,
„ Mais ne présumez pas que je me trouve heureux,
„ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes Vœux:
„ Je les ai conjurés que ma stérile flamme
„ Pût au moins procurer un seul Fils à ma Femme:
„ Mes avides Neveux désirent mon trépas;
„ Mes Biens accumulés seront pour ces Ingrats:
„ Ah! quel affreux chagrin „ De ses Amis passèrent,
Bras dessus, bras dessous, brusquement l'embrassèrent;
Et de mille Fâcheux les bruits confus & sourds
M'empêchèrent d'ouïr la fin de son Discours.

A d'autres Importuns j'abandonne la place,
Et me débarrassant d'entre la Populace,
Je parvins à la fin auprès des Cabinets:
Lancret eût dans ces Lieux pû choisir des sujets;
On chantoit, on dançoit, on éclatoit de rire;

Y

Tous

Tous ceux qui de l'Amour sentoient le doux empire,
Auprès de leurs Beautés faisoient les Doucereux.

Un Homme très-rêveur étoit tout proche d'eux;
Il se promenoit seul d'un pas grave & stoïque,
En se frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés sur terre exprimoient sa douleur:
Touché de ses soupirs, touché de son malheur,
Lui promettant mes soins & ma foible assistance,
Je le presse surtout de rompre le silence.

„ Ah! puisse Bestuchef périr tragiquement! „
Reprit-il; & soudain me quitta brusquement.

Théophile à la fin brûlant d'impatience,
S'écria: „ Quelles Gens! ah! quelle extravagance!
„ Partons; & dès demain revenons tous les deux;
„ Puisse le juste Ciel écarter les Fâcheux,
„ Et nous favoriser d'un tems doux & propice!

Appercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis-je, qui frondez tous ces Gens à Projets!
Vous en formez ici pour de moindres sujets:
Au lieu de relever les foibleffes des autres,
Il seroit plus sensé de corriger les vôtres;
Jouïssons dès ce soir de ce charmant Jardin;

Le présent est plus sûr que n'est le lendemain;
Peut-être que les Vents assemblant les Nuages,
Menacent, dès la nuit, de Vapeurs & d'Orages.

Mon Frère, je vous fais le Tableau de nos Mœurs;
Voiez ces Insensés en proie à leurs Erreurs,
Dévorés de Désirs & nourris de Chimères,
S'élever follement au dessus de leurs Sphères;
Attristés du Passé, dégoutés du Présent,
Fonder sur l'Avenir leur espoir inconstant:
D'un Bonheur idéal soigneux de se repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encor naître,
Et vont en Etourdis importuner les Dieux
De frivoles Projets, de Vœux audacieux:
Remplissez leurs Souhairs! la Colère Céleste
Ne leur auroit pû faire un Présent plus funeste.

Supposé qu'il fût libre au désir des Humains
De consulter l'Oracle au Palais des Destins:
Tout ce Peuple à Projets accoureroit en hâte,
Pour y trouver l'Objet dont son espoir le flatte;
Mais il ne verroit point dans ces Parvis Sacrés,
L'enchaînage des Faits qu'il avoit esperés.
Que le Destin au moins, pour le tirer de peine,

Amène du Néant ses Projets sur la Scène,
 Dans l'ordre dans lequel ils pourroient arriver:
 Ne leur diroit-il pas? „ Venez, pour observer
 „ Ces Causes, ces Effets, ces tristes Conséquences:
 „ Voiez combien vos Vœux trompoient vos Espérances.
 „ Vous qui ne respirez qu'Alarmes & Combats,
 „ Votre Sort vous livroit à la faux du Trépas.
 „ Et vous, qui de Nestor enviez les années,
 „ Lisez dans l'Avenir les noires Destinées,
 „ Qu'en prolongeant vos jours, le Ciel vous préparoit;
 „ Mourez donc dèformais sans avoir de regret,
 „ En adorant des Dieux la clémence infinie,
 „ Dont l'extrême bonté retranche votre Vie.
 „ Et toi, Vieillard fâcheux, voi ce Fils désiré:
 „ Grand Dieu! c'étoit un Monstre, un Fils dénaturé!
 „ Misanthrope agité de Fantômes sinistres,
 „ Au lieu d'un Bestuchef, voi deux nouveaux Ministres,
 „ Plus fièrs, plus corrompus & plus entreprenans:
 „ Qui pourroit extirper la Race des Méchans?
 „ Des horreurs du trépas cette Hydre renaissante,
 „ En se multipliant paroît plus insolente.

A la fin tous ces Fous, mécontents de leurs Vœux,

Di-

Diroient: „N'en faisons plus; laissons agir les Cieux!„
Qu'est-ce que nos Souhairs? des Désirs téméraires,
De frivoles Deseins, hardis, imaginaires,
Conçûs dans des Cerveaux trop féconds en Projets,
Mécontents, turbulens, souvent trop inquiets.

Notre Sort est marqué, mais l'Homme irraisonnable
Veut changer à son gré cet arrêt immuable;
Tandis que Jupiter de deux vases égaux
Verse sur les Humains & les Biens & les Maux.

Mortel extravagant! Insecte qui murmure!
Prétends-tu renverser l'ordre de la Nature,
Et jouïr d'un Bonheur toujours pur & parfait?
Dis-moi: qui t'a promis cet étrange Bienfait?
Réponds: pour quels Humains les trois Parques sévères
Ont-elles donc filé des jours sans fin prospères?
Consultons, s'il le faut, ces poudreux Monumens,
Ces Fastes échappés à l'injure des Tems;
Fouïllons l'Antiquité; rappelions-nous l'Histoire
Des Hommes, dont les Noms vivent dans la mémoire:
J'en voi comblés d'honneurs, j'en voi chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie effuié des revers.

Créſus ſe crut heureux; une foule importune
De Courtiſans flatteurs adoroit ſa fortune:
Il apprit de Solon, qui lui prédit ſon fort,
Qu'on ne peut dire un Homme heureux avant ſa mort.

Cyrus, qui le vainquit & qui dompta l'Asie,
Perdit en même jour ſa fortune & ſa vie:
Une * Femme mit fin à ſes Projets fameux. * Tomyris.

Le Vainqueur de Numance, entouré d'Envieux,
Vit flétrir ſes Lauriers cueillis par la Victoire;
Le Romain de trop près ne pouvoit voir ſa Gloire;
Ce généreux Soutien de Rome & du Sénat,
Périt dans ſon Palais par un Affaſſinat.

Je pourrois vous citer l'exil de Belifaire;
Un Frederic Second errant dans la miſère;
Ce Roi, neuf ans heureux & neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultava penſa rendre Captif.

Oui, tel eſt notre Sort: nos courtes Deſtinées
Sont trilles dans un tems; dans d'autres, fortunées:
Faut-il, pour le prouver en ſtile d'Oraifons,
D'Exemples entaſſés renforcer mes raifons?
Cette Inſtabilité du Monde fait l'eſſence:

Quel

Quel Homme n'en fait pas la triste expérience?
Mais notre Orgueil aigri, nous remplissant de fiel,
Révolte nos Esprits contre l'Arrêt du Ciel;
Les Choses à nos yeux semblent changer leurs formes,
Et les moindres Malheurs font des Monstres énormes.

„Passe, que le Vulgaire éprouve des hafards,
„Mais des Gens tels que moi méritent des égards;
Disoit un certain Homme, ennuié de l'attente
Du Bien qu'il espéroit de la mort de sa Tante.

Varus est mécontent, il ne fait pas de quoi,
Mais son chagrin le ronge & lui donne la loi.

Si Verrès fait des Vœux, c'est que Verrès s'ennuie,
Il veut des Nouveautés qui dissipent sa Vie.

Galba devenu Prince est las de son Bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne soit Electeur;
Mais à peine l'est-il, que sa folie extrême
Veut décorer son front du sacré Diadème,
Et mécontent bientôt de cette Dignité,
Il envie aux Césars leur vaine Majesté;
Ses Vœux vont en croissant, il est incorrigible:
Oui, rendre un Fol heureux, c'est une œuvre impossible.

O le sage Discours! que le vieux Cinéas
Fit au bouillant Pyrrhus qui ne le suivit pas:
„ Raïez ces grands Projets dont votre Esprit s'enivre,
„ Apprenez à jouïr, c'est apprendre à bien vivre.

Je suis de son avis: ici-bas tout Mortel
Doit jouïr du présent; c'est le seul Bien réel:
Le Tems, qui fuit toujourns, emporte nos années,
En dévorant fans fin nos frèles Destinées;
Il s'envole, le Traître, & ne revient jamais:
Qu'à ces momens perdus nous aurons de regrets,
Où l'Ame de vapeurs se sentant oppressée,
Dans l'Avenir obscur va noier sa pensée!

Cet Avenir, voilé devant nos foibles yeux,
Est le plus grand Bienfait que nous tenons des Dieux.

Si les Hommes étoient instruits de leur Histoire,
Qu'ils prévinsent leur honte ou connûssent leur gloire;
Les larmes chez les uns ne tariroient jamais;
Chez d'autres le Bonheur seroit privé d'attraits;
Ou dégoûtés trop tôt des Destins de la Vie,
Plusieurs l'abrégeroient fans l'avoir accomplie.

Soions donc ignorans sur ce que par bonté

Le Ciel a de nos yeux prudemment écarté ;
Sans murmurer fans fin contre la Providence,
Supprimons de nos Vœux l'orgueilleuse insolence :
Que le Ciel à son gré dispose des Humains ;
C'est à nous d'obéir à l'Ordre des Destins.



ÉPIÔTRE XI.

A MA SŒUR DE SUEDE.

QUELLE Gloire en ce jour, ma Sœur, vous environne !
Vos premiers Pas en Suède, en approchant du Throne,
Sont des Pas de Géant vers l'Immortalité.

A peine y fûtes-vous, que l'Animosité,
Le Trouble, la Discorde & la Haine intestine,
Dont ce Peuple en son sein préparoit sa ruine;
Que les Dissensions des Citoiens jaloux,
Que toutes leurs Fureurs s'apaisèrent par vous:
Par l'éclat imposant d'une Vertu suprême,
Votre Cœur rend la Suède égarée, à foi-même:
De leurs revers passés les Esprits abattus
Retrouvèrent en eux leurs antiques Vertus:
Une Femme paroît; sa Valeur Héroïque

Rend

Rend l'audace au Sénat, la gloire à la Baltique;
Et la même fierté, qu'au tems de ses Héros,
Ce Roiaume oppofoit à ses puiffans Rivaux.

Qu'Homère vainement vante Pentésilée;
Elle accourut fans fruit au fort de la Méléé,
Des bords du Thermodon à ceux du Simoïs:
Quelque fût fa Valeur & fes Faits inouis,
Son bras ne put fauver la malheureufe Troie
De la flamme du Gréc dont elle fut la proie:
Ces Faits fi bien chantés, ces grandes Actions
Sont d'un Efprit fécond les nobles Fictions.

Qu'en Vers harmonieux, le fublime Virgile
Dans le Camp des Latins nous dépeigne Camille,
Dont le foible fecours & les rares vertus
Ne pûrent foûtenir le bon Roi Latinus:
Votre Gloire, en ce jour, eft bien plus haut montée;
Avec autant de force elle n'eft pas chantée;
J'en connois la Grandeur, j'admire vos Exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le feul pinceau d'Apelle ofoit peindre Aléxandre:
Si ma témérité me fait trop entreprendre,
C'eft qu'un fi beau fujet foûtient feul un Auteur,

Et tout ce que j'entends prône votre Grand Cœur.

A peine auprès du Throne on vous vit arrivée,

Qu'en proférant deux mots, la Suède fut sauvée;

Votre exemple inspira la mâle Fermeté

Jusqu'au sein palpitant de la Perplexité:

Ce Peuple Libre & fier, ma Sœur, qui vous admire,

Apprit à soutenir l'honneur de votre Empire;

Timide auparavant, mais enhardi par vous,

Il fut en imposer à ses Voisins jaloux;

A ce Peuple féroce & naguères barbare,

Qui marche sans honneur & combat en Tartare,

Et dont l'Orgueil enflé d'un succès passager,

Se flattoit en secret de l'espoir mensonger,

Que ces mêmes Guerriers, respectés de l'Euphrate,

Dompteroient le Suédois ainsi que le Sarmate.

Dans le fond ténébreux de leurs vastes Forêts,

Sous le Ciel des Frimats qu'exhalent leurs Marêts;

Vos lâches Ennemis, que la fureur possède,

Osoient forger des fers destinés à la Suède:

Dans leurs superbes Ports nombre de Matelots

Ajustoient la Mâtire, équipaient des Vaisseaux;

Des Glaces d'Archangel, au Palus Méotide,

Le Démon de la Guerre au regard homicide,
Affembloit vers Vibourg de Rustiques Guerriers,
Avides de pillage & non pas de Lauriers.

Un Monstre, que l'Enfer vomit sur ce rivage,
Qu'un Aspic allaita, nourri de fiel, de rage;
Instruit par la Discorde en cet Art criminel,
Qu'à Florence enseigna l'affreux Machiavel:
Ce Monstre, qui foumit sa molle Souveraine,
Près du Throne éleva sa fortune hautaine;
Et le Russe tremblant, que son Ordre conduit,
Le craind servilement, se taît & obéit.
La noire Trahison, la louche Perfidie,
Ont formés aux forfaits sa fureur enhardie:
Ennemi des Vertus, ce Monstre sans remord,
Conspire votre perte, & trouble tout le Nord.
Ses trames, ses complots, ses brigues infernales
Divisent l'Univers en puissantes Cabales;
Il fait associèr à ses affreux forfaits,
Des Empires liés des mêmes intérêts:
Quel Miracle étonnant (effet d'un Bras Céléste!)
L'arrête, lorsqu'il va frapper le coup funeste?

Il demeure interdit & stupide en ce jour;

Il fondoit sur sa proie ainsi que le Vautour :
 „ Attaquons, disoit-il; il faut qu'elle succombe „
 Mais une Aigle paroît au lieu d'une Colombe;
 La Suède, par vos soins, prête à lui résister,
 Lui présente un Courage impossible à dompter;
 La peur se fit sentir à cette Ame inhumaine,
 Et votre fermeté triompha de sa haine.

O Suède! en cette époque où naissent tes beaux jours,
 A ta reconnoissance abandonne le cours;
 Et si de fers honteux tu t'ès vû préservée,
 Béni du fond du cœur la Main qui t'a sauvée!

Qu'on répète sans fin, dans de pesans Ecrits,
 Les Noms d'Elisabeth, ou de Sémiramis;
 Suèdois votre Christine indigne qu'on la prône,
 Par un caprice étrange abandonna le Throne:
 Mon Héroïne un jour saura le soutenir,
 Etendre votre Gloire, & tous vous réunir;
 En répandant, du haut de sa Grandeur Suprême,
 Un nombre de Bienfaits sur ce Peuple qui l'aime.

Si vous avez brillé d'un éclat aussi grand;
 Que ne ferez-vous point, ma Sœur, au premier Rang?
 C'est d'un Contract formel l'engagement insigne,

Et

Et votre Règne auguste un jour en fera digne :
Tout prêt à vous juger, on tient les yeux ouverts ;
Votre Règne intéresse & nous & l'Univers :
On se prépare à voir la Suède gouvernée
Par Minerve elle-même au Sénat Couronnée,
Dont la Sagesse égale asservissant le Sort,
Fera l'Amour du Monde & la Gloire du Nord ;
De Lisbonne à Pequin, & d'Archangel à Rome ;
On croit que vos appas décorent un Grand-Homme.

Dans ces tems fortunés vos Peuples éperdus
Diront : „ O Prussiens ! nos Destins vous font dûs ;
„ C'est de vous que nous vient cette nouvelle Gloire ;
„ Une Femme à jamais digne de la mémoire !
„ Rien ne peut désormais effacer vos faveurs.

Ah ! quels concerts charmans ? quels concerts enchanteurs ?
Foyers de mes Aïeux ! O ma chère Patrie !
O quel plus bel Eloge, & plus digne d'envie !
En bénissant vos Murs, on chante vos Bienfaits :
Autour de nos Cités, nos Voisins satisfaits
Ne disent point de nous : „ Ces Assassins infames
„ Ont livré nos Palais à la fureur des flammes ;
„ Nos Frères en Prison languissent dans leurs fers ;

„ Et

„Et nos champs dévastés font changés en déserts.

Mais ils diront plustôt: „Enlevons des Sabines,

„De ce País fameux, fécond en Héroïnes.

L'Elbe atteint de nos jours à la Gloire du Nom,
Dont jouissoit jadis l'orgueilleux Thermodon:

De jeunes Habitans, ou Roturiers ou Princes,

Suivant le Dieu d'Hymen, viendront dans nos Provinces,

S'engager pour jamais dans ces Liens Sacrés,

Que vos Vertus, mes Sœurs, ont partout illustrés;

Dont ose se louer l'heureuse Franconie;

Et que vante aux Passans la froide Westphalie;

Que l'Odre en admirant respecte de son lit:

Enfin, mes Sœurs, partout le Peuple vous bénit;

L'Empire retentit de votre Renommée.

Et vous, par qui la Suède en ce jour est armée;

Que la farouche Envie admire en frémissant;

Que tous vos Ennemis estiment en tremblant;

Si vos sombres Rivaux vous rendent tous hommage;

Leur bouche vous adore & blasphème de rage;

La Vérité s'arrache à des Cœurs furieux;

C'est ainsi que l'Enfèr ose adorer les Dieux.

Si la simple Vertu nous paroît admirable,

La Beauté fait la rendre encor plus adorable;
Le Stoïque Zénon feroit même forcé
D'éprouver, tout-surpris, au fond d'un Cœur glacé,
Qu'à vos rares Vertus, jointes à tant de Charmes,
Il n'est aucun Mortel qui ne rendît les armes:
La Raïson ne rend point l'Homme insensible ou dur;
L'Esprit en est plus doux, le commerce plus sûr:
Oui, l'on peut adorer l'Auteur de la Nature,
Dans les dons que sa Main fit à la Créature;
Cet hommage si pur & détaché des Sens,
Se doit à la Beauté de même qu'aux Talens.

Mais tandis que je voi la Suède fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute Destinée,
Vous le dirai-je ici? l'oserai-je, ma Sœur?
C'est sa Prospérité qui fait tout mon malheur:
Ah! si j'ai pu chanter votre Gloire future,
N'étouffez point en moi la voix de la Nature:
Amitié! Don du Ciel! Sacrés liens du Sang!
Ah! Source de nos jours, issus du même Flanc,
Parlez, enfin, parlez, Sentimens d'un Cœur tendre;
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce Congé douloureux, ce Congé si touchant!

A a

Ah,

Ah, quel funeste jour! quel moment accablant!
 Je vous quittai, ma Sœur, l'ame pleine d'alarmes;
 Que ce triste Congé fut arrosé de larmes!
 Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
 Il fera pour jamais un jour sombre de deuil:
 Ces Adieux si touchans, ma Sœur, est-il possible?
 Les baisers, les sanglots de ce Congé terrible
 Seront donc, juste Ciel! des éternels Adieux?

Ah, barbare Plaisir des Cœurs ambitieux!
 Ah, malheureux Hymen! Trop inhumaine Gloire!
 A quel extrême prix, (ô Ciel! qui l'eût pu croire?)
 Nous faut-il acheter tes funestes faveurs?

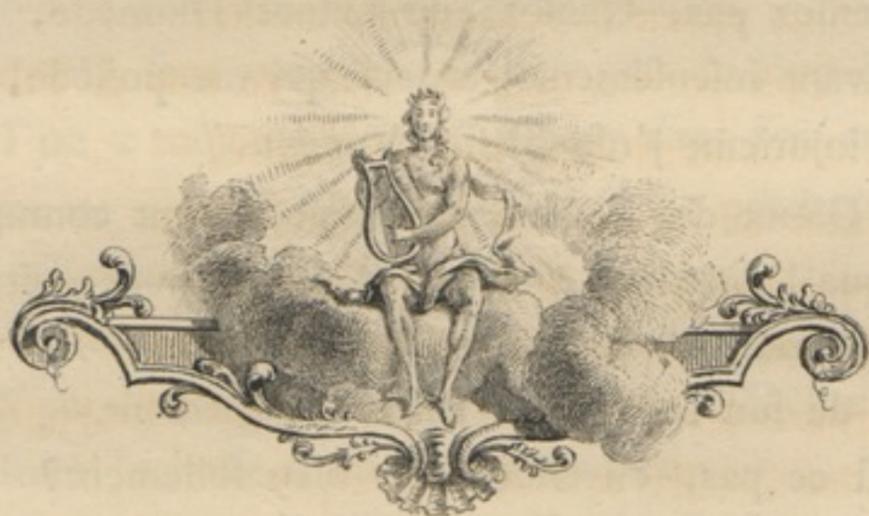
Qu'heureux sont les Mortels éloignés des Grandeurs!
 Dont le Sort réunit la tranquille Famille;
 Dont un Toit peut couvrir & Mère & Fils & Fille:
 Satisfaits & contens dans leur Obscurité,
 Le Bonheur est le prix de leur Simplicité;
 Ils ne redoutent point la Fortune bisarre,
 Et la Mère en courroux jamais ne les sépare;
 Les Brigues, les Complots, que forme l'Etranger,
 Peuvent les amuser & non les affliger;
 C'est chez eux que la Sœur, vivant auprès du Frère,

Unit

Unit deux tendres Cœurs d'une amitié sincère.

Mais quels sont ces écarts? où vai-je m'égarer?
Aimons sans Intérêt & sachons préférer
Le bien de nos Amis, à notre bonheur même.

Je voi sur votre front poser le Diadème;
Si la Suède connoît le prix de nos bienfaits,
Ne fouillons pas nos dons par de tardifs regrets;
Etouffons nos soupirs & supprimons nos larmes;
La Suède vous chérit, elle adore vos Charmes;
Et nous verrons bientôt, admirant vos Exploits,
Le Modèle du Sexe & l'Exemple des Rois.



ÉPIQUE XII.

A CHASOT:

SUR

LA MODÉRATION DANS L'AMOUR.

NE pensez pas, Chasot, qu'imitant Diomède,
Suivant infensément l'ardeur qui me possède,
En Vers injurieux j'ose bleffer Venus:
Pour les Dieux des Plaisirs mes respects sont connus;
Si j'attaque l'Amour, c'est qu'il est fait pour nuire;
Je veux le modérer & non pas le détruire:
Craignez de son bandeau le triste aveuglement.

N'est-ce pas, en effet, agir bien follement?
Quand, pieds & poings liés, on se livre au Caprice

D'un

D'un Sexe plein d'appas, mais rempli de malice;
Qui de vos Passions saisissant les travers,
S'en fert adroitement pour vous forger des fers :
PENSEZ-VOUS QU'À L'AMOUR, COMME AU SEUL DIEU SUPREME,
IL FAUT IMMOLER TOUT JUSQU'À LA VERTU MEME ?
Votre Raïson répugne à de tels sentimens,
On ne peut les passer qu'à de jeunes Amans.

L'Age des Passions est l'heureuse Jeunesse :
Un Cœur novice est prompt à brûler de Tendresse ;
La Nature, attifant ces feux féditieux
De la vigueur des Sens enfans impétueux,
Excite vivement la Jeunesse fougueuse,
A courir de l'Amour la carrière épineuse ;
De flatteuses Erreurs & des Désirs puissans
Triomphent, sans combat, de son peu de Bon Sens.

Si l'on a toujours peint l'Amour dans son enfance,
C'est que ce vieil Enfant n'eut jamais de prudence :
Il est le Compagnon de l'Age des Erreurs ;
Il nous égare ; alors il regne sur les Cœurs ;
Dompté par la Raïson, Vainqueur dans le Délire,
Sur la folle Jeunesse il étend son empire.

Mais quand on a passé cette heureuse Saison,

Que l'Age à pas tardifs amène la Raison;
 Que le sang refroidi se calme dans nos veines;
 Aux Désirs amortis pourquoi lâcher les rênes?
 Affecter de l'Amour lorsqu'on ne le sent plus;
 Et ranimer des feux éteints par nos abus?

Dans nos Tems corrompus remarquez, je vous prie,
 Combien d'Originaux de la Galanterie
 La Province & la Cour ont en foule produits;
 Par un goût dépravé, jusqu'à ce point séduits,
 De vanter les ardeurs de leurs flammes stériles.

Athlètes languissans! vous n'êtes plus Achilles;
 Vos feux se sont éteints; un Dieu vous a quitté;
 La Honte est le seul prix de l'Incapacité.

L'Amour des bons vieux tems chaque jour dégénère:
 Jadis il étoit pur, discret, tendre, sincère;
 Il n'est plus à présent que léger & trompeur;
 La Débauche à la fin en proscrivit le Cœur:
 On se prend sans nul goût, souvent par stratagème,
 Et quand même on se hait, on se jure qu'on s'aime;
 On se brouille, on se quitte, on change, on se reprend;
 La Tendresse vénale & s'achète & se vend.

Cet Homme du bel Air, brûlant de mille flammes,

Ose

Ose attaquer l'Honneur des plus pudiques Femmes;
S'il essuie un refus, calomniant leurs Mœurs,
Il venge en Scélérat l'affront de ses fureurs:
S'il est vainqueur; voiez ce galant Coryphée
Du Sexe à son honneur ériger un Trophée;
En Triomphe pompeux, comme un autre César,
Amener ses Captifs enchaînés à son Char;
Et se vanter tout-haut de son Bonheur insigne.

Ah! de ces procédés à bon droit je m'indigne;
Il n'est plus de Secret, d'Honneur, de Bonne Foi;
L'Inconstance en Amour donne par tout la Loi.

Je ne fais qu'effleurer, mais si je voulois mordre,
Je vous exposerois le criminel dèfordre,
Que cet Amour bisarre en sa legèreté,
Fait & fera toujourns à la Société;
Comment, au détriment de l'Enfant Légitime,
Le Bâtard s'introduit, le mange ou le supprime;
A l'abri d'un faux nom, réunissant sur lui,
En dépit du bon droit, l'Héritage d'autrui.

Vous direz qu'un Mari se rit de cet échange,
Et que le Talion dessus d'autres le vange;
J'en convien: mais au vrai vos torts sont-ils moins grands?

Un

Un vil Libertinage a corrompu nos Tems;
 O Siècle! O Mœurs! hélas! Trop indigne Licence!
 Il n'est plus de Vertus, il n'est plus d'Innocence.

Supposons qu'un Galant favorisé du Sort,
 Pût atteindre, en son cours, aux ans du vieux Nestor;
 Examinons tous deux la Vie irrégulière,
 Qu'on lui verroit mener dans sa longue carrière;
 De ce Tems précieux il donnera les jours
 Aux charmes inconstans des folâtres Amours;
 Là se prêtant aux goûts d'une Femme Quêteuse;
 Ici se ruinant pour plaire à la Joëuse;
 Il est par la Coquette adroitement trompé;
 Et désigné du doigt par le Monde attroupé;
 Ensuite sous le joug d'une Femme insolente,
 Excité par le fiel de sa langue méchante,
 Et par son artifice en cent façons commis,
 Il est forcé de rompre avec tous ses Amis:
 Esclave de Corine, ou rampant sous Julie,
 Vous le verrez enfin, pour comble de folie,
 Consommer tout son tems à gagner des Valets,
 Et prendre des Maris dans ses lâches filets.

Si j'avois de mes jours à rendre un pareil compte,

J'en

J'en rougirois cent fois de dépit & de honte;
 L'Homme à bonne fortune en aura tout l'honneur;
 Je lui laisse, Chafot, sa Gloire de bon cœur.

Ah! sans nous avilir, restons ce que nous sommes:
 Tous ces Efféminés ressemblent-ils aux Hommes?
 Pour relever leur Cœur je ne voi nul retour;
 Dans l'Ordre le plus bas Esclaves de l'Amour,
 Ce sont des Descendants du lâche Héliogabale.

Mais Hercule, dit-on, fit bien pour Omphale.
 Je le fai: terrassez des Monstres aujourd'hui,
 Et demain, s'il le faut, filez tout comme lui:
 Imitiez ses Vertus & ses hautes Proüesses;
 Peut-être, en leur faveur, on verra vos foibleffes:
 Diane éclairoit les nuits avant qu'Endimion
 Fit naître dans son Cœur sa folle passion;
 Avant qu'après Daphné l'on vît courir son Frère,
 Il avoit parcouru l'un & l'autre Hémisphère.
 Il faut de grands Talens pour couvrir des Défauts,
 L'Amour a souvent fait la honte des Héros;
 Et sans le haut éclat d'un rare & grand Mérite,
 Une Vertu tachée est à la fin proscrite.

Ah! cette ardeur, Chafot, qu'inspirent les Désirs,

B b

Vous

Vous rend un Cicéron plaidant pour vos Plaisirs;
Les Roses, selon vous, semblent des fleurs divines;
J'ose vous enseigner qu'elles ont des épines;
Et sur vos Passions tenant les yeux ouverts,
En louant les Plaisirs vous montrer leur revers.

Le début de l'Amour est doux & plein de charmes;
A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes?
Il gagne chaque jour, se rend maître de tout;
Sa fin c'est le dépit & souvent le dégoût:
Il est souvent funeste en lui lâchant la bride,
C'est un Cheval fougueux qui s'emporte & vous guide;
Insensible à la main, dans ses transports ardens,
Il court insensément en traversant les Champs,
Par des Bois, des Rochers, des Monts, des Précipices,
Et vous préparera cent fortes de supplices;
La Modération peut seule l'arrêter.

Voiez donc si j'ai tort de ne vous point flatter;
Examinez ici que de Maux dans ce Monde
A causé cet Amour que dans mes Vers je fronde.

Léandre pour Héro périt dans l'Hellespont;
L'Art d'Aimer fit bannir Ovide dans le Pont;
Tant qu'Achille jaloux fut outré de colère,

Le sang des Grècs rougit du Xante l'onde claire;
 L'Adultère Paris alluma ce flambeau,
 Que le triste Priam, descendant au Tombeau,
 Vit brûler son Palais, au fièr Pyrrhus en proie,
 Cette fatale nuit la dernière de Troie.

Si vous me demandez des Exemples plus grands,
 Les Fastes des Humains en marquent de tout tems :
 On ne reconnoît plus (tant le Sort est injuste!)
 Le * Bras-droit de César, le fièr Rival d'Auguste, * Antoine.
 Sur les Mers d'Actium Esclave de l'Amour,
 Lorsqu'il perd Cléopatre & sa Gloire en un jour:
 Agnès à Charles Sept fit oublier la France,
 Quand l'Anglais dans Paris porta sa violence:
 Du Grand Turenne enfin imprimez-vous ce trait;
 Envers son Roi l'Amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet Enfant & ses flèches dorées,
 Gardez-vous de porter ses brillantes Livrées;
 Il fait ses plus grands maux même en vous caressant,
 Et s'il perdit Didon, ce fut en l'embrassant,
 Qu'il glissa dans son sein cette flamme ennemie,
 Dont la fureur outrée attenta sur sa Vie.

Ne vous attendez point que dans des Vers mordans

J'ajoute à ces vieux Faits des Exemples récents :
Je me suis pour toujours interdit la Satyre ;
Il est bon de reprendre, infame de médire.

Mais par quelle raison décrier les Plaisirs ?
Est-il rien de plus doux que les tendres Désirs ?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austère
On va prêchant toujours la Morale sévère,
Dans des Vers chevillés tristement Vertueux.
Quoi ! veut-on repeupler des Couvents de Chartreux ?
Et sans virilité nous rendre tous conformes
Aux Peuples du Serrail, à ces Monstres difformes,
Que le fèr a privés de tout sexe à la fois ;
Veut-on nous rabaisser à cet indigne emploi ?

Je consens de souffrir tous les maux de Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma Morale :
Non, la Raison plus douce en ses sages décrets,
Apprend également à fuir tous les excès :
Loin d'ici ce Docteur qui sans cesse nous damne :
L'Usage est approuvé, l'Abus on le condamne :
Rien n'est de sa nature absolument mauvais,
Mais le Bien & le Mal font voisins d'assez près.

L'Amour est comme sont les Plantes Venimeuses,

Mor-

Mortelles quelquefois & toujours dangereuses;
 Mais en les mitigeant, de savans Médecins
 S'en servent par leur Art au salut des Humains:
 Loin d'être un aliment, ce doit être un remède.

Un Amour modéré peut venir à notre aide,
 Quand lassé d'un Travail long & laborieux,
 Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légère
 Les Ecueils différens qu'ont les Mers de Cythère,
 C'est pour vous empêcher d'y périr quelque jour:
 Arrosez cependant les Myrtes de l'Amour;
 Et suivant les Conseils que vous dicte ma Verve,
 En adorant Venus, n'oubliez pas Minerve;
 Et joignez avec soin, sensible à votre Nom,
 Les Myrtes Amoureux aux Lauriers d'Apollon.

Ainsi l'on vit jadis dans Rome florissante,
 Lorsque tant de Héros la rendoient Triomphante,
 Que dans le Pantéon, sans choix injurieux,
 L'Encens des Sénateurs fumoit pour tous les Dieux.



EPITRE XIII.

A PODEWILS:

SUR

CE QU'ON NE FAIT PAS
TOUT CE QU'ON POURROIT FAIRE.

LABORIEUX Ami, dont l'Esprit Pacifique
Dirige le Vaisseau de notre République;
Vous, dont l'Activité remplissant mes Desseins,
Ne laisse point languir l'Ouvrage entre vos mains!
Ah, qu'il est peu de Gens réellement Utiles!
Les uns font pleins d'Esprit, les autres font Habiles:
Qu'il est rare d'en voir de vraiment Vigilans!
Ceux-ci font Inhumains, ceux-là font Indolens;
Et loin que leur Mérite au jour puisse reluire;

Ils

Ils n'en retirent point ce qu'il pourroit produire.
Qu'importe que l'Esprit ait l'art d'Imaginer?
Si nous n'y joignons l'art de bien Exécuter.
Il est nombre de Gens qui sur des Riens se vantent,
Que de foibles Effais facilement contentent;
Il en est de Pervers, dont la Méchanceté
Obscurcit le Mérite & la Capacité.

Les Mortels Paresseux vantent la Providence:
Ses Décrets absolus flattent leur Indolence:
Ils ne voient en tout lieu que la Nécessité,
L'Enchaîure des Faits & la Fatalité:
Leur molle Quiétude avec orgueil se fonde
Sur le soin qu'ont les Dieux de Gouverner le Monde:
Si de les charger tant ils semblent s'empresse,
C'est qu'ils pensent gagnèr à s'en débarrasser:
Jamais le Bien Public n'a pu toucher leurs Ames.

Si D'Argens apperçoit les dévorantes flammes
A l'entour de son Lit promptes à s'élever,
Sans que sa Volonté s'empresse à le sauver;
Insensible sur tout & restant dans sa place,
Il fera consumé par leur fureur vorace;
Et s'il paroît si froid sur son propre sujet,

Que

Que fera-t-il pour nous & pour tout autre objet?

Plongés dans le Repos, ces Fardeaux inutiles,
De la Société Membres secs & stériles,
Craignant le moindre Ouvrage & fuyant les Travaux,
Trouvent pour des renvois des prétextes nouveaux :
„ Il est trop tard : demain l'affaire sera faite. „
Ce jour arrive ; alors c'est une autre défaite :
Ils ne sortent jamais de leur Oisiveté.

Souvent on se Néglige & c'est par Vanité :
C'est ainsi qu'un Guerrier enyvré de sa Gloire,
Au moment séduisant d'une illustre Victoire,
Au lieu de terminer par un dernier effort
De fameux Démêlés qui balançoient le Sort,
Voit l'Ennemi battu précipiter sa fuite,
Sans achever l'ouvrage & hâter sa poursuite.
L'Amour propre flatteur enfle tous les Talens ;
Et les moindres Succès lui semblent les plus grands.
Il dit : „ C'en est assez ; & votre ardeur guerrière
„ Fournit abondamment sa brillante Carrière :
„ Conservez les Lauriers dont vous êtes muni.
L'Ouvrage est commencé qu'il croit l'avoir fini.

Lorsqu'un Esprit Méchant est enclin à mal faire,

Vai-

Vainement la Raison au fond du cœur l'éclaire.

Ainsi ces Démêlés dont le Nord est troublé,
Et dont tout l'Univers pensoit être ébranlé,
Seroient depuis longtems ajustés à l'amiable,
Si le Cœur endurci d'un Ministre exécrationnable
N'avoit à les nourrir employé son Pouvoir.

Ce farouche Ennemi d'un austère Devoir,
Loin d'amener la Paix sur ce triste Hémisphère,
Loin d'employer au bien son sacré Ministère,
En semant la Discorde entre de fièrs Voisins,
Découvre les noirceurs qu'engendrent ses Dessesins;
S'il n'étoit l'Ennemi de sa propre Patrie,
Il auroit appaisé la Suède & la Russie.

Si la Ruine affreuse & la Confusion,
Dont la Saxe ressent la triste oppression,
Ne se redressent point par ceux qui les discernent,
Qui voient tout leur abus, qui très-mal les Gouvernent,
Ne pensez pas qu'en eux ce soit Méchanceté,
Mais l'engourdissement de leur Oisiveté;
Ils craignent les Travaux, & leurs mains incertaines
De l'Etat aux abbois laissent flotter les rênes.

Ainsi par la Paresse un Esprit Négligent

Fait souvent plus de mal que s'il étoit Méchant ;
Ces puissantes raisons que je vien de déduire,
Altèrent le Bonheur de plus d'un grand Empire.

Mais ferions-nous donc seuls exempts de ces défauts ?

Ah ! dans nos Jugemens soions impartiaux ;

Attestons-en l'aveu de notre Conscience :

Avons-nous en tout tems la même Vigilance ?

Et n'est-il pas des jours où l'Esprit détendu ,

Incapable d'agir, est sans force & vertu ;

Où, loin d'approfondir le Tout ou sa Partie ,

A peine glissons-nous sur la Superficie ?

De ma légèreté vous me voiez rougir :

La Mort est un Repos, mais Vivre c'est Agir.

Le Temps qui fuit toujours, auroit dû nous apprendre ,

Que nos jours sont comptés, qu'il ne faut rien suspendre ,

Qu'il faut par les cheveux saisir l'Occasion ,

Et passer constamment ses jours dans l'action.

Quand même le Destin raccourcit notre Vie ,

Nous l'allongeons assez dès qu'elle est bien remplie ;

Dès que nous dirigeons au Bonheur des Humains

L'Usage du Pouvoir qui repose en nos mains :

A ce but nos Travaux doivent tous se réduire ;

L'Es-

L'Esprit toujours tendu doit sans cesse produire.

Comme ces Orangers dont les douces faveurs
Pouffent dans tous les mois & des Fruits & des Fleurs,
Dont la tête taillée avec tant d'élégance,
Est l'emblème charmant d'une heureuse abondance.

Si je Chante en mes Vers la mâle Activité,
Ne me supposez pas follement entêté
Des Esprits Turbulens qui respirant la Guerre,
N'ont d'autres vrais plaisirs que d'embraser la Terre:
De leurs Desseins pervers j'abhorre les noirceurs,
Et d'injustes Complots les sombres profondeurs:
Ah! plutôt vaudroit-il pour le Bonheur du Monde,
Que nous, appésantis d'une langueur profonde,
Ils fussent Fainéans, Oisifs & Paresseux,
Que de former sans fin des Projets dangereux.

Mais dans un Citoyen revêtu de Puissance,
Je blâme hautement le goût de l'Indolence:
Son Emploi, son Honneur, son Plaisir, son Pouvoir,
Tout devoit l'animèr à remplir son Devoir:
S'il est trop Négligent il est un Infidèle,
Et la Paresse en lui peut être criminelle:
On n'a pas de mérite à s'abstenir du Mal;

Etre ardent pour le Bien c'est le point principal.

Si l'on daigne approuver qu'un Poëme agréable
Orne la Vérité des attraits de la Fable,
Si la Naïveté peut-être de faison,
Pour adoucir les traits de l'austère Raïson;
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances,
Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des Sentences.

Nombre de Pélerins partîrent un beau jour
Pour un Lieu renommé qu'on fêtoit à l'entour,
Où dans un Temple antique une fière Déesse
Autour de ses Autels voioit grossir la Presse;
Mais tous ces Voiageurs étoient bien différens:
Les uns se repositoient dès les premiers momens;
D'autres plus fatigués dormoient de lassitude,
Faire dix pas par jour c'étoit fatigue rude:
Sans penser au Chemin, des Fous de Jeunes Gens
Prenoient des Papillons qui volent dans les Champs:
Pour cueillir quelques Fleurs ceux-ci se détournèrent;
Ceux-là de leurs Travaux longuement raisonnèrent,
Et ce Discours pour eux étoit si plein d'appas,
Qu'un bon an s'écoula sans qu'ils fissent un pas:
Un seul plus actif qu'eux, guidé par la Prudence,

Re-

Reconnut un sentier propre à sa diligence :

„ Suivez-moi, leur dit-il; c'est le meilleur chemin;

„ Au Temple nous pourrons nous reposer demain.

Ils répondirent tous: „ Nous avons nos méthodes :

„ Tu peux courir ainsi; nous sommes trop commodes.

„ Certain Sage disoit, qui pensoit sensément;

„ Il faut en ce qu'on fait se hâter lentement.

„ Nous tenons le chemin que suivirent nos Pères;

„ Gardons-nous d'enfiler des routes étrangères;

„ Leurs antiques Abus ont plus de prix pour nous,

„ Que mille Nouveautés qu'imaginent des Fous.

Tout le long du chemin leur Troupe morfonduë

Se traînoit lentement comme à pas de Tortuë;

Quand la Mort les surprit encore en voiageant,

Et s'élança sur eux mais successivement.

Ceux qui se repositoient dix pas de la Barrière,

Finirent les premiers leur funeste Carrière;

D'autres plus avancés eurent le même sort,

Et le chemin marquoit les traces de la Mort:

De tous ces Pélerins nul n'atteignit au Temple,

Que ce Mortel actif dont ils bravoient l'exemple,

Qui redoublant d'efforts sans en être épuisé,

206 EPI TREIZIEME.

Gagna tout seul le but qu'il s'étoit proposé.
La Déesse aussitôt le reçut à sa Fête;
De Lauriers toujours verts on couronna sa tête:
Au comble de ses Vœux il trouva le Repos,
Qui perdit lâchement tous ses flasques Rivaux;
Et l'on dit que son Nom fut gravé dans l'Histoire:
En cherchant le Repos on perd souvent la Gloire.



EPI.

ÉPIQUE

ÉPITRE XIV.

A STIL:

SUR

L'EMPLOI DU COURAGE ET
LE POINT D'HONNEUR.

STIL, sur le Point d'Honneur peu de Gens sont d'accord;
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la Mort;
Le Scélérat le place au sein d'un Crime atroce;
Le Glorieux le croit une Valeur féroce,
Vétillant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule Vengeance a le droit d'appaïser:
Ce fier Ressentiment d'un chimérique Outrage
Ressemble à la Fureur beaucoup plus qu'au Courage;

Rien

Rien n'est plus éloigné du véritable Honneur.

Nous prîsons les effets d'une utile Valeur,
Lorsque dans les Combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la Patrie :
Qui manque à ces Devoirs obscurcit ses Vertus,
Et ses Lauriers flétris tombent tous abatus.

La Suède a de nos jours souffert cette Infamie ;
Elle qui subjuga la fière Germanie,
Vit de ses Descendants les Cœurs abâtardis
Succomber sous l'effort des Russes enhardis :
La Finlande témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguères fut réduite.

Par un Destin pareil ces fières Républicains,
Dont le Valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noia dans le sang l'Idole Despotique,
Qu'élevoit dans leurs Murs un Maître Tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes Neveux,
Et fouiller les Vertus qui paroient leurs Aïeux :
De leurs lâches Soldats la déroute fut prompte ;
Laufeld & Fontenoi sont témoins de leur honte ;
Le Batave à la Peur indignement livré,
N'avoit dans ses Rempars nul asile assuré :

Tous

Tous auroient immolé leur Vie à la Patrie,
 Si leur Ame à l'Honneur avoit été nourrie;
 Ils auroient signalé la grandeur de leur Cœur,
 En périssant pour Elle ou vengeant son Honneur.

Tel est l'écart honteux d'un Cœur pusillanime!
 La Foiblesse est sa honte & la Terreur son crime:
 Mais si le Point d'Honneur se poussant à l'excès,
 Engendre des Débats, des Meurtres, des Forfaits,
 La Vertu disparoît, & c'est Scélératesse.

C'est ainsi que l'entend l'indocile Jeunesse;
 Au violent Courroux prompte à s'abandonner,
 Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
 L'Honneur est dans sa bouche; & pleine d'arrogance,
 De ce nom respecté décorant sa Vengeance,
 Sans daigner distinguer, dans son aveuglement,
 L'Ennemi de l'Ami, l'Etranger du Parent,
 Elle s'égorgera, sans avoir l'Ame noire,
 Comptant de se couvrir d'une immortelle Gloire.

Les premiers Mouvemens doivent se pardonner;
 La Passion l'emporte & peut nous entraîner:
 Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colère,
 Un Préjuge cruel, que le Monde révère,

Oblige deux Amis, Victimes de leur Sort,
Pour sauver leur Honneur, à se donner la mort:
Qui ne déploreroit qu'un Caprice bizarre
Ose infecter nos Mœurs d'un Usage barbare?

Sont-ce des Insensés? font-ce des Furieux,
Que ces Vengeurs cruels d'un Honneur odieux?
Non, c'est un Peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un Préjugé funeste entraîne dans le Crime;
Qui partagé des Cieux d'une rare Valeur,
Abuse de ses dons & se livre à l'Erreur.

Arrêtez, Malheureux! quelle est votre Furie?
Votre sang est trop pur, trop chère à la Patrie;
N'en couvrez point la Terre où vous vîtes le jour:
Ah! qu'avidé de sang, l'implacable Vautour
Tombe sur la Colombe ou sur la Tourterelle,
Et déchirant leur sein de sa ferre cruelle,
Disperse dans les Bois leurs Membres palpitans!
Les Vautours des Oiseaux sont les affreux Tyrans:
Mais vous, ô Prussiens! vous êtes tous des Frères;
Respectez vos Foyers, vos Pénates, vos Pères,
Ces Intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups;

Cet-

Cette Terre, Inhumains! qui vous a tous nourrie,
 Se trouve avec horreur de votre sang rougie:
 „ Verrai-je, ô Ciel! dit-elle, égorger mes Enfans?
 „ Leurs parricides bras se déchirer les flancs?
 „ Ah! quelle est la Furie, ou quelle est l'Euménide,
 „ Qui renouvelle ici l'affreuse Thébaïde?
 „ Parlez: êtes-vous nés des dents de ce Dragon,
 „ Abattu par Cadmus près du Mont Cythéron;
 „ Qui produisirent, lors qu'il les sema sur terre,
 „ Un Peuple qui périt en se faisant la Guerre?
 „ Ah! vous ai-je engendrés, mes Fils, pour que vos bras
 „ De l'homicide fer vous portent le trépas?
 „ Barbares Assassins! Si j'ai pu vous produire,
 „ Je vous fis pour aimer & non pour vous détruire:
 „ Epargnez ce beau sang: que mes Rivaux jaloux,
 „ Vaincus par vos Exploits, périssent sous vos coups!
 „ Oui, signalez contre eux l'indomptable Courage,
 „ Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage;
 „ Des mains de la Victoire attendez des Lauriers;
 „ Ceux qu'a teint votre sang, à mes yeux sont souillés:
 „ Le Courage rend-t-il les Humains sanguinaires?
 „ Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos Frères?

„L'Honneur ne souffre point de profanation.

J'applaudi de bon cœur à notre Nation,
Lorsque de ses Succès présens à ma mémoire,
Je me rappelle ici la Grandeur & la Gloire.

Mânes, que je révère, invincibles Héros,
Dont la haute Valeur terrassa nos Rivaux:
Souffrez que j'ose orner mes Poèmes funèbres
Des Noms que vos Vertus ont rendus si célèbres.

Si ma Lyre eut jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos Exploits glorieux;
Tant d'Ennemis vaincus, tant de traits de Clémence,
Les Pleurs de ma Patrie & ma Reconnoissance,
Ces Faits que publiera l'auguste Vérité,
Seront l'Exemple un jour de la Postérité:
Elle fera jusqu'ou s'élève une belle Ame,
Lorsque l'Amour du Bien & la Gloire l'enflame:
Que l'Immortalité me prête son burin!
Je vai graver vos Noms sur le durable Airain.

J'attesterai comment votre ardeur généreuse
Confondit des Césars l'Aigle présomptueuse;
Dans combien de Combats l'opiniâtre Ennemi
Plia sous vos efforts, fugitif ou soumis.

Illustres Fils d'Albert! l'Ennemi de son Foudre
 Tous les deux (juste Ciel!) vous a réduits en poudre;
 Mais si vous périssez, c'est sur le Champ d'Honneur,
 Trop dignes Rejettons de ce Grand Electeur,
 Qui jadis, comme vous, risqua cent fois sa Vie,
 En vengeant son Etat ou sauvant sa Patrie!
 Chèr Finck! ah! Schulenburg, que je plains votre sort!
 Toi, brave Fitzgherald, tu te livre à la Mort!
 Tous ces vaillans Guerriers au trépas se dévouent:
 Les Anglais font surpris, & les Hongrois les louent;
 Dans ce fameux Combat si longtems disputé,
 L'Amour de la Patrie & l'Intrépidité
 Les firent Triompher à force de Vaillance,
 Des vieilles Légions pleines d'expérience,
 Qu'Eugène avoit fû rendre invincibles sous lui,
 Et l'Aûtriche contre eux en vain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, Héros couverts de Gloire,
 Aufquels la Prusse doit sa seconde Victoire?
 Rien ne vous ébranla: ces perfides Saxons,
 Méditant en secret d'infames trahifons,
 Rompoient les nœuds sacrés d'une Triple Alliance;
 Ils quittoient nos Drapeaux, d'un front plein d'impudence;

Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvoient ternir,
 Ils fuioient & par crainte & pour nous affoiblir:
 Le Lorrain s'avançoit vers l'Elbe épouvantée;
 Mais par votre Valeur son onde ensanglantée
 Apprit à l'Océan vos immortels Exploits.

Hélas! chère Rotenbourg, est-ce vous que je vois?
 Victime de la Mort! Dieu! quel sanglant Spectacle!
 Esculape à mes Vœux opérant un miracle,
 Ou Mars vous rappella des rives du Trépas;
 L'Aûtrichien sentit le poids de votre bras;
 Et vos regards mourans jouïrent de sa fuite;
 Werdeck & Buddenbrock, ardens à la poursuite,
 Dans ces funèbres Champs terminèrent leurs jours.

* Bientôt la Politique, appelant des secours,
 Ligua cent Nations, qui juroient notre perte;
 De leurs Soldats nombreux la Terre fut couverte;
 Et l'on voioit marcher sous l'Aigle des Romains,
 Cravates & Saxons, Barbares & Germains;
 D'avance leur Orgueil s'érigeoit un Trophée;
 Ils descendoient déjà du haut du Mont Riphée;
 Un présage trompeur, un chimérique espoir
 Et leur présomption leur faisoient entrevoir

* Campagnes de
 1744. & 1745.

De

De la Prusse aux abbois la facile Conquête;
 Sans songer au Combat, ils régloient dans leur tête
 Le partage des Lieux qu'ils croioient subjuguier.

Que de sang généreux ce jour vit prodiguer !
 Schwerin, Truchses, Doring, vous perdîtes la Vie!
 Votre Sort glorieux est digne qu'on l'envie.

* Quoi! font-ce nos Dragons? font-ce des Demi-Dieux,
 Qui foulent à leurs pieds nos Ennemis poudreux?
 Quel nombre de Captifs, de Drapeaux, qui signale
 De leurs rares Exploits la Pompe Triomphale!
 Invincibles Guerriers! votre insigne Valeur
 Nous donna la Victoire & vous couvrit d'Honneur.

Prusse! de tes Héros la Race est immortelle;
 Cet Hydre renaissant sans fin se renouvelle:
 Dans des dangers nouveaux, de nouveaux Défenseurs!

Nos Ennemis vaincus raniment leurs fureurs:
 Sur les Monts fourcilleux de la sombre Bohème,
 Aux Complots meurtriers joignant le Stratagème,
 Ils formoient des Projets dictés par leur Courroux,

Le

* Le Regiment de Bareuth Dragons fit 21. Bataillons des Autrichiens Prisonniers à cette journée, & leur prit 77. Drapeaux: le Colonel Schwerin, le Général Gesler & Schmettau étoient à leur tête.

Le Nombre étoit pour eux; la Valeur fut pour nous:
 Héros! qui détruisiez leur funeste artifice,
 O Wedel! notre Achille, & vous, Goltz! notre Ulyffe:
 A vos bras généreux nous dûmes vos Succès;
 Oui, des larmes de sang arrosent vos Cyprès:
 Que d'obstacles vaincus par vos Cœurs magnanimes!
 Mille Foudres d'airain, les Rochers, les Abîmes,
 Les Volcans ennemis se virent confondus,
 Et le Nombre, à la fin, le cède à vos Vertus.

Mais quels sont ces Héros, dont le brillant Courage
 Triomphe des rigueurs d'une Saison sauvage?
 Le Lorrain, qu'animoit la Discorde & l'Enfer,
 Nous portoit de ses mains & la Flamme & le Fèr:
 „ Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie!
 „ Saccageons, disoit-il, ses Palais comme Troie!
 „ Tous leurs fièrs Défenseurs, dans leurs sanglans Combats,
 „ Ont été moissonnés par la faux du Trépas:
 „ Ce sang si beau, si pur, acheta leur Victoire:
 „ Tombeaux de leurs Héros, vous l'êtes de leur Gloire!
 „ Vengeons-nous désormais par un coup éclatant!

* A ce bruit, nos Guerriers, de Valeur redoublant, ^{Affaire de Kesselsdorff.}
 Volent pour nous venger; les Cieux leur sont propices;

Les

Les Abîmes, les Monts, les Rocs, les Précipices,
 Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
 Rien ne put arrêter leur généreux dessein;
 Ils bravent l'Ennemi que cent Foudres de Guerres
 Assûroient, vomissant leurs infernaux Tonnerres.

Escaladant des Monts tout chargés de frimats,
 Que défendoient le Feu, le Fer & le Trépas;
 Ils gagnent à la fin, à force de Courage,
 Ces Monts que chicanoit une inutile Rage;
 La Mort fond sur Bredow par des coups imprévûs:
 Tu le blesses, Cruelle! épargne ses Vertus!
 Des Ennemis altiers l'espérance est détruite;
 Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite:
 Ah! Polentz, Kleist, Rindorf! quels coups vous ont percés?
 Vous nous rendez Vainqueurs & vous seuls périssez!
 Quelle barbare Main termine vos Carrières?
 Il n'est plus d'Ennemis, il n'est plus d'Incendiaires:
 Vous avez Triomphé dans vos fameux Combats,
 Du Terrain, des Saisons, du Nombre des Soldats.

La Patrie à nos vœux de dangers préservée,
 La Patrie en ce jour par vos Exploits sauvée,
 Notre triste Patrie, en proie à ses douleurs,

E e

Ap-

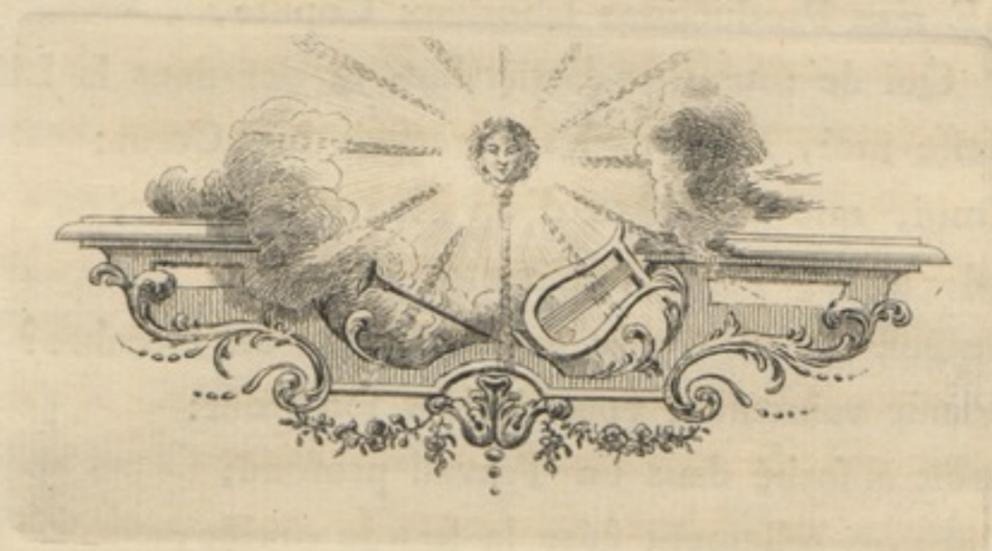
Appelle, en gémissant, ses vaillans Défenseurs:
Vos périls l'ont plongée en d'affreuses alarmes;
Et vos Lauriers sanglans sont baignés de ses larmes:
Oui, Mânes généreux! nos regrets vous sont dûs;
Notre Reconnoissance égale vos Vertus.

Telle est de nos Héros la Valeur admirable!
Tel est le Point d'Honneur, pur, simple & véritable,
Fécond en grands Exploits, soumis à son Devoir,
Utile à sa Patrie & doux dans le Pouvoir!
L'Etat fait affronter les périls de la Guerre:
Qui sauve sa Patrie, est un Dieu sur la Terre;
Il perd ses jours pour Ceux dont il les a reçus,
Expirant sur le corps des Ennemis vaincus.

Ainsi Léonidas au Pas des Thermopyles
S'immola pour la Grèce & défendit leurs Villes:
Son Audace étonna la Valeur du Persan;
Il arrêta lui seul ce fougueux Conquérant.
Ainsi chez les Romains le généreux Décie,
Pour fixer la Victoire, abandonna sa Vie.
Illustres Défenseurs! Héros des Prussiens!
Vous avez surpassé ces Guerriers anciens:
Vous ferez désormais nos Dieux & nos Exemples.

Mal-

Malheureuse Jeunesse! accourez à leurs Temples:
 Abhorrez vos Fureurs: loin de vous égorger,
 Apprenez que vos jours doivent se ménager:
 Si vous osez jamais prodiguer votre Vie,
 Ainsi que ces Héros mourez pour la Patrie:
 Malgré l'effort des Tems, leur Nom subsistera
 Autant que des Humains l'espèce durera,
 Et que l'Astre des Jours, du haut de sa Carrière,
 Dispensera sur eux sa brillante Lumière.



EPITRE XV.

A DARGET:

L' APOLOGIE DES ROIS.

DE mes Productions laborieux Copiste,
Qui de tous mes Ecrits sous ta clef tiens la Liste;
Confesse-moi, Darget, les secrets de ton Cœur:
Dis-moi, que penses-tu d'un Maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
Tel qu'est un Algébriste en combinant un Nombre?
Le Plaisir vainement veut dérider son front:
Il paroît absorbé dans un Travail profond;
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille;

Alors

Alors réfléchissant au fond de ton cerveau,
 Sur ce Roi si rêveur dans un Poste aussi beau;
 M' examinant longtems, n'est-ce pas que tu pense ?
 „ Son Bon Sens dans la Lune a fixé sa Séance. „

Un Roi dans l'Univers n'a rien à souhaiter;
 Son Sort est fortuné s'il en fait profiter;
 Il peut tout ce qu'il veut: Ah, qu'heureux sont les Princes!
 Arbitres Souverains d'un nombre de Provinces,
 L'Univers semble fait pour fléchir sous leurs Loix;
 Et la Guerre & la Paix se font selon leur choix:
 Idoles des Humains, Demi-Dieux de ce Monde,
 Leur Empire s'étend sur la Terre & sur l'Onde.

Ah! s'il plaïoit au Ciel de Couronner Darget,
 Au lieu de combiner quelque profond Projet,
 Ses beaux jours couleroient de Plaisirs en Délices;
 A ses vœux les Amours feroient toujourn propices;
 Bûvant, riant, chantant, du soir jusqu'au matin,
 Les Dieux-mêmes, les Dieux envieroient son Destin:
 Qui sous le Diadème a l'air mélancolique,
 N'est qu'un Cerveau blessé, Misanthrope & Stoïque....

Tout doucement, Darget! que ton Esprit calmé
 Suspende pour un tems son faux zèle enflamé!

Ton erreur t'éblouit; & Juge téméraire,
 Tu fuis les Préjugés qu'adopte le Vulgaire:
 Ecartons l'appareil, l'illusion, l'éclat:
 Examinons ici le fond de notre Etat!

La Médiocrité fait le fort de ta Vie;
 Tes jours font tous égaux; & ta Fortune unie,
 Te plaçant au milieu des deux extrémités,
 Des Besoins indigens, des Superfluités,
 (Ecueils contre lesquels le Genre Humain échouë)
 De ses Biens mesurés en ce Monde te douë:
 Plus élevé qu'un Nain, plus petit qu'un Géant,
 C'est être comme il faut, ni petit ni trop grand;
 Libre des embarras & d'un travail pénible,
 Ton Ame peut goûter un Sort doux & paisible,
 Jouissant du présent, sans prévoir l'avenir,
 Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah! trop heureux Darget, qui dans ta Vie obscure
 Ne crains point pour ton Nom l'Outrage ni l'Injure,
 Que sur les Noms connus des Grands & des Héros,
 L'Envie en frémissant répandit à grands flots!

Rourvû qu'en ton logis, ta Femme douce, honnête,
 D'un bruiant carillon ne rompe point ta tête;

Et

Et qu'enfin t'accueillant le soir à ton retour,
Par ses embrassemens ranime ton amour;
Pourvû que du cerveau nulle acreté fâcheuse
Ne porte sur tes yeux son humeur douloureuse;
Que Dalichamp te dise: „Oui, vous vous portez bien: „
Alors, Darget, alors il ne te manque rien.

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois tes Chagrins passés sous le silence,
Qu'égaïant mes Craïons par un riant Tableau,
Je flatte tes Destins en les peignant en beau.

Eh bien donc, j'y consens; il ne faut plus rien taire:
O le fâcheux métier que d'être Secrétaire
Auprès d'un Maître Auteur, soi-disant Bel-Esprit,
Qui du matin au soir, lit, versifie, écrit,
Et croit la Renommée, avec ses cent Trompettes,
Occupée à prôner ses frivoles Sornettes!
Tous les jours par caïers tu mets ses Vers au net;
Et quand tu les lui rends, Dieu fait quel bruit il fait:
D'un sévère Examen le pointilleux scrupule
S'étend sur chaque Point & sur chaque Virgule;
Là sont des E muets qui devoient être ouverts,
Ou c'est un Mot de trop, ajouté dans un Vers;

Puis,

Puis, en recopiant cet immortel Ouvrage,
Tu donnes son Auteur au Diable à chaque page.
Tel est de ton Histoire en deux mots le précis!
Mais vien, apprends de moi quels sont les vrais Soucis;
Qui de Nous est lié des plus fortes entraves;
Des Dargets ou des Rois quels sont les vrais Esclaves:
Tu crois, par ce début, que j'orne mes Discours
Du Paradoxe en vogue & chéri de nos jours,
Qui perce en chaque Ouvrage, & qui se fortifie,
Par quelques Argumens de la Philosophie.

Soit Paradoxe ou non, c'est une Vérité
Que la Grandeur des Rois cache par vanité.

L'Emploi d'un Souverain, Darget, n'est pas facile,
Quand il veut Gouverner en Roi vraiment habile;
Que, sans se rebuter d'un pénible travail,
Il règle en ses Etats jusqu'au moindre détail.

Là, Thémis soutenant sa Balance inégale,
Et réprimant en vain la Discorde infernale,
Aux Loix de l'Equité conformant ses Arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les Procès:
Un Hyde renaisant qu'on nomme la Chicane,
En abboiant contre elle, élève un front profane;

Et

Et lorsque dans les fers on veut le captiver,
 Il s'échape à l'instant & revient vous braver :
 Cet Ouvrage est pareil à ceux de Pénélope ;
 Mais qui ne deviendrait à bon droit Misanthrope ?
 Quand aiant terminé cent Procès fatigans,
 On voit dans les Plaideurs autant de Mécontents,
 Qui, mesurant leurs droits au gré de leur caprice,
 De propos diffamans accablent la Justice.

Là sur les facultés des états inégaux,
 Aux loix de l'Equité se règlent les Impôts :
 Ce que paie à l'Etat le Fuseau, la Charruë,
 Au Soldat affamé, de droit se distribuë :
 Le Peuple doit fournir aux différens Emplois,
 Qui servent & la Cour, la Finance & les Loix :
 Le Débiteur chargé prétend qu'on le soulage ;
 Le Courtifan avide exige d'avantage ;
 Et féconds en Projets qui bercent leur espoir,
 Aucun ne veut païer & tous veulent avoir :
 Qu'heureux seroit le Roi, qui, véritable Adepte,
 Du Grand-Oeuvre en effet trouveroit la recepte !
 Plus heureux, s'il pouvoit d'inquiets Citoïens
 Faire, pour leur repos, des Platoniciens !

Ici font d'autres Soins; il faut qu'un bras sévère
 Retienne en son devoir le fougueux Militaire;
 Dans son Libertinage un farouche Soldat,
 Loin de le soutenir, renverferoit l'Etat :
 En ses Prétoriens Rome eut autant de Traîtres,
 Ils marchandoient l'Empire & lui donnoient des Maîtres :
 Si c'est pour les Combats qu'on nourrit ces Lions,
 Bellone a feule droit d'allonger leurs chaînons;
 Mais pour affujettir leur fière Indépendance,
 Pour oppofer un frein à leur folle Licence,
 Il nous faut, tour à tour, employer la Rigueur,
 L'Espérance, la Crainte & même la Douceur :
 La Prudence, après tout, a droit de nous reftreindre ;
 Il faut nous faire aimer, il faut nous faire craindre

Ah, grace au Ciel! dis-tu prenant un air aifé,
 Mon Maître en ce Discours enfin s'est épuifé.
 Epuifé? moy! Mais oui . . . Darget, cette matière
 Pour un Homme d'Etat eft une ample carrière;
 Je ne t'ai présenté que trois Points différens,
 Il en eft plus de mille & tous font importans.

Dans le Gouvernement, la Sûreté Publique
 Se fonde & fe foûtient deffus la Politique;

En

En unissant les Rois, elle oppose à propos
 Leur Puissance aux Dessesins d'ambitieux Rivaux;
 Et par le juste poids d'un prudent Equilibre,
 Elle maintient l'Europe indépendante & libre:
 Tant que la Bonne-Foi parla dans ses Traités,
 Ces utiles liens ont été respectés:
 L'Intérêt les fouilla presque en leur origine;
 Sa bouche empoisonnée y prêcha sa doctrine;
 Avec lui s'y glissa le méfiant Soupçon,
 L'Envie aux noirs Serpens, la fière Ambition,
 La Vanité, l'Orgueil, la Finesse, l'Intrigue,
 Et la Haine funeste, en fureurs si prodigue:
 Le Monde fut peuplé d'illustres Scélérats,
 Pestés du Genre Humain & Fléaux des Etats:
 La Politique enfin, dégénéralant en Fourbe,
 Comme un Serpent rampant se replie & se courbe;
 Il cache ses poisons dessous l'appât des fleurs;
 C'est un Caméléon qui prend mille couleurs;
 Dans le Conseil des Rois il souffle les Ministres;
 Il dresse des Projets, aux Nations, sinistres;
 Ces Crimes, par les Loix sur les Peuples, punis,
 Sous la Pourpre, grand Dieu! paroissent ennoblis.

Depuis que l'Univers adopta ces Maximes,
Nous voions sous nos pas entr'ouvrir des abîmes;
Nous sommes entourés de cent pièges tendus,
Comme sous ces Glacis d'Ennemis défendus,
Où l'Assiégeant timide, en main tenant la Sonde,
Avance en éventant les Mines à la ronde.

Entre les Souverains, il n'est que peu d'Amis;
Les plus proches Voisins font les plus Ennemis:
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine;
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine;
Et d'un ceuil pénétrant lisant dans l'avenir,
Découvrir tout le mal que l'on doit prévenir.

Tels font les Soins, Darget, que la Couronne exige;
Souvent sur ses Devoirs le Sage se néglige;
Lors même qu'il est quitte envers tout son Etat,
Le Public de ses Rois juge comme un Ingrat.

On veut qu'il sache tout, la Guerre, la Finance,
L'Art de Négociier & la Jurisprudence;
Qu'il soit Universel dans ce vaste Métier,
Dont chaque point demande un Homme tout-entier:
Celui qui l'offensa, le trouve trop sévère;
L'autre le croit trop doux; celui-ci trop colère:

Fait-

Fait-il la Guerre? on dit: „C'est un Roi furieux;
 „Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux. „
 S'il conserve la Paix, sans Honneur & sans Gloire;
 Sans doute que son Nom brillera dans l'Histoire:
 S'il Gouverne par lui; c'est un Prince jaloux,
 Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts:
 Commet-il de l'Etat le soin à ses Ministres?
 On l'assassine alors par cent propos sinistres:
 A-t-il des Favoris? son foible fait pitié:
 N'en a-t-il point? ce Prince est sourd à l'Amitié:
 L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue;
 L'Econome est vilain; le Libéral, prodigue,
 Et le Galant, sur tout, passe pour Débauché.

Tel est de notre Etat le portrait ébauché!

Comment joindre, Darget, tout GrandsRois que nous sommes,
 La Vertu qu'ont les Dieux, aux Foibles des Hommes?
 L'Humanité n'a point tant de Perfections:
 Si nous voulons des Rois privés de Passions,
 D'un Esprit tout égal & que rien ne remuë;
 Allons, qu'Adam travaille & fasse une Statuë:
 Ce Simulacre vain, d'un marbre inanimé,
 Seroit digne, je crois, d'être seul estimé.

Veus-tu favoir pourquoi la cruelle Satyre
S'acharne sur les Rois, les mord & les déchire?
C'est que par son penchant aimant la Liberté,
L'Homme craint un Pouvoir qui n'est point limité:
Voi de quelques Seigneurs la basse jalousie;
Voi comme ils sont rongés de dépit & d'envie,
De n'oser élever leurs vœux ambitieux
A ce Throne, où tout Roi leur devient odieux:
Pour calmer leur dépit ils frondent la Régence
Des Rois, dont ils voudroient occuper la Puissance:
Voi ce tas de Grimauds, d'obérés Mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous Postes vacans;
Tous veulent les avoir; on les donne aux plus dignes;
Alors de ces Jaloux les Satyres malignes,
Pour venger les affronts qu'impriment les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos Vertus:
De nouveaux Mécontens cette Troupe grossie,
Epilogue tout haut le cours de notre Vie;
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi, foible Mortel, pourroit-il s'en flatter?

Aimer toujours le Bien, le suivre par principe,
Sans faire attention au bruit qui se dissipe,

C'est-

C'est-là notre parti; laissons donc bourdonner
 Cet essain de Frélons, sans nous en chagriner.
 Si, risquant nos Secrets, nous osions leur répondre,
 Par le mot de l'Enigme on pourroit les confondre:
 Nos Censeurs obstinés font autant de Dargets,
 Ils n'ont vû que de loin ces importants Objets;
 LA CRITIQUE EST AISE'E ET L'ART EST DIFFICILE:
 Un Particulier doux fait un Roi mal-habile;
 Et tous ces Phaétons, jeunes Présomptueux,
 Devenus Souverains feroient cent fois pis qu'eux.

Ne pense point, Darget, que dangereux Sophiste,
 De cent Rois Criminels affreux Apologiste,
 Abusant de ma Lyre & du charme des Vers,
 Je Chante des Tyrans, l'Horreur de l'Univers;
 Ma Muse ose blâmer l'infame conduite
 De ces vulgaires Rois qui n'ont aucun mérite,
 Lâches, inappliqués, faciles, indolens,
 Avides Oppresseurs, inhumains, violens.
 Je vai te craïonner leurs traits d'après nature:
 Un Tel Mais mon Discours te lasse outre mesure;
 Tu brûle, en ce moment, de revoir ta Maison,
 Où ta Femme t'attend pour plus d'une raison.

Déjà

Déjà plus d'une fois ta Cuisinière experte
Peste sur tes délais, quand la Table est couverte:
Tes délicats ragoûts pourroient se refroidir;
Et ton Cocher là-bas fouëtte à nous étourdir:
Tes Valets excédés maudissent le Poëte,
Qui te fait tous les soirs allonger ta diète.

Pars donc, puisqu'il le faut; mais conviens avec moi,
Que les Grands ne sont pas plus fortunés que Toi.



EPITRE XVI.

A MON ESPRIT.

ECOUTEZ, mon Esprit, je ne faurois le taire :
 Tous les mauvais propos que de vous j'entends faire,
 Vos défauts, vos travers, m'ont mis au désespoir.
 Quoi! vous étudiez du matin jusqu'au soir?
 D'un violent désir suivant l'intempérance,
 Vous faites le Savant? ah! quelle extravagance?
 En feuilletant sans cesse un Auteur vermoulu,
 Que jamais aucun Roi, dans l'Univers, n'a lû;
 Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaifes,
 Vous remplir le Cerveau de cent doctes fadaïses?
 O Ciel! un Roi Savant? ce mot me fait frémir.
 Jamais dessein plus fou pouvoit-il vous venir?
 Qu'un Roi fache arrêter un Calcul de Finance,
 Parafcr un Traité, signer une Ordonnance;
 C'est beaucoup dans le Siècle où l'on vit aujourd'hui:

G g

Peut-

Peut-on, en conscience, exiger plus de lui?

Un Roi doit soutenir la Majesté du Throne;
Imbu de la Grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ses Voisins & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux:
Qu'importe le Savoir? la Science parfaite,
C'est de connoître à fond les Loix de l'Etiquette;
Cette Règle des Cours assujettit aux Grands
Ces oisifs Affairés qu'on nomme Courtisans.

Oui, marmotez tout-bas au Ministre en silence
Un Compliment obscur dans un jour d'Audience;
Soiez Chasseur outré; forcez-vous à Jouër;
Et surtout, sans rougir, entendez-vous louer;
Empressez vous au Prône & baillez au Spectacle;
Soiez morne au Souper; ne parlez qu'en Oracle;
Et mettez vos ennuis à la mode à la Cour:
Voilà comment un Roi doit vivre chaque jour;
Tel étoit le Métier qu'il vous falloit apprendre!

Vos Plaisirs, mon Esprit, ont droit de me surprendre;
L'Etude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos Grandeurs & perd la Roiauté.

Je vous dirai bien plus: pour comble de manie,

On

On vous dit possédé de la Métromanie:
Oui, vous êtes Poëte en dépit d'Apollon;
Pouvez-vous renier ce Poëme bouffon,
Où d'un stile mordant blâfant toute la Terre,
Vous critiquez les Cieux au mépris du Tonnerre?
Sachez que sur Homère aiguïser vos Bons Mots,
C'est attirer sur vous l'essain de ses Dévots.

Pouvez-vous ignorer que sous différens Titres,
On voit courir de vous des Odes, des Epitres,
Où, comme la Neuville, échauffant vos poûmons,
Vous prêchez la Vertu par d'ennuieux Sermons?
Du Langage Français ignorant les finesses,
Vous mettez Vaugelas & d'Olivet en pièces:
Ah! si Boileau vivoit, peut-être un beau matin
Votre Nom dans ses Vers remplaceroit Cotin:
Que la rougeur au moins vous en monte au visage!
Aiez honte du tems qu'absorbe un tel Ouvrage,
Et fans vous dessécher le Cerveau vainement,
Quittez du Bel-Esprit le fol amusement.

Mais vous me répondez, qu'Amant de l'Harmonie,
Transporté malgré vous par le Dieu du Génie,
Vous pouvez librement suivre votre Plaisir,

Lorsque vos Fonctions vous donnent du Loisir;
 Que si, pour s'amuser, on voit plus d'un grand Prince
 Prendre dans ses filets les Daims de sa Province;
 Vous charmez vos ennuis par vos divins Concerts,
 Inondant le Papier d'un déluge de Vers;
 Que lorsque d'autres Rois courent à la poursuite
 D'un Cerf, qui par leur Meute est réduit à la fuite,
 Grimant dessus les Monts, traversant les Forêts,
 Vont faire la Curée au milieu des Marêts;
 Vous poursuivez chez vous une bizarre Rime,
 Un Mot que votre sens exige & qui l'exprime;
 Qu'avant que de passer votre tems à bailler,
 A faire mille riens sans oser travailler;
 Vous quitteriez plutôt, Grandeur, Scèptre, Patrie,
 Et des Rois empesés la lourde Confrèrie;
 Et que l'Art de Penser, dont vous êtes épris,
 Mériteroit l'estime, au lieu des vains mépris
 D'un Peuple plein d'erreurs, d'un Public imbécille,
 Qui juge en vrai Midas & prononce en Zoile.

J'en convien, mon Esprit, mais n'allez pas choquer
 Des Usages reçus, qu'on risque d'attaquer:
 Je ne suis que l'Echo de votre Renommée;

Je

Je vous rends tous les bruits que fa bouche a semée ;
On se moque sur tout du peu de Gravité
Dont vous affaïsonnez l'auguste Roiauté ;
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille :
„ N'avons-nous pas, Amis, un bien plaïfant Consul? „
Si vous ne prouvez rien, votre Discours est nul ;
Ces modernes Censeurs sont aisés à confondre ;
Voici ce qu'en deux mots vous pouvez leur répondre :
Yvre de mes Plaisirs, ai-je, comme un Ingrat,
Négligé mes Devoirs, sacrifié l'Etat ?
M'a-t-on vû du Public tromper les espérances ?
Trainer de longs Procès ? embrouiller les Finances ?
Des Traités ébauchés languir pour les Beaux-Arts ?
M'a-t-on vû des derniers paroître au Champ de Mars ?
Mais si, sur tous ces points faisant briller mon zèle,
Je fus infatigable, à mes Devoirs fidèle,
Du Peuple prévenant sans cesse les Désirs ;
Par quelle Cruauté fronde-t-on mes Plaisirs ?
Je voi couler mes jours au sein de l'Innocence ;
Enchanté des attraits dont brille l'Eloquence,
J'essaïe mes Talens sur différens accords ;

Chez Horace & Maron je puise mes Thrésors ;
 Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre ;
 Mais un peu plus bas qu'eux, je n'ai point à me plaindre.

Hé quoi ! dans ma Grandeur & dans ma Roiauté,
 Je ne jouïrai point du peu de Liberté,
 Qu'un Berger, conduisant son Troupeau pacifique,
 A de chanter le soir une Chançon rustique ?
 Lorsqu'il est fatigué des ardeurs du Soleil,
 Sa voix, en fredonnant, provoque le sommeil.

Achille pourra donc, dans son jaloux délire
 Regrettant Briseïs, joüer seul de la Lyre :
 Et je ne pourrai point, moi seul dans l'Univers,
 Adoucir mes Travaux par le charme des Vers ?
 Quoi, l'on m'interdira les sources du Permesse ?
 Du Monde prosterné voiant grossir la presse,
 Je ferai comme un Saint à qui l'on fait la Cour,
 Lorsque l'Almanac dit que c'est le Saint du jour ?
 On me fera Martyr de la Cérémonie ?

Ah ! secouons le joug de cette Tyrannie :
 Tant pis, si le Bon - Sens paroît hors de saison ;
 Je m'éclaire au Flambeau que porte ma Raïson,
 Et du Peuple bravant la fote fantaisie,

J'élève au dessus tout l'auguste Poësie:
Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois
Lequel est le plus Grand du Poëte ou du Roi.

L'Univers est soumis à nos Vœux Poétiques;
Et nous voions des Rois les Bornes Monarchiques:
Notre Règne s'étend par de-là tous les Tems;
Le vain éclat du leur dure peu de momens:
Nous devons nos transports au seul Dieu du Génie;
Le Hasard qui préside au destin de la Vie,
Fait naître, Successeur du plus puissant des Rois,
Un stupide Fétus qui remplit ses Emplois,
Qui végète sans vivre, & des Humains l'Arbitre,
N'a pour toute Vertu que la pompe d'un Titre;
Mais les Fils d'Apollon s'élèvent jusqu'aux Cieux:
Quand nous osons parler le Langage des Dieux;
A peine parlent-ils le Langage des Bêtes:
Des Lauriers toujours verds ont couronné nos têtes;
Plus d'un Roi par nos Chants est devenu fameux;
Notre Gloire jamais n'a rien emprunté d'eux;
En vain sur notre Nom un Souverain décide;
Le Pont n'avilit point les doux accords d'Ovide:
Qu'un Prince sans Honneur sur le Throne amolli,

Ex-

Expire? dès ce jour son Nom est dans l'Oubli;
Dans quelque vieux Bouquin de Généalogie,
Il servira d'époque à la Chronologie;
Ces Rois anéantis restent pour toujours morts:
Au lieu que de nos Vers les sublimes accords,
Des Siècles destructeurs perçant la nuit obscure,
Font passer notre Nom à la Race future:
Nos durables Travaux ont vûs à leurs côtés
Périr des Monumens solides & vantés;
De la superbe Thèbe il n'est trace légère,
Quand trois mille ans après nous conservons Homère:
Depuis que le Trépas redoutable aux Humains,
D'Auguste & de Virgile eût tranché les Destins;
Lasse de ses Combats que l'Histoire nous vante,
Aux Exploits du Héros mon Ame indifférente,
N'y voit que des Hauts-Faits qu'ont produit tous les Tems:
Mais Virgile me charme & plaira dans mille ans;
Il émeut lorsqu'il peind la ruine de Troie,
Au Fèr du Grèc vengeur, à cent Flammes en proie;
Il touche par l'amour de la triste Didon,
Du Bûcher funéraire allumant le Brandon:
Quel feu! quand sur le Styx il fait voguer Enée;

Qu'il

Qu'il lui montre aux Enfers l'heureuse destinée
Et de ses Descendans & du Peuple Romain;
Que parmi ces Esprits d'un nouveau Genre-Humain,
Il fait paroître Octave, étendant son Empire
De l'Inde jusqu'aux Lieux où le Soleil expire:
Auguste en ses Hauts-Faits n'eut d'autre but que lui;
Maron Chanta pour nous, il Triomphe aujourd'hui.

Mais du Pouvoir des Rois connoissons l'Origine:
Pensez-vous qu'élevés par une Main Divine;
Un nombre de Sujets leur ait été commis,
Comme un Troupeau stupide à leurs Ordres soumis?
Les Crimes effrontés, les Parjures, les Traîtres
Forcèrent les Humains à se donner des Maîtres;
Thémis arma leurs bras de son Glaive vengeur,
Pour contenir l'Injuste ébranlé par la Peur;
D'autres, en usurpant un Bien illégitime,
Devinrent Souverains, en prodiguant le Crime;
Et passent pour Héros chez les Ambitieux.

Notre Origine est pure, elle nous vient des Cieux;
Apollon nous plaça sur le haut du Permesse;
C'est l'Immortalité qui fait notre Noblesse.

Ah! si jamais les Grands n'avoient fait que des Vers,

H h

Qu'ils

Qu'ils auroient épargné de Maux à l'Univers!
 César peu soucieux d'un Pouvoir Despotique,
 Auroit jusqu'au Trépas servi sa République;
 On n'auroit point connu ces trois Triumvirats,
 Sanguinaires liens d'illustres Scélérats,
 Qui sur les Grands de Rome exerçoient leur Vengeance:
 Si le Héros du Nord, si fier de sa Vaillance,
 Plus Paladin que Roi, chez le Sarmate, errant,
 Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le Grand,
 Eût choisi pour Modèle Horace ou bien Pindare,
 Le Czar ne l'auroit point vaincu chez le Tartare.

Les Muses ont surtout l'Art d'adoucir les Mœurs:
 Leurs Exploits sont des jeux, leurs Armes sont des fleurs;
 Dans les tranquilles Bois où ces Nymphes habitent,
 Jamais les Passions n'entrent ni les excitent;
 On jouit dans ces Lieux d'une éternelle Paix

Comment donc, mon Esprit? vous vous mettez en frais!
 Quel Dieu, pour me punir, vous délia la Langue?
 Quel nouveau Cicéron dicta votre Harangue?
 Cet amas de raisons a pu m'intimider,
 Mais c'est le Monde entier qu'il faut persuader;
 Il ne se nourrit point d'une vaine fumée;

Sa Critique sur tout vivement animée
 Rit de vos méchans Vers: mais, quoi! s'ils étoient bons,
 Et s'ils pouvoient charmer, en variant leurs sons,
 D'Argens, Algarotti; si Maupertuis les loüe;
 Si l'Homère Français lui-même les avoüe!
 Que diroit-on alors? Quelles sont vos erreurs?
 Connoissez, mon Esprit, le poison des Flatteurs;
 Les doux sons de leur voix égalant les Sirènes
 Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines:
 Mais imitez Ulyffe; & sourd à leurs accens,
 Rejetez pour toujourns un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un Roi, quoi qu'il propose,
 Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
 S'il aime les Dangers, les Combats, les Hasards,
 Pour l'élever plus haut on abaissera Mars:
 S'il est Fort, aussitôt le Flatteur, sans scrupule,
 Lui prouve que d'Alcide il est le seul Emule:
 Son Cœur est-il d'Amour facile à s'enflamer?
 C'étoit pour lui qu'Ovide avoit fait l'Art d'Aimer:
 Lorsqu'à de mauvais Vers, comme vous, il s'amuse,
 Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse:
 Revenez, mon Esprit, de votre aveuglement;

Que l'Amour-propre enfin le cède au Jugement;
Fussions-nous cent fois plus parfaits que les Anges,
Rabattons, sans orgueil, les trois quarts des Louanges,
Que certains Beaux-Esprits nous donnent à l'excès :
Vous faut-il tant d'encens pour ces foibles succès ?
Qu'avec Horace un jour votre Muse Barbare,
Pour vous apprécier, humblement se compare ;
Alors de vos Ecrits les défauts dévoilés,
Vous feront convenir du peu que vous valez ;
De vos Vers détestant l'insipide Volume,
Vous remettrez d'abord l'Ouvrage sur l'enclume :
Etudiez sur tout la docte Antiquité ;
Plus vous approcherez de son Urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ses divins Ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des Suffrages.

C'est là votre Modèle, & ces Thrésors ouverts
Orneront vos Ecrits & plairont dans vos Vers.
Mais puisque je vous voi toujours inébranlable ;
Que les Vers ont pour vous un charme inconcevable ;
Que ne pouvant vous taire, en marmotant tout-bas,
Comme cet indiscret Confident de Midas,
Vous contez aux Rozeaux mes passe-tems frivoles ;

Du-

Du moins consolez-moi de vos Visions folles,
Et rendez compte un jour aux Lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des Tems,
Ou si quelque hazard vous amène au Grand Monde,
Quel étoit cet Auteur dont la Veine féconde,
Montant sur l'Hélicon par l'appât du Plaisir,
Mit à vous composer ses momens de Loisir?

Dites, que mon Berceau fut environné d'Armes,
Que je fus élevé dans le sein des Alarmes,
Dans le milieu des Camps, sans Faste & sans Grandeur,
Par un Père sévère & rigide Censeur;
Que je fus Ecolier des plus grands Capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces Mœurs d'Athènes,
Je fus Ami des Arts plutôt que vrai Savant;
Mais que sans me bouffir ni d'orgueil ni de vent,
Et simple Courtisan des Filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime Gloire
D'être le plus fêté parmi leurs Nourrissans;
Que sachant me bornèr & rabaisser mes Sons,
Je me suis contenté de peindre ma Pensée,
Et de parler raison en Prose cadencée.

Dites, que j'ai plié deffous l'Adversité;

H h 3

Mais

Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté ;
 Que rien ne put troubler le repos de ma Vie ;
 Que la Pratique étoit ma vrai-Philosophie ;
 Sans me remplir l'Esprit du Systême des Cieux ,
 Je préférois ma Lyre aux Arts fastidieux ;
 Que fans haïr Zénon, j'estimois Epicure ,
 Et pratiquois les Loix de la simple Nature ;
 Que je fus distinguer l'Homme du Souverain ;
 Que je fus Roi sévère & Citoyen humain ;
 Mais quoiqu'Admirateur de César & d'Alcide ,
 J'aurois suivi par goût les Vertus d'Aristide .

Lorsque la Parque un jour lasse de ses Fuseaux ,
 Aura tranché mon Fil d'un coup de ses Ciseaux ;
 Que sur ma Cendre éteinte abboiera la Satyre ;
 Dites, que méprisant tout ce que pourra dire
 Un Esprit irrité, chagrin, mal-fait, tortu,
 Trop rigide Censeur de ma foible Vertu ;
 Sans aimer la Louange, insensible à tout Blâme,
 J'ai toujours conservé le repos de mon Ame ;
 Et que m'abandonnant à la Postérité,
 Elle peut me juger en toute Liberté .

F I N D U S E C O N D T O M E .

TA-

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES

DANS LE TOME II.

PRFACE. C'est à vous, mes Amis, que j'offre cet
Ouvrage, &c. Pag. 3

O D E S.

- O**DE I. *A GRESSET.* Divinité des Vers & des Etres
qui pensent, &c. 7
- O**DE II. LA FERMETÉ DANS LES MALHEURS. Fureur
aveugle du Carnage, &c. II
- O**DE III. SUR LA FLATTERIE. Quelle Fureur, quel
Dieu m'inspire, &c. 18
- O**DE IV. LE RENOUVELLEMENT DE L'ACADÉMIE DES
SCIENCES. Que voi-je? quel spectacle! ô ma chère
Patrie! &c. 26

ODE

T A B L E.

ODE V. SUR LA GUERRE PRÉSENTE. Europe! jusqu'à quand ta rage frénétique, &c.	32
ODE VI. SUR LES TROUBLES QUI MENACENT LE NORD. L'Univers ébranlé ne respire qu'à peine, &c.	38
ODE VII. <i>AUX PRUSSIENS.</i> Prussiens, qui brillez d'une immortelle Gloire, &c.	45
ODE VIII. LA VIE EST UN SONGE. Chèr Maupertuis, le Tems s'enfuit, &c.	50

E P I T R E S.

EPI TRE I. <i>A MON FRERE LE PRINCE DE PRUSSE.</i> O Vous, en qui mon Cœur plein d'un sincère A- mour, &c.	59
EPI TRE II. <i>A HERMOTHIME:</i> SUR L'AVANTAGE DES LETTRES. Ecoutez, Hermothime: une Amitié sincè- re, &c.	69
EPI TRE III. SUR LA GLOIRE ET L'INTÉRÊT. Soit dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use, &c.	83
EPI TRE IV. <i>A ROTENBOURG:</i> SUR LES VOIAGES. J'en convien, Rotenbourg, quoique l'on en présume, &c.	98

EPI-

T A B L E.

EPITRE V. <i>A D'ARGENS</i> : SUR LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN. O que j'approuve fort votre Bon Sens, D'Argens, &c.	III
EPITRE VI. <i>A SWËRTZ</i> : SUR LES PLAISIRS. De nos brillans Plaisirs, aimable Directeur, &c.	126
EPITRE VII. <i>A ALGAROTTI</i> . Aimable Rejetton de l'antique Aufonie, &c.	136
EPITRE VIII. <i>A MA SOEUR DE BAREUTH</i> . SUR L'USAGE DE LA FORTUNE. Du songe des Grandeurs l'image évanouie, &c.	145
EPITRE IX. <i>A FINCK</i> : LA VERTU PRÉFÉRABLE À L'ESPRIT. Le Défaut principal du Siècle où nous vi- vons, &c.	156
EPITRE X. <i>A MON FRERE FERDINAND</i> : SUR LES VOEUX DES HUMAINS. Que les Hommes font fous! qu'ils se font d'embarras! &c.	166
EPITRE XI. <i>A MA SOEUR DE SUEDE</i> . Quelle Gloi- re en ce jour, ma Sœur, vous environne! &c.	178
EPITRE XII. <i>A CHASOT</i> : SUR LA MODÉRATION DANS L'AMOUR. Ne pensez pas, Chasot, qu'imi- tant Diomède, &c.	188

K

T A B L E.

EPITRE XIII. *A PODEWILS*: SUR CE QU'ON NE
FAIT PAS TOUT CE QU'ON POURROIT FAIRE. La-
borieux Ami, dont l'Esprit pacifique, &c. 198

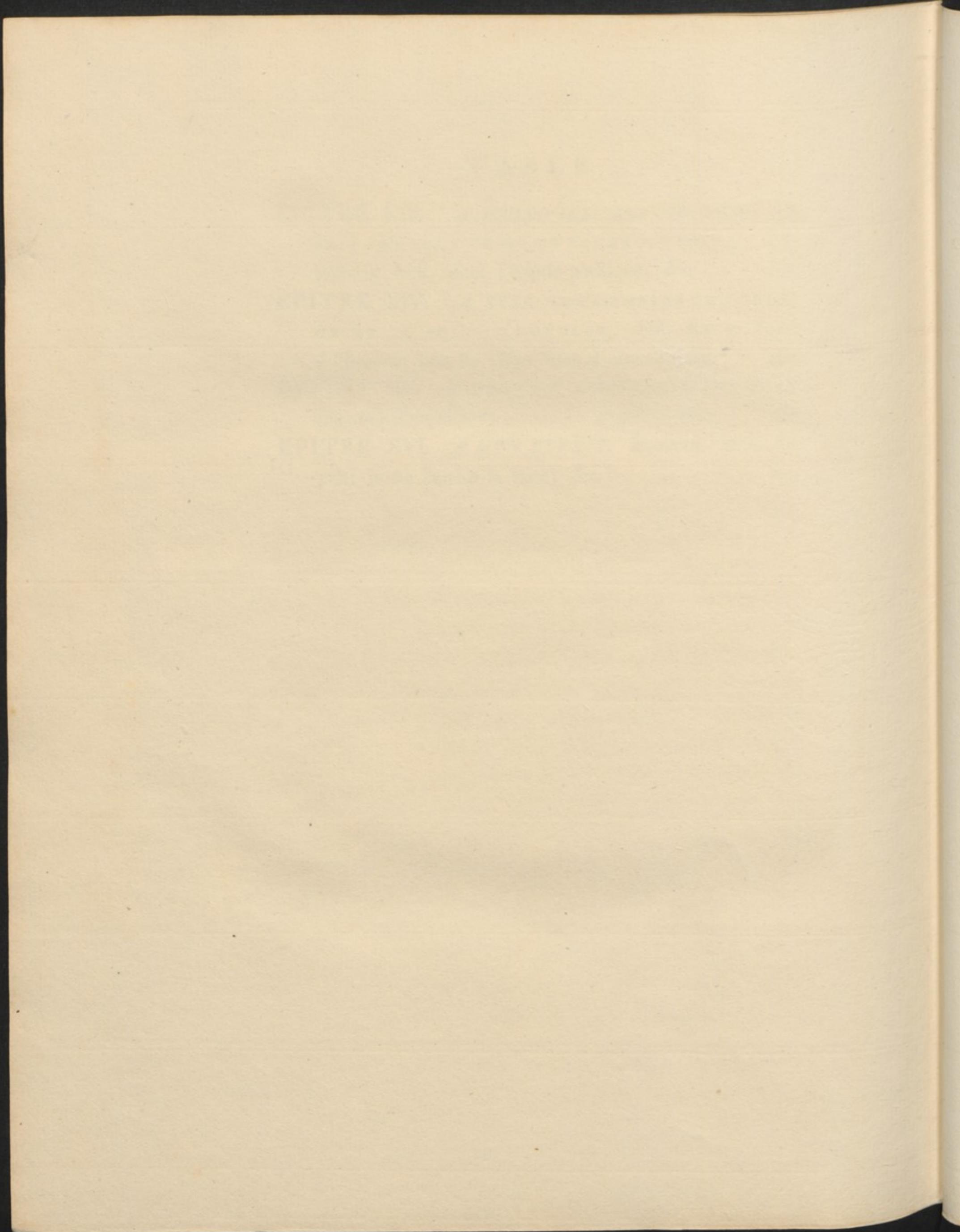
EPITRE XIV. *A STIL*: SUR L'EMPLOI DU COURA-
GE ET LE POINT D'HONNEUR. Stil, sur le Point
d'Honneur peu de Gens font d'accord, &c. 207

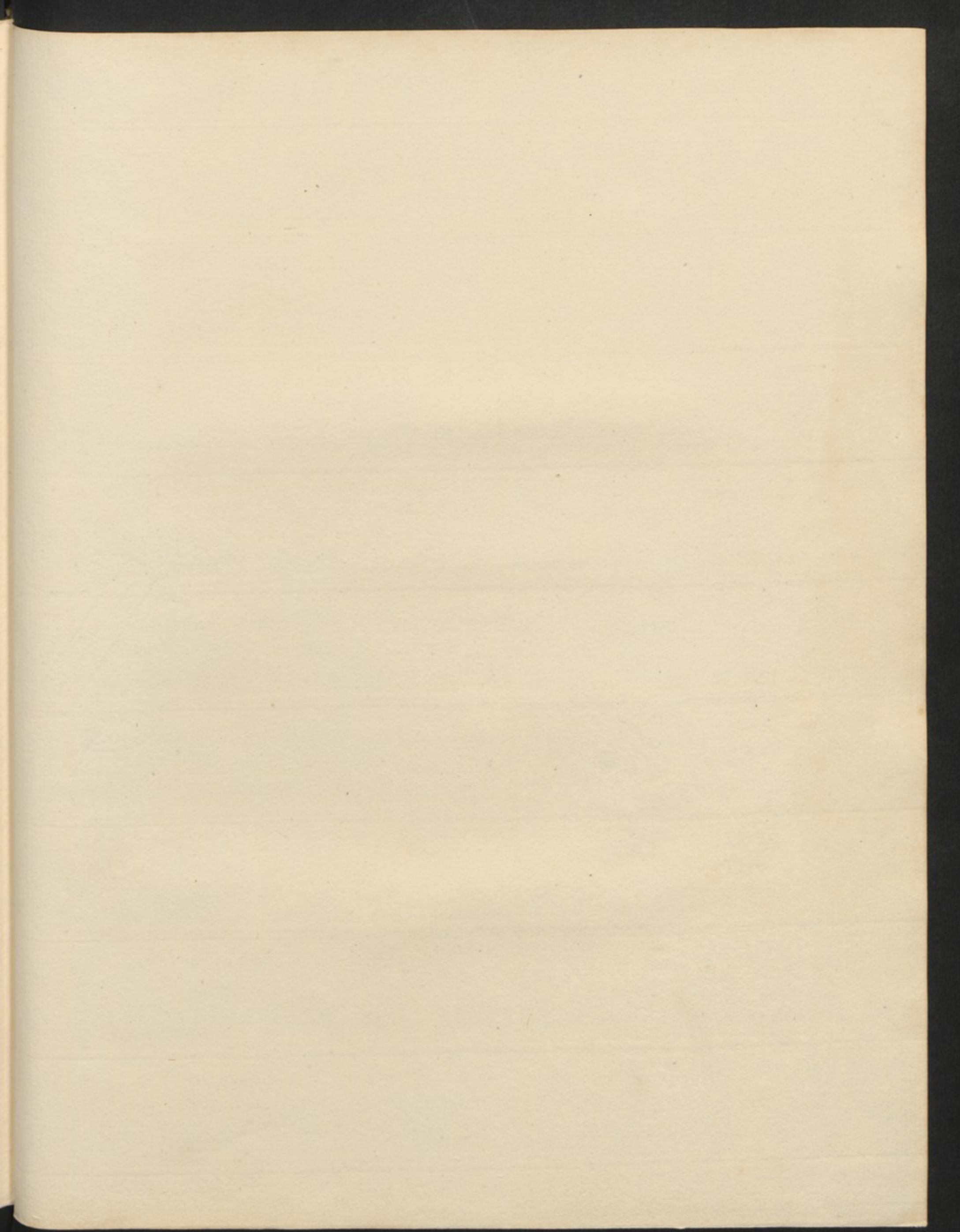
EPITRE XV. *A DARGET*: L'APOLOGIE DES ROIS.
De mes Productions laborieux Copiste, &c. 220

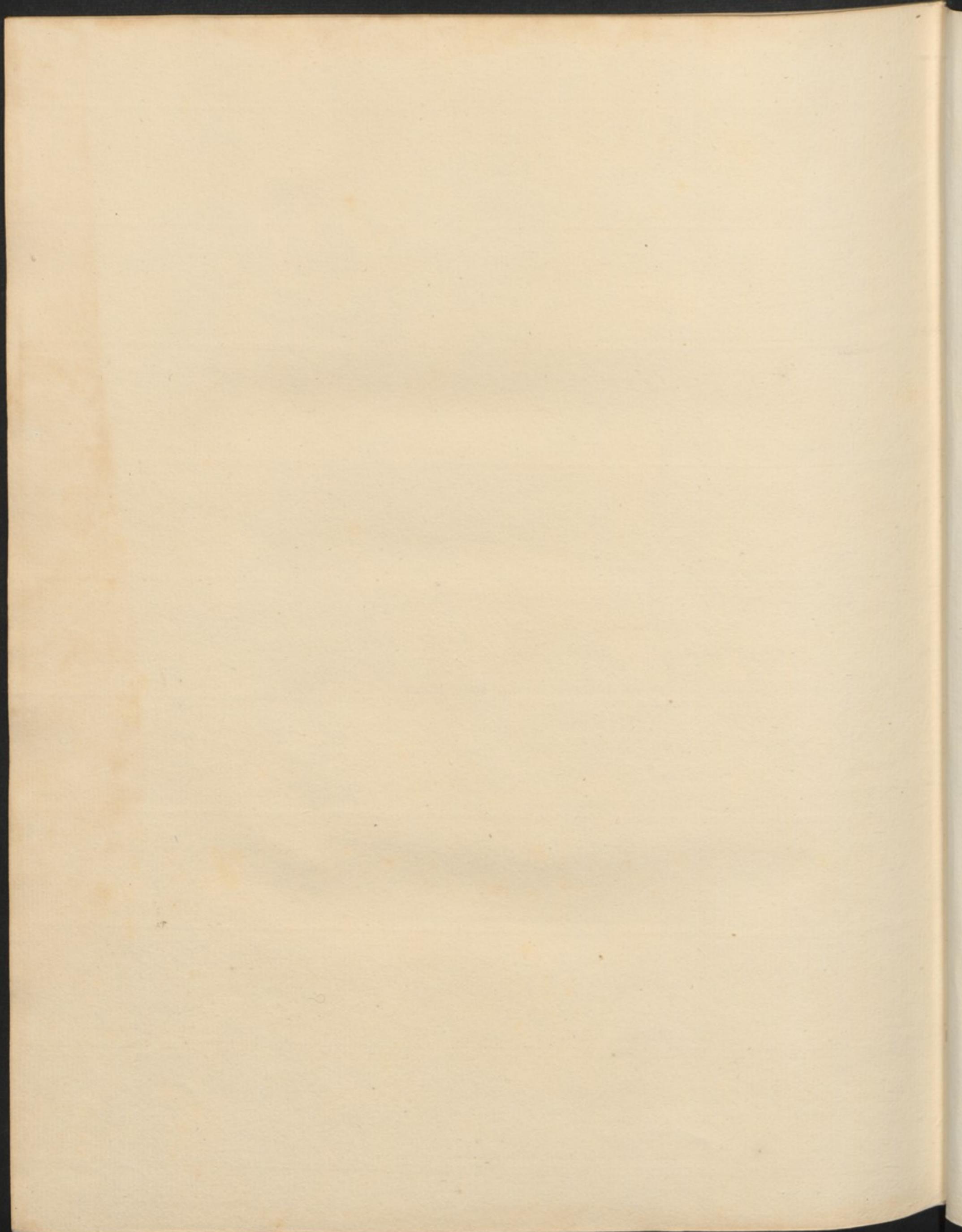
EPITRE XVI. *A MON ESPRIT*. Ecoutez, mon Ef-
prit; je ne faurois le taire, &c. 233

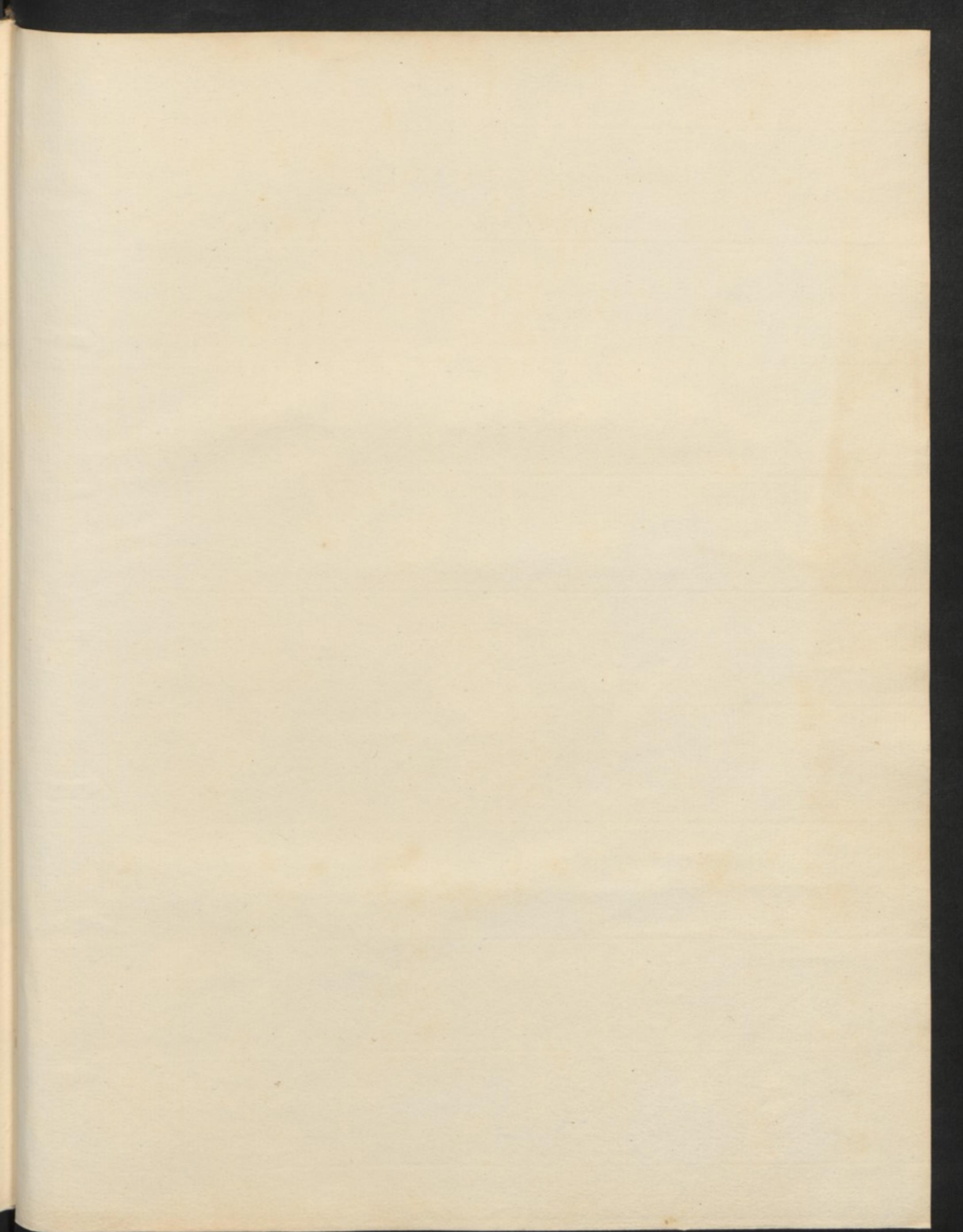
TABLE

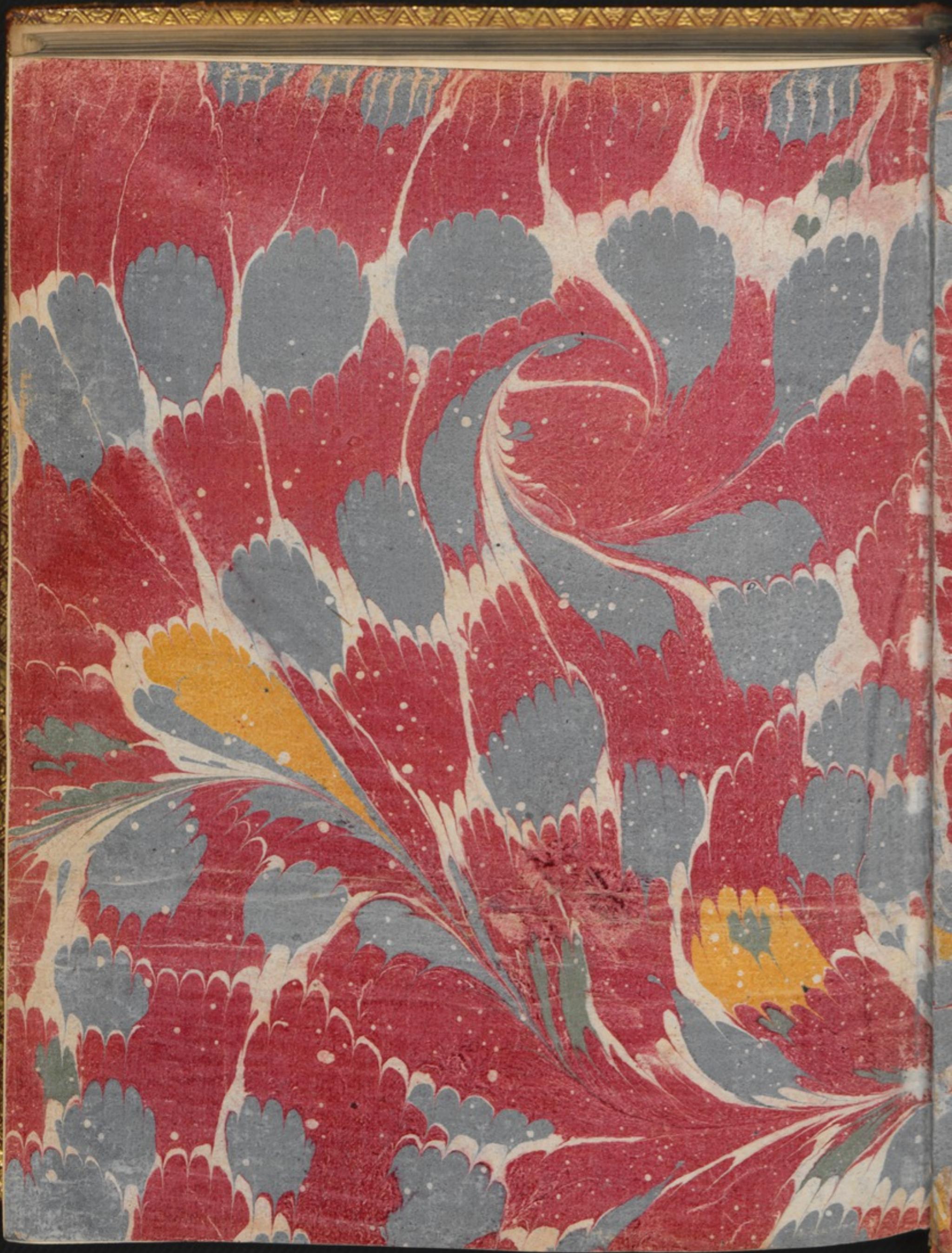
THE TABLES OF CONTENTS
OF THE VOLUME
OF THE
PROCEEDINGS OF THE
ROYAL SOCIETY
FOR THE YEAR
1881





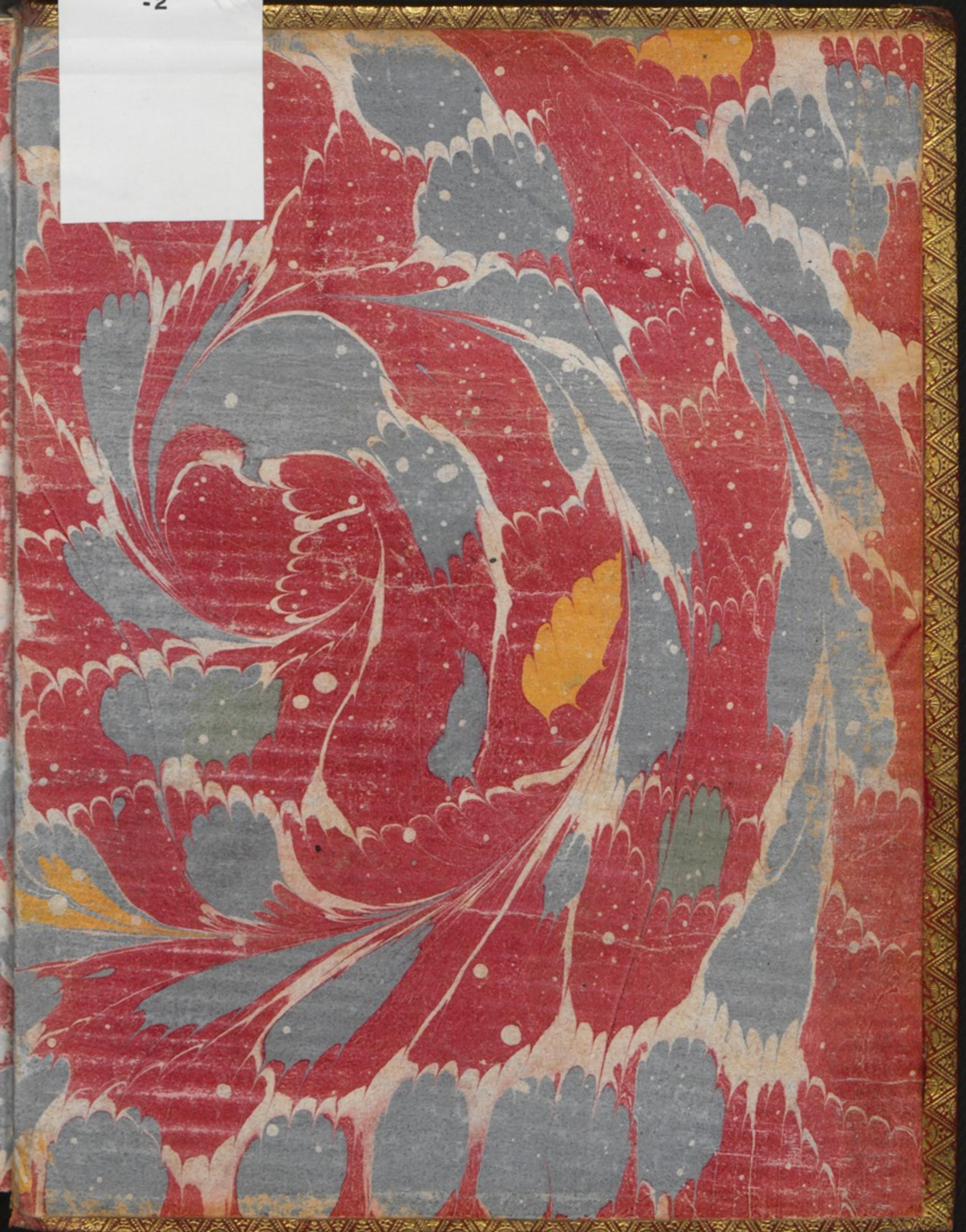


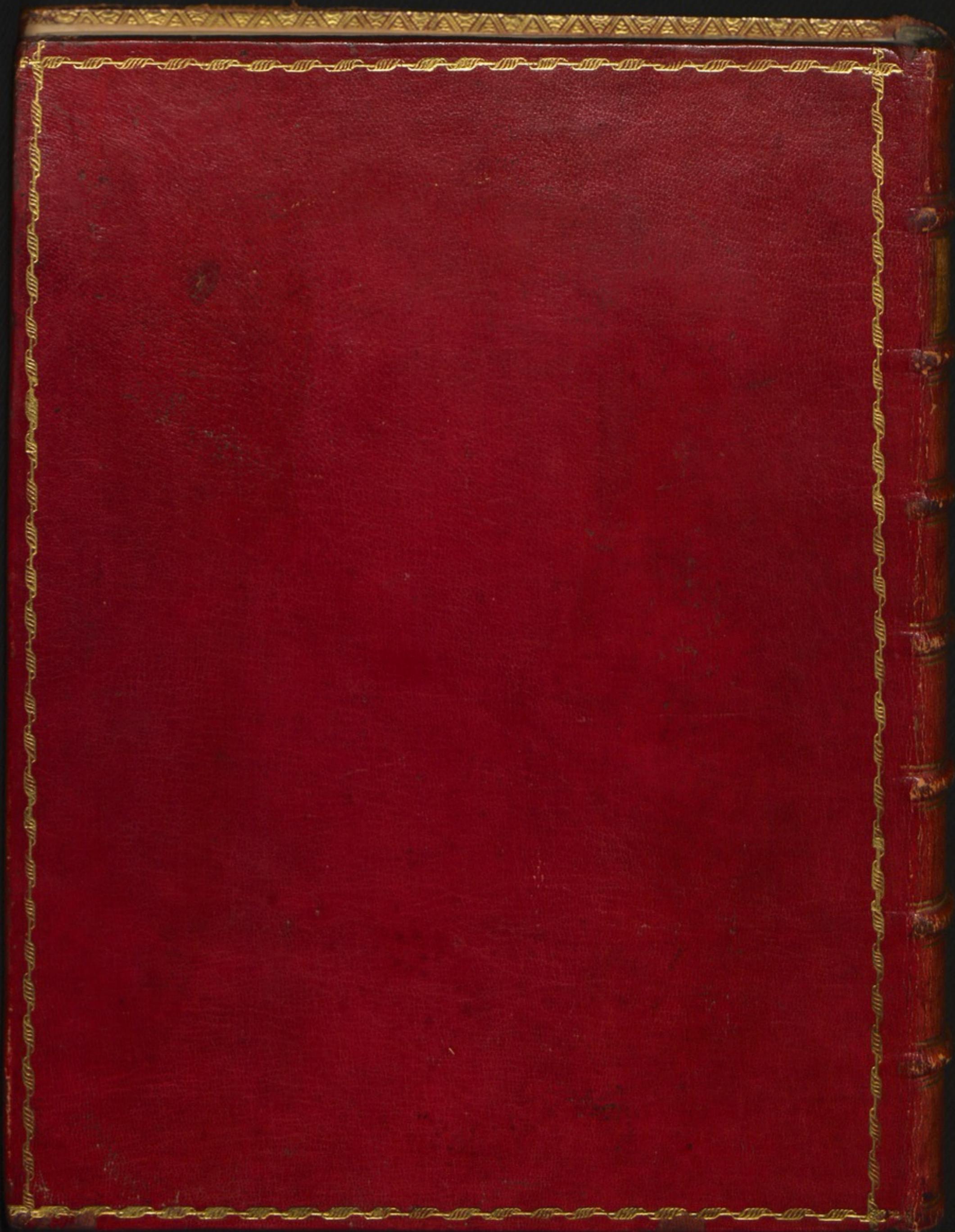




169 619

-2







ŒUVRES
DE
PHILOSOPHE
DE
SANS SEUCI

TOM. II.





